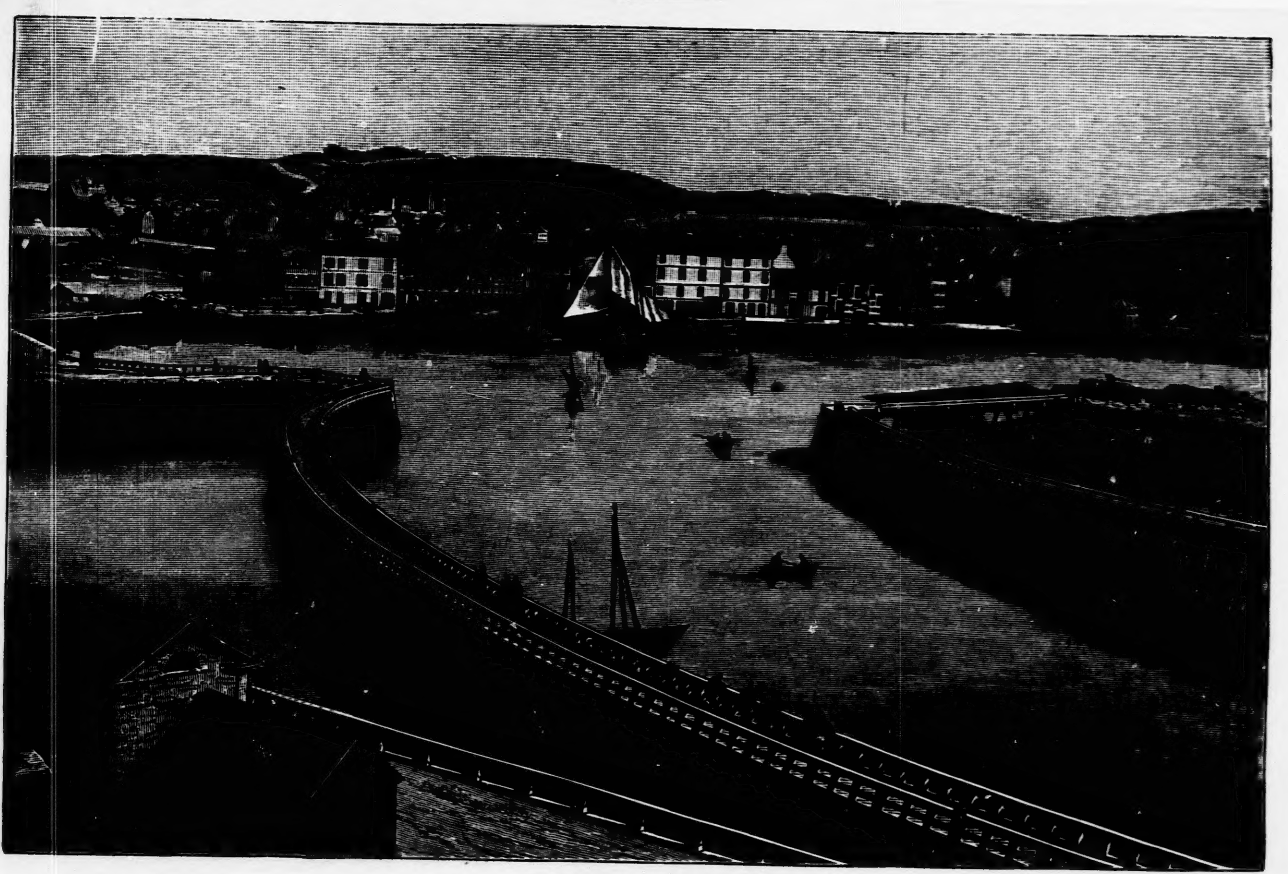
LA TRAVERSÉE



CHERBOURG

CHERBOURG

A TRAVERS L'EUROPE

IMPRESSIONS ET PAYSAGES

PAR

A. B. ROUTHIER

Docteur ès Lettres de l'Université Laval

MONTRÉAL

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

CADIEUX & DEROME

AU LECTEUR

—

On a souvent dit que la vie est un voyage. On peut dire également que voyager c'est vivre doublement, vivre dans le présent et dans le passé.

Les pays que l'on traverse, les peuples que l'on coudoie, les monuments que l'on admire, mêlent aux choses du présent tout un monde évanoui, et doublent en quelque sorte l'activité intellectuelle pour la nourrir à la fois des spectacles du présent et des souvenirs du passé.

Pendant huit mois j'ai vécu de cette double vie, et j'ai noté autant que j'ai pu les impressions diverses qui se sont succédé dans mon esprit. J'ai fait ce travail pour moi-même afin de refaire quelquefois par la pensée ce voyage qui m'a apporté tant de jouissances ; mais en même temps j'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt pour mes compatriotes.

Il y a une classe de lecteurs auxquels je m'adresse particulièrement, et qui me comprendront ; ce sont ceux qui ont visité l'Europe comme moi, et auxquels mon livre rappellera bien des souvenirs personnels.

Ceux-là me suivront en quelque sorte des yeux sur la terre étrangère, et la lecture de mes impressions ravivera les leurs.

A. B. Routhier.

LA TRAVERSÉE

I

A BORD DU *SARMATIAN*.[1]

IL y a six jours que nous avons laissé Québec ; mais il me semble qu'il y en a bien davantage, tant les trois derniers jours m'ont paru longs !

Le départ du Canada par le fleuve a cela d'agréable qu'une navigation paisible de quelques jours nous habitue au navire, à sa population, à ses coutumes, à sa vie.

Jusqu'au Détroit de Belle-Isle le voyage a été charmant. Une

[1] Depuis ce premier voyage en Europe j'ai traversé plusieurs fois l'Atlantique à bord d'autres steamers de la ligne Allan, et notamment à bord du *Parisian* et du *Sardinian*, et je me plais à reconnaitre les précieux avantages que cette ligne offre aux voyageurs.

La route suivie par ses steamers est la plus courte entre l'Amérique et l'Europe, et ce qui en fait l'inappréciable avantage c'est qu'elle n'a vraiment que cinq jours de mer. Les trois autres jours, dont se compose ordinairement la traversée, employés à descendre ou remonter le fleuve Saint-Laurent, offrent toutes les jouissances d'une navigation paisible et pittoresque.

Les navires de la ligne Allan possèdent toutes les garanties de sécurité, de comfort et de rapidité que l'on peut désirer.

Le *Parisian* est un véritable palais flottant, dont l'installation est luxueuse. Le salon, placé au centre du navire, est le plus vaste et le plus stable peut être qui existe sur l'océan. Le steamer lui-même, très large et très puissant, est d'une solidité étonnante à la mer.

La ligne Allan, dont les Canadiens ont droit d'être fiers, est aujourd'hui florissante, et possède des bureaux ouverts dans les principales villes d'Amérique et d'Europe.

brise légère enflait les voiles, et nous filions régulièrement plus de trois cents nœuds par vingt-quatre heures.

Mais là finirent le calme et la sécurité, comme aussi l'entrain et la bonne humeur des passagers.

La brise plus forte tournait au Nord-Est. Quelques *icebergs* entraient dans le golfe et passaient à nos côtés, semblables à d'immenses blocs de marbre blanc, tantôt coniques, tantôt carrés ou dentelés. La nuit vint. Elle vient toujours trop tôt à bord. J'aimerais une navigation sans nuit. Le voisinage de l'Océan se faisait sentir et nous n'étions pas sans inquiétude sur la journée du lendemain.

Le jour suivant, il est sûr que ce n'est pas le soleil qui nous réveilla ; car il ne parut pas. Un vent du nord violent nous battait les flancs, et des légions de nuages gris, rapides comme des chasseurs à cheval, accouraient en rasant le bout des mâts, et s'élançaient à toute vitesse au bout d'un horizon rétréci. La mer houleuse semblait jouer avec le navire et prendre plaisir à nous ballotter comme des colis.

Le mal de mer, qui est un affreux compagnon de voyage, ne tarda pas à s'installer à bord. Nous luttâmes courageusement contre lui, et nous passâmes encore la journée sur le pont. Mais la gaîté avait disparu avec le teint frais et rose, et tout le monde paraissait affectionner particulièrement la position horizontale.

Le lendemain, nous étions presque tous gisant sur le champ de bataille, bien forcés d'avouer notre défaite. Mais nous jurions une belle haine à la mer, et *nous lui crachions souvent à la figure les flots de notre mépris.*

Au fond de ma cabine, où le scélérat m'avait roulé, je me suis souvent représenté l'Océan comme un monstre gigantesque, de forme sphérique, n'ayant ni tête, ni queue, ni bras, ni jambes. mais tout gueules. A quelqu'endroit qu'on le regarde, s'ouvre en criant une gueule immense, capable d'engloutir un navire tout entier.

Un hollandais, M. Jansen, a dit que la première impression que l'on éprouve sur la mer est le sentiment de l'abîme.

C'est bien cela, j'ai senti l'abîme, et j'avoue que cette sensation n'est pas agréable.

J'ai toujours beaucoup aimé la mer... quand j'étais sur terre. C'est une illusion *poétique* que j'ai dû jeter par dessus bord avec quelques autres.

Une jeune fille m'a demandé ce matin d'écrire dans son *album*. C'est à peine croyable et cependant c'est vrai, les jeunes

filles ont des *albums* jusque sur les mers. Celui-là se compose de questions auxquelles il faut répondre. Eh bien ! à cette question : Quelle chose dans la nature aimez-vous le plus ? j'ai répondu : " La mer, vue du rivage."

Aussi suis-je tout-à-fait en faveur de la navigation sous-marine du Nautilus racontée par Jules Verne. C'est là la vraie navigation que j'espère voir réaliser avant de mourir. En littérature, en politique, en jurisprudence, je n'ai jamais aimé nager entre deux eaux ; mais pour traverser l'Atlantique, il me semble que je m'accommoderais de ce juste milieu puisqu'on peut s'y moquer de la vague et du vent.

Soyons juste, et reconnaissons que la mer et le zéphir sont charmants. J'aime les puissants qui nous laissent ignorer leur force, et qui nous caressent quand ils pourraient nous détruire.

Ce matin le temps s'est fait humain. Ce n'était plus ce brouillard gris, indécis, humide qui vient on ne sait d'où, et qui s'élance on ne sait où. Les nuages se dessinaient, se soulevaient, prenaient des teintes diverses, se promenaient plus lentement, et laissaient apercevoir vers le Nord un petit coin du ciel. L'air était plus pur et plus chaud.

Bientôt le vent s'est apaisé et la mer s'est aplanie. Toute la gaîté revient, les tables sont regarnies de convives, et le pont se ranime.

Il était temps, car nous avions une mine piteuse. A force de mordre dans le citron, qu'on nous avait recommandé contre la maladie, nous en avions pris la couleur Et puis, quand, en se mettant à table, on voyait les verres, chancelant avant même qu'ils ne fussent remplis, et les convives titubant lorsque les bouteilles n'étaient pas encore ouvertes, l'appétit était facile à satisfaire.

Mais voilà la mer qui ondule sous une jolie brise du Sud Ouest, et nous avons eu un coucher de soleil plein de promesses.

Le firmament, toujours un peu triste, s'est tenu caché pres que tout le jour derrière une épaisse muraille de nuages; mais vers le soir il a soudainement montré le bas de sa robe bleue à l'occident. Quelle pureté ! Quelle limpidité ! Quelle transparence inimitable dans ce bleu du firmament !

A mesure que le soleil descendait à l'horizon, le voile de nuages se soulevait lentement comme le rideau d'un grand théâtre à la rentrée d'un grand acteur. Quand il parut, ce fut un éblouissement.

Puis, on le vit s'avancer majestueusement dans l'espèce d'hé-

micycle d'azur que les nuages lui formaient, et toute la surface de la mer s'embrasa de ses feux. Bientôt les nues s'enflammèrent à leur tour, et tout l'horizon parut enveloppé d'un immense incendie.

Mais l'astre de feu descendait toujours, brûlant tout sur son passage, et je le vis enfin s'enfoncer lentement dans les vagues incandescentes. La mer s'assombrit par degrés, pendant que les nuages s'allongeaient sur les pans du ciel comme d'immenses tisons encore flamboyants. Peu à peu leur éclat diminua, l'horizon devint pâle, les reflets s'éteignirent, et tout se nuança de la couleur terne et sombre de la mer.

Deux heures après la scène avait changé de décors.

Le couchant rentrait dans la nuit, et l'Orient s'illuminait à son tour de clartés pâles et douces. La lune presque pleine se levait en souriant, et s'élançait à la poursuite du soleil, auquel elle doit sa lumière. Des nuées légères et vaporeuses s'écartaient en rougissant sur son passage, et ses rayons clairs jouant sur les vagues y traçaient des dessins fantastiques et en faisaient jaillir des paillettes d'argent.

Debout sur le pont du navire, j'ai contemplé ce spectacle qui ravissait, et je me suis laissé entraîner sur la pente de la rêverie.

II

LA MER.

MALGRÉ tout, je l'aime encore, et il me semble que tout le monde l'aime.

Pourquoi ? Parce qu'elle est immense, et que nous aimons ce qui est grand. La grandeur est un besoin de notre œil comme de notre cœur ! Nous sentons une véritable allégresse quand nous avons sous les yeux l'immensité, l'infini, l'étendue sans rivages de la mer, la profondeur sans limites du firmament ! C'est l'âme sans doute qui communique au corps ce désir d'aller au-delà de la matière !

D'ailleurs, la mer est le miroir du ciel. N'est-ce pas assez pour que nous la trouvions belle ? Mais elle ne réfléchit le ciel que dans le calme, comme l'âme humaine ne réfléchit son modèle que dans la paix.

Dans le calme elle est limpide et pure. Elle se laisse voir à des profondeurs inconnues. Elle reflète toutes les plus riches couleurs du firmament, toutes les clartés et tous les astres du ciel ; elle berce amoureusement le navire, comme une mère son enfant, et lui permet de traverser sain et sauf ses immenses et dangereuses solitudes.

Mais quand elle entre en fureur, elle devient horrible à voir. Sa surface sombre, hérissée, entrecoupée d'abîmes sans fond, se soulève à des hauteurs immenses et se creuse à des profondeurs vertigineuses. De toutes parts ses vagues accourent en mugissant, elles se rassemblent, elles s'entassent, elles entourent le navire comme une tourbe hurlante ; elles l'assaillent, elles le secouent, elles le frappent, elles l'envahissent, elles l'inondent d'écume, et sa résistance redouble leur fureur. C'est alors que le navire a besoin d'être solide et bien dirigé pour n'être pas englouti !

De même en est-il de l'humanité. Quand elle est en paix avec elle-même et avec son Créateur, elle offre à nos regards un spectacle admirable de tranquillité et d'harmonie. Elle réfléchit le ciel en reproduisant dans ses codes et ses institutions les lois de Dieu avec leurs éternelles clartés. Elle nous laisse voir dans ses flots les écueils que la nature y a semés, et que nous devons éviter pour traverser la vie, elle nous soutient et nous ouvre un chemin pour parvenir au port.

Mais que son aspect est différent quand elle devient la proie des tempêtes sociales et des révolutions ! Les ténèbres du doute l'envahissent, la vérité s'éclipse, les passions, les intérêts, les ambitions, se soulèvent, se heurtent, se coalisent, et la guerre de destruction commence. Hélas ! A quels tristes naufrages nous sommes alors exposés !

La mer et l'humanité engendrent elles-mêmes les orages qui les troublent si profondément. Comme l'Océan donne naissance aux nuages qui font les tempêtes, ainsi les peuples sont les artisans de leur propre perdition !

Mais les nuages ne s'élèvent pas des étangs et des ruisseaux et les révolutions ne naissent pas dans les petites campagnes et les villages. Ce sont les grandes agglomérations d'hommes qui bouleversent les sociétés. *Multitudo mater est seditionis*, dit saint Jean Chrysostome !

Les flots et les hommes sont également tumultueux. Pour soulever les premiers, il y a le vent ! Pour agiter les seconds, il y a la liberté !

Le vent et la liberté se ressemblent. Tous deux sont difficiles à saisir, plus difficiles encore à gouverner. Tous deux sont bruyants et sonores, irréguliers et impérieux, bienfaisants parfois et parfois destructeurs, nécessaires cependant, et poussant en avant quand ils sont bien dirigés ! *Rageurs* par nature, brisant ce qui résiste et courbant ce qui plie.

La mer qui s'abandonne à la fureur du vent va se briser sur les écueils, et l'humanité emportée par la liberté mal comprise se heurte aux révolutions qui la déciment.

Or malgré, toutes ces analogies, il y a entre la vague et l'homme une dissemblance fondamentale. L'une ne franchit jamais les limites que Dieu lui a tracées, tandis que l'autre dépassé constamment les bornes mises à sa liberté.

III

LE NAVIRE.

LE capitaine et le navire sont deux grands amis. Il y a longtemps qu'ils voyagent ensemble et ils sont contents l'un de l'autre. Ensemble ils ont eu bien des mauvais jours et des nuits sans repos. Ensemble ils ont lutté contre la mer et le vent, fournissant l'un sa force et l'autre son inte ligence, essuyant parfois des revers, complètement vaincus. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ils sont restés unis, comme l'âme est unie au corps. Car l'homme est un navire dont l'âme est le capitaine. La traversée qu'il lui faut faire pour arriver au port céleste, c'est la vie, et elle se poursuit péniblement au milieu de cet Océan semé d'écueils qui est l'humanité, et que les orages travaillent sans cesse.

Le capitaine aime son navire. Il en est fier et il le vante ! « Voyez, dit-il, comme il est bien fait, grand, large, fort, élégant. Comme il est puissant et alerte en même temps ! Comme il est léger malgré sa masse, et comme il court bien sur la vague ! Regardez ces machines puissantes qui l'animent, et le font mouvoir. Aucun autre n'en a de semblables. Ecoutez comme il respire bruyamment, et comme il se soulève quand il aspire la vapeur dans ses larges poumons d'acier ! Entendez-vous les battements de son hélice ? C'est elle qui travaille bien à la mer, agile et souple comme la queue d'un poisson, mais forte comme cent baleines. Ah ! vous verrez comme il se défend, quand la mer se jette sur lui pour l'engloutir ! »

Le vaisseau à vapeur a cela de beau qu'il va droit son chemin vers le but qui l'attend. Contre la vague, contre le vent, contre les courants, il suit la ligne droite.

C'es' le modèle de l'homme vertueux et ferme qui ne cède

pas devant l'opinio[illegible]ais qui obéit à ses principes. Le bien est son but, la vérité [illegible]a force, et si les obstacles se dressent devant lui il les brise ou les écarte.

L'homme sans principes ressemble au contraire au navire à voiles. Quand les vents et les courants, qui sont les préjugés et les passions populaires, s'opposent à son avancement, il louvoie, il biaise, il fuit, il revient, il relâche, et c'est après mille détours qu'il parvient au terme de son ambition !

Quel beau spectacle que celui d'un navire en mer ! Quel ordre et quelle discipline à bord ! Il n'y a qu'un seul maître et il est souverain ! C'est le roi de ce petit peuple qui voyage. Ses ordres sont des lois, des arrêts ou des sentences. Lui seul gouverne et lui seul est responsable. C'est un monarque absolu !

Imaginez le gouvernement d'un navire par le suffrage universel : comme ce serait joli et sûr ! Dans les cas difficiles il faudrait voter, et pendant la votation la difficulté deviendrait une impossibilité ! Quand il y aurait ballottage, tout serait perdu ! Puis, différents partis se formeraient. Il y aurait *l'avant*, *l'arrière*, et *le centre ;* puis *l'extrême-avant* et *l'extrême-arrière*, *l'avant-modéré* et *l'arrière-modéré*, *le centre-avant* et le *centre-arrière !*

Tous réclameraient la liberté de penser, c'est-à-dire de parler, et le grand mât se transformerait en tribune.

Voici quel serait le discours-programme de l'extrême-avant :

" Liberté, égalité, fraternité ! Au nom de la liberté, je demande qu'on renferme dans la cale le premier officier qui depuis trois jours nous fait monter au bout des mâts, pendant qu'il se promène sur le pont les deux mains dans ses poches. Au nom de l'égalité je propose que l'on rogne les deux mâts qui sont plus longs que le troisième, et que le salaire du capitaine et des officiers soit rogné mêmement.

Au nom de la fraternité, je réclame la suppression du capitaine qui a commis le crime de lèse-humanité en s'élevant au-dessus de nous ! Je demande que sa tête soit mise à prix."

Ce serait gai, mais ce ne serait pas long. A un moment donné la mer se mettrait de la partie et s'écrierait : " Au nom de la liberté, je demande la suppression de ce navire qui gêne mes mouvements ! " Et ses flots immenses, s'avançant comme une armée prussienne balaierait tout sur le pont, hommes et choses !

IV

LA BOUSSOLE.

CE monde physique est un véritable miroir, qui réfléchit le monde moral, et quand on l'observe avec attention, on y trouve toujours des images saisissantes de ce qui se passe dans l'ordre spirituel.

La nuit était calme, la mer paisible; mais de lourds nuages roulaient silencieusement sur nos têtes. La lune qui semblait hâter sa course vint bientôt s'y blottir comme une biche effrayée. A de rares intervalles ce couvercle sombre se déchirait, et laissait apercevoir quelques étoiles craintives qui s'enfuyaient et se cachaient dans les profondeurs du firmament, comme on voit de blanches colombes s'envoler à tire d'aile dans les profondeurs des forêts.

Nous longions les côtes d'Irlande, dont les sombres falaises apparaissaient au loin comme une ligne plus noire qui se détachait de la mer et du ciel. Mais peu après la nuit s'assombrit encore, et nous ne vîmes plus rien. Le ciel et la mer se confondirent dans une obscurité profonde d'où s'élevait lugubre et solennelle la grande voix des flots.

C'étaient les ténèbres, épaisses, insondables, que la lumière des astres ne pouvait plus traverser; et ces mystérieux flambeaux, suspendus par Dieu à la voûte céleste pour indiquer au pilote la route qu'il doit suivre, semblaient éteints.

Mais à l'avant du navire, sur les côtes lointaines, quelques phares tournants venaient d'apparaître. De temps en temps leurs lumières variées se montraient, grandissaient, diminuaient et s'éteignaient, pour renaître, resplendir et mourir encore. C'étaient les flambeaux de la terre qui suppléaient à ceux du ciel et nous traçaient la route.

Tout-à-coup des brumes épaisses s'élevèrent de l'océan, enve-

loppèrent les phares tournants, s'étendirent sur nos têtes, et nous replongèrent dans une nuit plus sombre.

Comment donc, pensais-je, le pilote pourra-t-il connaître son chemin, quand les lumières du ciel et de la terre lui font défaut ? Mais la boussole lui restait encore, et ce prodigieux instrument lui suffisait.

Et ma pensée se promenant sur le monde moral y observa le même spectacle.

Les astres que Dieu a donnés à l'homme, pour le conduire dans cette nuit de la vie que nous traversons, sont la conscience, la raison, les vérités primordiales qui s'y trouvent gravées, celles que Dieu même lui a révélées dès le commencement, et qui se sont transmises dans l'humanité de génération en génération.

Mais sur ce fond étoilé, bien souvent les nuages de la nature corrompue s'amoncellent, et plongent l'âme humaine dans la nuit. Alors elle consulte les phares tournants, c'est-à-dire les grands génies, les savants que Dieu envoie de siècle en siècle, que nous voyons naître, briller, grandir, puis disparaître, plusieurs dans la nuit de l'erreur, tous dans la nuit de la mort !

Qui donc guidera l'humanité dans ces époques ténébreuses où le doute universel se répand sur le monde ? C'est alors qu'il lui faudra comme au navire une boussole invariable qui lui indique le vrai chemin ; et cette boussole, ce sera l'Eglise que Jésus-Christ lui-même, le divin Pilote, est venu établir dans le monde pour le conduire au port, à travers les obscurités et les écueils.

Car, ne l'oublions pas, la vie humaine, c'est la nuit. Aucun homme, excepté celui qui était Dieu, n'a vu ni ne verra en ce monde la vérité tout entière.

Nous sommes misérablement condamnés à marcher en tâtonnant vers le but suprême, éclairés par quelques pâles rayons de la lumière divine ; et ce n'est qu'après la mort que la vérité nous dévoilera toutes ses splendeurs.



L'IRLANDE

I

L'EMERAUDE DES MERS.

NOUS avons eu une faible idée de la joie de Christophe Colomb et de ses compagnons, lorsqu'au commencement du neuvième jour nous avons aperçu *la Verte Erin*,—qui de loin nous paraissait bleue—s'élevant lentement à l'horizon.

Au déclin du jour, nous entrions majestueusement dans *Lough Foyle. Castle Green* resplendissait aux derniers feux du soleil, et, sous ses rayons obliques, les versants des montagues, divisés en carrés par des haies vives, prenaient les teintes les plus variées, depuis le vert foncé jusqu'au jaune citron.

Mais sur ce riche damier, aux couleurs brillantes, s'élevaient les ruines d'un château-fort dont l'aspect désolé contrastait étrangement avec cette nature riante et toujours jeune qui l'environne.

Je me livrais entièrement à l'admiration de ce tableau, lorsqu'une jeune Canadienne qui passait en Europe sous des circonstances qui ne lui plaisaient qu'à demi, s'écria : " Après tout, les bords du Saint-Laurent sont aussi beaux que cela."

Un Européen lui dit alors : Mademoiselle, vous avez au Canada une bien belle nature, mais vous n'avez pas ce que nous voyons ici, et il lui montrait les pans de murs aux formes étranges, avec leurs portes démantelées et leurs tourelles décapitées.

Des ruines ! répliqua-t-elle, grâce à Dieu, nous n'en avons pas, et n'en voulons pas avoir !

La réplique me parut alors pleine de fierté et de patriotisme.

C'est que je n'avais pas encore subi cette attraction—disons mieux—cette séduction que les ruines devaient bientôt exercer sur mon esprit et mon cœur. Plus tard, én Italie surtout, je compris que ce beau dédain pour les ruines n'est pas dans la nature.

Parti d'un monde où tout est jeune encore et plein de promesses, qui ne regarde que l'avenir, parce qu'il n'a pas encore de passé, j'ai pu résister pendant quelque temps à l'attrait puissant des ruines; mais peu à peu ces grands squelettes des peuples qui ont vécu ont captivé mon attention et je me suis laissé entraîner par leur charme mystérieux. Ils m'ont parlé une langue que je n'avais pas encore entendue, mais que j'ai comprise et trouvée bien belle.

Tout meurt, les choses comme les hommes. Il y a entre eux solidarité, et le péché des uns qui leur a donné la mort a apporté la destruction aux autres.

Seule la nature est toujours vivante, et renouvelle sans cesse ses beautés. Mais elle ne les prodigue pas également dans tous les pays, et l'Irlande sous ce rapport est l'un des plus richement doués.

Rien n'égale le vert de ses prés et de ses bois, les gracieuses ondulations de ses montagnes, les étranges escarpements de ses falaises, les encadrements azurés de ses lacs, la fraîcheur de ses cascades, et l'immense variété de ses perspectives. C'est l'*Emeraude des mers* enchâssée dans le granit!

A peine étions-nous débarqués sur les grèves de l'Irlande qu'une grande figure historique s'est dressée dans mes souvenirs, saint Patrice.

Il est bien remarquable que le pays qui devait être si longtemps esclave a pour patron ce grand saint, qui fut trois fois réduit en esclavage. C'est bien le modèle qu'il fallait à ce peuple tourmenté; car la vie de saint Patrice est la plus agitée, la plus semée de traverses et d'adversités qui fut jamais.

On comprend mieux comment l'Irlande a pu vaincre la mort, quand on se rappelle qu'à la voix de son patron les morts se levaient de leurs tombeaux! On se prend à espérer que l'Irlande convertira l'Angleterre, quand on songe que son patron rendait la vue aux aveugles! On peut croire encore que l'Irlande redeviendra prospère et libre, quand on lit dans la vie de saint Patrice que sa foi a réalisé à la lettre la parole de l'évangile, en transportant des rochers énormes d'un lieu dans un autre!

On représente ordinairement saint Patrice une harpe à la main. Etait-il lui-même un de ces bardes qui furent les pères de la poésie celtique, et dont l'antique Hibernie est fière? Les obscurités qui entourent son histoire ne permettent pas de l'affirmer. Mais ce qui est moins incertain c'est qu'il a dû connaître Ossian.

M. Ernest Hello va plus loin et dit :

" Le barde irlandais finit, dit-on, par christianiser sa harpe guerrière. L'Homère de l'Hibernie inclina ses vieux héros devant l'étendard du Dieu inconnu. La poésie celtique demanda aux monastères qui sortaient du sol foulé par Patrice leur ombre hospitalière. Alors, dit un vieil auteur, les chants des bardes devinrent si beaux que les anges de Dieu se penchaient au bord du ciel pour les écouter."

Saint Patrice était un enfant de la vieille Armorique, aujourd'hui la Bretagne. Irlandais et Bretons sont frères. Il y a dans le caractère des deux peuples des ressemblances nombreuses, qui se retrouvent dans leurs mœurs et leur génie poétique.

Quand on lit les chants qui nous restent d'Ossian, on a peine à croire que treize siècles et la vaste mer le séparent de Brizeux. Entre le fils de Fingal et le barde d'Arvor la parenté est frappante.

trecoup

Comm
beau et
perchés
lande !

Que
quand n
Dunluce
quasi-ro
scieurs d

Bientô

Au p
mène sc
et de co
basaltiqu
semble.

Je sais
nante ; j
veilles q
qu'à pré
tailler de

II

LA CHAUSSÉE DU GÉANT.

Je ne sais pas de plus belle route à parcourir que celle qui conduit de Portrush à la *Chaussée du Géant* (Giant's Causeway).

Portrush est une jolie petite ville, sur une grève de basalte rouge, mirant ses hôtels coquets dans les flots verts de l'Atlantique, regardant au couchant les monts Donegal et vers le levant les hautes falaises entrecoupées qui s'étendent jusqu'à la *Chaussée du Géant*.

Comme nous étions allègres et joyeux ! Comme le ciel était beau et comme la mer était limpide, pendant que nous longions, perchés sur un *jaunting car*, ces célèbres côtes du Nord de l'Irlande !

Que d'histoires, que de légendes traversaient nos pensées, quand nous laissions sur notre gauche les ruines imposantes de *Dunluce Castle*, qui fut longtemps la résidence de la famille quasi-royale des McQuillans, dont les descendants sont devenus *scieurs de bois !*

Bientôt nous descendons sur la chaussée géante.

Au premier coup d'œil il semble impossible que ce phénomène soit l'œuvre de la nature, tant il y a de régularité, d'art et de combinaisons savantes dans cet entassement de colonnes basaltiques si bien taillées, si polies, et s'adaptant si bien ensemble.

Je sais bien qu'il y a dans toute la nature une harmonie étonnante ; je reconnais qu'elle nous montre à chaque pas des merveilles que l'art ne saurait accomplir. Mais j'ai toujours cru jusqu'à présent que l'homme seul pouvait construire un édifice, tailler des milliers de colonnes de pierre pentagones, hexagones

et eptagones, parfaitement régulières, les rapprocher les unes des autres, et les ranger dans l'ordre qui convient pour que leurs angles concordent parfaitement.

Or c'est là le spectacle que j'ai sous les yeux, et je ne puis admettre tout d'abord que ce beau travail, supérieur à la grande muraille de la Chine, plus artistique que les grandes voies romaines, ne soit pas dû à la main de l'homme.

Cependant nous avançons lentement sur ces têtes de colonnes perpendiculairement enfoncées dans le sable du rivage et dans la mer. Nous admirons cette architecture d'un nouveau genre, nous calculons l'espace qu'elle embrasse, et nous constatons que ses pièces sont innombrables.

Qui donc a pu accomplir ce gigantesque ouvrage? Combien de milliers de bras a-t-il fallu pour tailler ces pierres et les transporter sur ce rivage désert? Quelles mains puissantes les ont rangées dans cette symétrie admirable?

Voici comment la légende répond à cette question :

Dans les âges reculés, vivait en cet endroit le géant Fin McCoul, qui était le champion de la vieille Hibernie. Un jour il apprit que Scot, le géant de la vieille Calédonie, de l'autre côté de la mer d'Irlande, défiait tous ceux qui osaient se présenter devant lui, et les abattait sous ses coups.

Il disait même, paraît-il, à qui voulait l'entendre, que s'il ne craignait pas l'humidité, il traverserait la mer à la nage pour aller frotter les côtes du grand Fin McCoul.

Le grand Fin fut piqué de ces vantardises, et pour permettre à Scot de venir le rencontrer sans se mouiller, il construisit une jetée colossale pour relier la terre d'Ecosse aux rivages d'Erin.

Scot traversa alors, se battit avec *Fin* et fut vaincu. Mais le vainqueur fut généreux, et ne tua pas son ennemi. Bien plus il lui permit de se marier et de se fixer en Irlande.

Le pont cyclopéen devenu inutile fut détruit par le temps et par la mer. Ses deux extrémités seules sont encore visibles, la première formant ce lit de colonnes juxtaposées que nous visitons, et la seconde montrant encore ses énormes piliers de basalte dans l'Isle de Staffa sur les côtes d'Ecosse, près de la Grotte de Fingal et du fauteuil d'Ossian.

J'avouerai candidement que les données de la science sur la *chaussée du géant* ne sont guère plus satisfaisantes que la légende; et quand on a parcouru toute cette étrange falaise, quand on a contemplé *l'Orgue du géant*, qui est une rangée de colonnes de hauteurs différentes, disposées comme les tuyaux

d'un orgue; quand on a fait le tour de cet hémicycle, entouré d'une double colonnade superposée, où la mer vient battre, et que l'on appelle *l'amphithéâtre*, on reste confondu devant tant de merveilles naturelles. Non seulement l'explication en paraît impossible; mais la plume se sent impuissante à les décrire. Leur architecture semble exiger l'intelligence humaine; mais leur étendue, et leurs masses énormes défient vainement la force de l'homme.

Un romancier célèbre, M. Thackeray, a visité la *Chaussée du géant* et il en a fait une description humoristique et fantaisiste que je reproduis sans la traduire, parce que la traduction lui enlèverait son originalité :

" It looks like the beginning of the world, somehow: the " sea looks older than in other places; the hills and rocks " strange, formed differently from other rocks and hills, as " those vast dubious monsters were formed who possessed the " earth before man. The hill-tops are shattered into a thousand " cragged fantastical shapes; the water comes swelling into " scores of little strange creeks, or goes off with a leap, roaring " into those mysterious caves yonder, which penetrate who " knows how far into our common world. The savage rock " sides are painted of a hundred colours......yonder is a kelp- " burner: a lurid smoke from his burning kelp rises up into " the leaden sky, and he looks as naked and fierce as Cain. " Bubbling up out of the rocks at the very brim of the sea " rises a little crystal spring. How comes it there? And there " is an old gray hag beside, who has been there for hundreds " and hundreds of years and there sits and sells whiskey at " the extremity of creation! How do you dare to sell whiskey " there, old woman? Did you serve old Saturn with a glass " when he lay along the causeway here? In reply she says " she has no change for a shilling: she never has; but her " whiskey is good."

La vieille sorcière, plusieurs fois centenaire, dont parle Thackeray est toujours là, perdue dans l'immensité de la merveilleuse colonnade, et j'ai goûté son whiskey. Il se ressent du voisinage de la source limpide qui coule à côté. L'archi-vieille cantinière le baptise beaucoup. Peut-être est-ce par esprit de foi.

Kohl a fait aussi de ces lieux une description pompeuse, et il déclare que l'*Amphithéâtre du géant* est le plus beau du monde, sans excepter le *Colisée*. En terminant il ajoute : "que le tou-

" riste ne doit pas craindre d'exagérer en décrivant cette scène, " parce que tout ce qu'il pourra dire restera toujours en deçà de " la vérité."

Ce que je puis affirmer, c'est que l'Amérique avec sa grande et riche nature, la Suisse avec ses paysages renommés, la Méditerranée avec ses côtes charmantes et pittoresques, ne m'ont rien offert d'aussi grand et d'aussi merveilleux que la *Chaussée du géant.*

Quand j'en revins le soir aux flammes mourantes du soleil couchant qui rougissaient l'Atlantique, j'en avais l'esprit tout obsédé.



III

BELFAST ET ARMAGH.

Le lendemain nous étions à Belfast. C'est une ville moderne, située à l'embouchure de la petite rivière Lagan, et sur les bords d'un bras de mer—*Belfast Lough*. Une baie spacieuse entourée de hautes et belles collines, lui fait un des plus jolis ports du *Royaume-Uni*. Belfast s'est considérablement accrue depuis vingt ans, grâce à son commerce et à ses manufactures. Elle est bien bâtie et son aspect m'a rappelé Montréal.

Il n'y faut pas chercher les œuvres de l'art. Ce qu'elle possède de plus artistique peut-être, ce sont ses immenses filatures où des milliers de métiers rangés dans de vastes salles et dirigés par cinq à six cents jeunes filles, sont mis en mouvement par cette puissance qu'on nomme la vapeur, et se transmettent de l'un à l'autre, pour le transformer, ce coton qu'ils prennent à l'état brut et qu'ils rendent tissé !

Dans le voisinage de Belfast, est le château de *Clandeboye*, résidence de notre estimé gouverneur, Lord Dufferin. J'y suis allé pour rendre visite à Son Excellence, mais il y avait huit jours qu'elle avait laissé Clandeboye en route pour l'Ecosse.

J'ai hâte d'arriver à Dublin, mais il faut bien aller voir Armagh, en passant.

La plus ancienne ville d'Irlande, et la première évangélisée par saint Patrice, qui en fut le premier évêque en 432, diminue au lieu de grandir. Bâtie sur une colline, au milieu d'une grande vallée, elle s'élève de tous les côtés comme les gradins d'un amphithéâtre. La colline a deux sommets qui sont couronnés par deux cathédrales, l'une catholique et l'autre protes-

tante, qui semblent se regarder par-dessus la ville, et qui lui donnent un aspect très pittoresque.

Le temple protestant était jadis catholique et il a conservé quelque chose de la vie qui anime les œuvres catholiques. C'est avec vénération que nous retrouvons dans la crypte quelques pans de vieux murs qu'on assure être les fondations de la première église bâtie par saint Patrice sur le sol irlandais.

On y conserve aussi une énorme croix de pierre brute que le saint y avait plantée.

Armagh, avec ses souvenirs antiques, et ses deux grandes cathédrales qui la dominent et qui symbolisent si bien le dualisme religieux et l'éternel antagonisme des catholiques et des protestants dans ce pays, présente au touriste une image fidèle de toute l'Irlande et un résumé de son histoire.

Une grande figure de son passé, outre saint Patrice, est saint Malachie, qui fut l'ami de saint Bernard, et qui alla mourir à Clairvaux. C'est à lui qu'on attribue cette étonnante prophétie sur la succession des Papes jusqu'à la fin du monde, qui depuis plusieurs siècles s'accomplit à la lettre.

Dans le parc de l'évêque protestant, primat d'Irlande, sont encore visibles les murs délabrés d'une vieille abbaye qui remonte aux premiers temps du Christianisme, et qui a fourni bien des apôtres à l'Irlande. Saint Malachie lui-même y reçut sa première éducation.

Ce qui afflige profondément les cœurs catholiques en visitant ce pays, c'est de voir aux mains des protestants tout ce qui fut jadis catholique. Sous les monuments fastueux du protestantisme, dans l'enceinte de ses palais et dans la crypte de ses temples, subsistent encore les murs des monastères et des églises dont le catholicisme avait couvert le sol de l'Irlande.

Pauvre Irlande, c'est en vain que toute cette poudre de ton passé a fait explosion bien des fois ! Les ruines sont accumulées autour de toi, et c'est à peine si, après avoir lutté bien des siècles et versé des flots de sang, tu as pu conquérir quelques lambeaux de liberté !



IV

LA CAPITALE.

DUBLIN, la seconde ville du Royaume-Uni, est bâtie sur les deux rives de la rivière *Liffey*, qui s'élargit en se jetant dans la mer d'Irlande et forme une jolie rade. Ses grandes rues, telles que *Sackville*, *Westmoreland*, *Grafton*, *Stephen's Green*, ne sont pas inférieures aux belles rues de Paris.

Le promeneur qui s'arrête au milieu du pont *Carlisle* réunissant les rues *Westmoreland* et *Sackville* a sous les yeux un spectacle comparable à celui que les Parisiens contemplent sur le pont de la Concorde. S'il est venu par *Sackville street*, il a laissé derrière lui la *Rotonde*, les jardins de *Ruthland Square*, le *monument de Trafalgar*, jolie colonne de l'ordre dorique, élevant à plus de cent pieds de hauteur sa colossale statue du héros de Trafalgar, et les splendides boutiques qui bordent cette rue, la plus spacieuse de Dublin. A sa gauche s'étendent les quais à perte de vue, la rivière Liffey couverte de navires, dans le lointain, la *Douane*, avec son portique de colonnes doriques surmonté de statues, et sa superbe coupole entourée d'une colonnade et portant sur sa tête la statue de l'Espérance. A gauche encore, mais plus près, les *Quatre Cours* (the *Four Courts*), ainsi nommées parce que ce bloc d'édifices renferme la *Cour en Chancellerie*, la *Cour du Banc de la Reine*, la *Cour de l'Echiquier* et la *Cour des Plaids communs*. C'est une vaste construction quadrangulaire, mesurant 450 pieds sur le front qui est orné de pilastres et de colonnes corinthiennes. Il m'a semblé seulement que le dôme avait trop de largeur et pas assez d'élévation. C'est là surtout que vit le souvenir d'O'Connell. Combien de fois ces murs ont frémi sous le souffle de son élo-

quence ! Que de fois la foule a envahi cette enceinte, ou encombré cette large rue pour féliciter son héros ou le porter en triomphe au sortir du Palais !

En face de lui, le touriste aperçoit à gauche de la rue *Westmoreland* un bloc de hautes murailles un peu sombres, c'est le *collège de la Trinité* (Trinity College) fondé par la reine Elizabeth et bâti sur l'emplacement du *monastère de tous les Saints.* Ces deux statues qui se tiennent debout au pied de son portique sont celles de ses deux plus illustres élèves, Burke et Goldsmith.

A droite s'élève l'ancien *Parlement*, maintenant la *Banque d'Irlande.* C'est un des plus beaux édifices de ce genre que l'on puisse voir en Europe. La colonnade ionique demi-circulaire qui en forme le front, et qui est flanquée de très beaux portiques, est d'un effet vraiment remarquable. Redire l'histoire de ce monument serait écrire celle de l'Irlande pendant une de ses plus glorieuses périodes, celle de ses grandes luttes parlementaires contre le despotisme anglais. Cette époque s'étend de 1728 à 1800, et ce serait trop long.

Il est cependant difficile pour le touriste de contempler ce superbe édifice sans voir repasser dans son esprit ce passé mouvementé, cette lutte persévérante des patriotes irlandais défendant leurs droits et leur liberté nationale contre les empiètements du gouvernement anglais, ces formidables émeutes qui envahissaient les chambres quand la voix des orateurs patriotes n'était pas écoutée, cette puissante organisation des *volontaires* qui obtint de si beaux succès, et ces joutes oratoires si mémorables de Grattan, le digne précurseur d'O'Connell !

Je cède au plaisir de citer ici quelques paroles mémorables de ce grand orateur. C'était en 1780. L'Irlande avait enfin obtenu, après bien des combats, la liberté commerciale ; mais ce succès ne lui suffisait pas, il lui fallait la liberté législative. Grattan ouvrit l'attaque contre le statut 6 George I qui faisait du parlement irlandais le vassal du parlement britannique, et il s'écria en terminant son éloquent discours :

" I say with the voice of three millions of people, that " notwithstanding the import of sugar, beetlewood and panel- " las, and the export of woollens and kerseys, nothing is safe, " satisfactory, or honourable, nothing except a Declaration of " Right. What ! are you, with three millions of men at your " back, with charters in one hand and arms in the other, " afraid to say you are a free people ? Are you the greatest " House of Commons that ever sat in Ireland, that wants but

“ this one act to equal that english House of Commons that “ passed the Petition of Right, are you afraid to tell the “ British Parliament you are a free people? Are the cities and “ the instructing counties who have breathed a spirit that “ would have done honour to old Rome when Rome did honour “ to mankind, are they to be free by connivance? And the “ military associations, those bodies whose origin, progress, “ and deportment have transcended, equalled at least, anything “ in modern or ancient story, are they to be free by con- “ nivance?... I do call upon you, by the laws of the land and “ their violation, by the instruction of eighteen counties, by “ the arms, inspiration, and providence of the present moment, “ tell us the rule by which we shall go, assert the law of “ Ireland, declare the liberty of the land. I will not be answered “ by the public lie in the shape of an amendment; neither “ speaking for the subject's freedom, am I to hear of faction. I “ will never be satisfied so long as the meanest cottager in “ Ireland has a link of the British chain clanking to his rags: “ he may be naked, he shall not be in irons; and I do see the “ time is at hand, the spirit is gone forth, the declaration is “ planted; and though the public speaker should die, yet the “ immortal fire shall outlast the organ which conveyed it, and “ the breath of liberty, like the word of the holy man, will “ not die with the prophet but survive him.” [1]

Grattan ne réussit pas cette fois, mais deux ans après il ramena la question devant la chambre, et le gouvernement, comprenant que la résistance n'était plus possible, céda avant même que Grattan prît la parole.

Mais une foule immense était là, dans la Chambre et en dehors, anxieuse, haletante, et elle voulait entendre Grattan.

Après la déclaration du gouvernement, il se leva lentement, et fit un effort d'éloquence qui, d'après quelques auteurs, ne fut jamais surpassé.

Voici quelles furent ses premières paroles :

“ I am now to address a free people: ages have passed away, “ and this is the first moment in which you could be dis- “ tinguished by that appellation. I found Ireland on her knees, “ I have watched over her with an eternal solicitude; I have

[1] Je ne traduis pas ce discours, dont l'énergie ne saurait être rendue en français, parce que si mes lecteurs ne savent pas tous parler l'anglais, ils peuvent tous le lire.

"traced her progress from injuries to arms, and from arms to "liberty. Spirit of Swift! spirit of Molyneux! Your genius has "prevailed! Ireland is now a nation. In that new character I "hail her: bowing to her august presence, I say: Esto per "petua."

Cette indépendance législative que l'Irlande avait conquise, elle ne sut pas malheureusement la conserver. Jalouse de cette liberté et de l'accroissement que prenait le commerce irlandais l'Angleterre regretta les concessions libérales et justes qu'elle avait faites et travailla à reconquérir la suprématie. Le moyen adopté fut l'union législative, et le combat recommença. Mais cette fois l'éloquence irlandaise eut à lutter contre l'or anglais et fut vaincue.

Tous ces hommes éminents qui avaient pour noms Plunket Flood, Curran et Grattan firent de vains efforts oratoires. L, majorité composée de membres serviles, que la corruption la plus éhontée avait réunis au gouvernement, se moqua de l'éloquence, de la justice, du patriotisme, et l'*Acte d'union* fut voté.

Le discours que Grattan prononça dans cette circonstance fut bien remarquable. On l'avait arraché à son lit, où il gisait très malade, pour qu'il vînt défendre une dernière fois la liberté de son pays. Pâle, faible, amaigri, le grand patriote fit son entrée en chambre soutenu par deux amis. Quand le moment de prendre a parole fut venu, il se leva, mais retomba sur son siège, et, d'une voix défaillante, il demanda la permission de parler assis, ce qui lui fut accordé. Sa parole, faible et lente d'abord, s'anima peu à peu, sa nature bouillante s'enflamma, et pendant deux heures il parla avec une force et une énergie étonnantes.

Les dernières paroles qu'il prononça contre cette *union* qu'il voyait s'accomplir furent les suivantes :

"Yet I do not give up the country; I see her in a swoon, but "she is not dead, though in her tomb she lies helpless and "motionless, still there is on her cheeks a glow of beauty

"Thou art not conquered: beauty's ensign yet
Is crimson in thy lips and in thy cheeks
And death's pale flag is not advanced there."

"While a plank of the vessel sticks together I will not leave "her; let the courtier present his flimsy sail and carry the "light bark of his faith with every new breath of wind. I will "remain anchored here, with fidelity to the fortunes of my "country, faithful to her freedom, faithful to her fall."

La liberté de l'Irlande était morte, et ce Parlement que j'ai sous les yeux, et qui devait être son temple, était devenu son tombeau.

Mais non, elle n'était pas morte. Elle n'était qu'évanouie, *she was in a swoon* comme disait Grattan, et c'est vingt neuf ans plus tard qu'elle devait revivre sous le souffle d'O'Connell.

Ces scènes du passé me revenaient à la mémoire pendant que je visitais l'ancien Parlement irlandais métamorphosé en banque. Ce qui était autrefois la Chambre des Communes forme aujourd'hui plusieurs bureaux et comptoirs où les pièces d'or et les billets de banque circulent, comme ils circulèrent jadis pour neutraliser l'effet des paroles d'or de Grattan sur les députés.

Les Irlandais considèrent toujours cet édifice comme le temple de leur nationalité, et ils ne cessent pas d'espérer qu'un jour viendra où ils chasseront les vendeurs et les acheteurs de ce temple !

---

range
restée
Le
orang
fit éle
laume
La
pompe
roi Gu
Il v
mauv
leur r
gèren
toutes
troubl
Les
voulur
y avai
gracie
Les
nératio
pompe

V

HISTOIRE D'UNE STATUE.

ON ne peut passer devant la façade sud de la Banque d'Irlande sans y remarquer une autre relique historique, la statue de Guillaume III. Elle est digne de mention et quelques incidents de son histoire feront connaître un des côtés piquants du caractère irlandais.

On sait que le succès définitif de Guillaume d'Orange en Irlande lui fut assuré par la bataille de la Boyne restée fameuse.

Le 1er juillet 1701, la corporation de Dublin, exclusivement orangiste et protestante, voulut commémorer cet évènement, et fit élever cette énorme statue de bronze en l'honneur de Guillaume III.

La cérémonie de l'inauguration se fit avec beaucoup de pompe, et fut suivie d'un grand pique-nique où la santé du roi Guillaume fut bue plusieurs fois de trop.

Il va sans dire que les vrais Irlandais virent cette fête d'un mauvais œil, et trouvèrent de mauvais goût ce monument qui leur rappelait leur spoliation et leur esclavage. Ils s'en vengèrent sur la statue, qui pendant plus d'un siècle fut l'objet de toutes sortes d'avanies, et la cause de beaucoup d'émeutes et de troubles.

Les élèves du *Trinity College*, en véritables universitaires, en voulurent aussi à la statue parce qu'elle leur tournait le dos. Il y avait de quoi : une statue équestre vue par derrière, c'est peu gracieux !

Les orangistes, de leur côté, tenaient la statue en grande vénération, et dans leurs fêtes ils la faisaient décorer et peindre pompeusement.

Pat n'en était que plus vexé, et, le lendemain d'une fête, ou peu après, on trouvait la figure de Guillaume III horriblement tatouée, ou couverte d'ordure, ou son épée tordue, ou son bâton de commandement arraché, ou victime de quelque autre indignité.

Les orangistes criaient au sacrilège, et faisaient laver et réparer leur héros. Ils y mirent un gardien; mais Pat se moquait du gardien et consommait toujours son mauvais coup.

Un jour, la fête des orangistes tombant un dimanche devait être célébrée le lundi. Le samedi, à minuit, un jeune homme se présente au gardien, et lui dit qu'il est envoyé par le peintre décorateur de la cité afin d'orner la statue pour la fête, et qu'il a choisi cette heure par crainte de violence. Le gardien lui donna libre accès au monument, et quand le jour parut on trouva le Roi Guillaume entièrement couvert d'une couche épaisse de goudron et de saindoux, et ce pauvre *Billy*, comme l'appelaient les Irlandais, portait suspendu à son cou le baril du décorateur et le reste de la peinture.

Il parait que le lavage fut très difficile, et les Irlandais disaient méchamment que toute la rivière *Boyne* n'y suffirait pas.

Ces scènes comi-tragiques se continuèrent jusqu'en 1836. L'assaut qu'eut alors à subir le pauvre *Billy* fut terrible, et il n'y résista pas. On trouva sa tête dans un endroit, et ses membres ailleurs.

Ce fut le dernier attentat à la mémoire du roi Guillaume. Les orangistes ayant cessé de le fêter, les jacobites cessèrent de l'insulter, et, depuis lors, la statue, convenablement réparée, est tranquillement assise sur son vieux cheval de bronze.

VI

EN *JAUNTING CAR.*

JE n'en finirai plus si je m'attarde à faire l'historique des édifices et des endroits mémorables que Dublin renferme; je demande pardon au lecteur des longueurs qui précèdent; et, s'il veut bien me suivre, nous allons parcourir les autres parties de la ville en *jaunting car*, à la course.

Voici d'abord l'Hôtel-de-Ville, qui n'a rien de bien remarquable, mais qui contient quelques jolies statues: celles d'O'Connell, de Grattan, et du Dr. Lucas, qui fut un des patriotes éminents de l'Irlande.

On sait qu'O'Connell fut le lord maire de Dublin pendant plusieurs années. Le maire actuel [1] est M. P. P. McSwiney qui a dernièrement pris une part très active et très honorable dans la célébration du centenaire d'O'Connell. Sa proclamation " au peuple irlandais" avait ce double caractère national et religieux, et ce style ardent et imagé qui distinguent tous les orateurs irlandais. Elle se terminait comme suit:

" Marchez dans votre force, et groupés autour de la grande " figure d'O'Connell, montrez au monde le spectacle d'un " peuple ayant foi en lui-même, digne et uni. Souvenez-vous " que vos bannières se réfléchiront dans la Seine; que le Rhin " entendra l'écho de votre musique; et que, portées à travers " l'Atlantique, vos voix retentiront, de Derrynane en Californie, " par toutes les grandes villes de l'Occident. Ce centenaire sera " le festival de la race irlandaise, et des millions de bouches " répèteront sur toute la surface du globe le nom d'O'Connell " qui est l'honneur et l'amour de l'Irlande."

[1] C'était en 1875.

On se rappelle encore le tapage qui s'est fait à l'occasion du programme de la fête, et particulièrement du banquet, parce qu'en tête des santés, M. McSwiney proposa celle du Pape.[1]

En laissant l'Hôtel-de-Ville, nous tournons à gauche et nous allons visiter le château. Au-dessus de l'arcade qui surmonte la porte est placée une statue de la Justice. Pat, qui a beaucoup de malice et autant d'esprit, trouve que le *Castle*, qui a été le refuge de la tyrannie, est un singulier endroit pour y placer Dame Justice ; mais il remarque, 1° qu'elle n'a pas de balance, et 2° qu'elle tourne le dos à la Nation !

C'est vraiment ici le siège de l'autorité britannique, le chef-lieu de sa puissance en Irlande, et les Irlandais qui le visitent frémissent encore de colère lorsqu'ils voient ces pointes de fer qui dominent les portes, et que les siècles passés ont vues souvent garnies de têtes irlandaises.

Sortons vite, et courons à *Saint-Patrick's Cathedral.* Quoique protestante, elle contient bien des choses dignes de mention ; mais rappelons seulement qu'elle fut autrefois catholique, qu'elle est bâtie sur l'emplacement d'une petite église érigée par saint Patrice en 448, et qu'on y montre encore le puits dont l'eau servait au patron de l'Irlande pour baptiser ses néophytes.

On trouvera peut-être intéressant de savoir aussi que, lors de l'invasion de l'Irlande par Cromwell, on s'en servit pour loger les chevaux de sa cavalerie.

Christ-Church mériterait aussi une page, mais il est temps de nommer l'église de l'*Immaculée Conception*, la cathédrale catholique. C'est une construction massive et d'un bel aspect, qui fait honneur à notre religion. C'est ici que furent déposés, à leur retour de Gênes, les restes mortels du grand O'Connell ; c'est ici qu'on lui fit les plus solennelles funérailles ; c'est d'ici que son corps partit pour aller dormir jusqu'à la fin des temps au cimetière Glassnevin.

J'ai vu le tombeau qui le renferme, je me suis agenouillé sur la dalle de pierre où il repose, j'ai arraché une immortelle à la couronne de cet immortel, et je me sens incapable de rendre compte des impressions qui ont traversé mon cœur en ce moment.

Pauvre O'Connell ! Il mourut bien abandonné, bien seul sur

[1] Lorsque je visitai Dublin, je ne connaissais pas M. McSwiney. Mais quelques mois après, j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance à Paris, et nous dînâmes ensemble chez M. Louis Veuillot. C'est un homme remarquable

une terre étrangère. Mais dans cette mansarde de Gènes qui a reçu son dernier soupir, il s'est souvenu de tout ce qu'il avait aimé et défendu en ce monde. "*Mon corps à l'Irlande, mon cœur à Rome et mon âme au ciel,*" ont été ses dernières paroles, et elles sont bien le digne couronnement de sa vie. Dieu, l'Eglise, la patrie avaient été les trois amours qui l'avaient possédé pendant sa vie, et qui devaient le posséder après la mort !

Oh ! sans doute, grand patriote, ton âme est au ciel, et elle prie pour cette pauvre Irlande et cette Rome affligée que tu as tant aimée et défendues.

Sur la tombe d'O'Connell ses concitoyens ont élevé une tour qui a cent cinquante pieds de hauteur, et qui domine la ville. C'est la pierre tumulaire qui convient à ce géant.

En traversant le cimetière Glassnevin, un autre tombeau plus modeste attire aussi l'attention du visiteur, à cause de ce grand nom gravé sur le frontispice : Curran. C'est un autre grand orateur, contemporain d'O'Connell et son ami, qui a bien combattu pour l'émancipation de sa patrie !

Si j'en avais le temps, je vous montrerais un peu *Phœnix Park*, ses bosquets, ses charmilles, ses étangs, ses parterres, son jardin zoologique.—Mais à quoi bon ?

Saluons seulement en passant devant *Vice regal Lodge*, le lord-lieutenant actuel de l'Irlande lord Abercorn. C'est un des vice-rois que l'Irlande a le plus estimé, et qui avait su se concilier la sympathie générale.[1]

Allons aussi jeter un coup d'œil sur cette maison en briques rouges qui porte le No. 30 de *Merrion Green South*. C'était la résidence d'O'Connell.

Tout ce qui a appartenu aux grands hommes, tout ce qui rappelle leur souvenir, émeut profondément. La vue de cette maison d'apparence modeste, de ce balcon de pierre d'où le plus grand des orateurs modernes adressa tant de fois la parole à *son peuple* me plonge dans une mélancolie rêveuse. L'ombre de ce grand catholique me poursuit ; je la vois partout dans Dublin, et il me semble que l'Irlande porte encore visiblement son deuil.

Sur les quais, au moment où nous embarquons à bord du *Lord Lyons*, je crois retrouver encore une figure de ce malheureux peuple, dans un petit chanteur en haillons, à la figure pleine d'intelligence et d'expression, portant une espèce de

[1] Il a été depuis remplacé par le duc de Marlborough.

guitare en bandoulière et chantant d'une voix mélancolique les vieilles mélodies de son pays.

La harpe d'Erin chante ses infortunes mais elle chante toujours, et, si elle ne peut pas disputer le pouvoir à sa puissante dominatrice, elle lui dispute encore la gloire. Elle produit toujours des poètes, des orateurs et des martyrs. La claymore est vaincue, mais la foi triomphe encore.

VII

SUR LA MER D'IRLANDE.

LA soirée est délicieuse. Le soleil s'est couché resplendissant, et ses derniers reflets colorent de nuances pourprées les côtes d'Irlande, qui s'éloignent, et qui bientôt ne nous apparaîtront plus que comme une gigantesque frange d'azur.

Verte Erin, Ile des Saints, terre éprouvée, adieu ! Sous la robe printanière et fleurie que Dieu t'a donnée, j'ai vu les blessures que les hommes t'ont faites, j'ai compté tes cicatrices et tes plaies encore saignantes, j'ai entendu ta plainte, semblable à celle de Rachel, et je pars le cœur endolori.

Ton passé et ton avenir se dressent dans mon esprit comme des problèmes insolubles. Ces accents de tes bardes me reviennent à la mémoire :

" Généreux enfants, vos armes sont éclatantes. Réveillez-
" vous aux cris des alarmes et de la gloire ; combattez pour
" vos vertes montagnes et pour les bords fleuris des fleuves de
" votre Ile !

" Que tardez-vous ? Arrachez aux mains spoliatrices de
" l'étranger la terre de vos aïeux. Oubliez-vous donc et ses
" champs émaillés de fleurs, et ses palais, et ses tours superbes ? "

Pourquoi donc ton épreuve est-elle si longue ? Pourquoi l'heure de ton triomphe n'est-elle pas encore sonnée ? Quel crime as-tu donc commis qui mérite une telle persistance du malheur ?

L'oppression, la lutte, la pauvreté, semblent avoir été ton lot en ce monde.

Jetée comme une nouvelle Cythère au milieu de l'Océan, protégée contre les invasions par des côtes montagneuses et escarpées qui ressemblent à des fortifications naturelles, le pre-

mier marin qui descendit sur tes bords dut se dire : Voilà une terre privilégiée qui vivra libre et paisible. Et cependant la paix et la liberté sont précisément les deux grands biens dont tu ne devais pas jouir.

Luttes séculaires contre les Danois qui voulaient te conquérir, luttes contre les Anglo-Normands qui devinrent tes maîtres, luttes contre tes propres enfants qui tant de fois ont ensanglanté ton sein, luttes contre les armes de ta fière et ambitieuse voisine, luttes contre ses lois tyranniques et les persécutions de son nouveau culte religieux, tel est le résumé de ton histoire.

Faut-il donc désespérer de ton avenir, ô peuple martyr ?

Non certes, il n'y a que les nations sans foi qui sont vouées à la mort. Tu vivras et tu reprendras ta place au soleil. Si ton esclavage et ta misère se prolongent, avoue que la faute n'en est pas tout entière à l'Angleterre. Il faut que tu acceptes une part de responsabilité, que tu reconnaisses tes propres fautes et les fasses oublier.

Il est dur de souffrir, je le sais, et le joug que tu portes est parfois bien lourd. Porte-le cependant avec résignation, et demande protection à la loi, plutôt qu'à la rébellion. Eteins dans ton cœur la haine et la vengeance, et ta voix n'en sera que mieux entendue quand tu parleras le seul langage de la justice et de l'humanité.

L'émancipation et le désétablissement de l'église anglicane sont les premières étapes de ton affranchissement. Il a fallu bien des années pour les obtenir, et l'Angleterre a mis encore tant de restrictions, que ces deux mesures ne constituent qu'un progrès peu satisfaisant. Mais avec de la persévérance tu obtiendras d'autres réformes.

Quelles seront-elles ? Sera-ce le rappel de l'Union ? Je ne crois pas la chose possible. Mais l'Union peut être avantageusement modifiée, de manière à lui donner le caractère fédératif qui existe dans l'organisation politique du Canada. Un parlement irlandais pourrait ainsi être rétabli, et jouir d'une liberté législative plus ou moins étendue dans certaines matières qui seraient déterminées par le pacte fédéral.

Là peut-être est ton salut, courageuse Irlande. Qui sait si un jour tu n'en viendras pas à unir dans ton cœur cette foi catholique qui constitue ta force, et ces institutions anglaises qui, équitablement appliquées, feraient ta prospérité !

L'ECOSSE

I

LA CLYDE.

QUAND les premiers rayons du soleil vinrent éclairer les cabines du *Lord Lyons*, où nous avions fort mal dormi, nous longions les côtes de la vieille Calédonie.

Le temps était superbe, et le soleil joyeux dansait sur la vague. Une brise fraîche courait légèrement entre le ciel et la mer bleus. Quelques voiles blanches s'enfuyaient à l'horizon, et toutes les îles verdoyantes qui forment comme une ceinture d'émeraudes à la terre des Scots défilaient lentement sur notre droite.

Ailsa Craig élevait dans le lointain son sommet dénudé, semblable à une coque de noix énorme, dont le cône escarpé n'est accessible qu'aux seuls oiseaux de mer !

Bientôt nous entrons dans l'embouchure de la Clyde, dont les rivages déroulent à nos regards les aspects les plus variés et les plus pittoresques.

Tantôt ce sont de gracieuses baies, au fond desquelles de jolis villages se mirent dans l'eau ; tantôt des montagnes désolées aux flancs desquelles pendent de vieux châteaux. Ici c'est un vallon dont les pentes douces étalent les merveilles d'une culture perfectionnée et de blanches villas perdues dans le feuillage. Là s'étendent de florissantes petites villes dont les steamers et les vaisseaux de toutes formes sillonnent les eaux de la baie en tous sens.

C'est ainsi que nous admirons tour à tour *Rothesay*, *Dunoon*, *Greenock* et *Dumbarton Castle ;* puis nous entrons dans ce qui est à proprement parler la rivière Clyde. L'aspect change subitement et devient mesquin.

La Clyde n'est qu'un ruisseau qu'on a transformé en rivière à force de le creuser, et qui désenchante le voyageur américain, accoutumé aux larges fleuves. Ses rivages s'abaissent et se resserrent, et de chaque côté s'allongent les innombrables chantiers de construction qui sont la richesse de Glasgow, et qui lancent des milliers de navires sur toutes les mers du monde.

Enfin, voici la troisième ville de la Grande-Bretagne qui s'étend sur les deux rives de la Clyde, traversée par quatre ponts.

Très populeuse et florissante, cette ville intéresserait sans doute les admirateurs du commerce et de l'industrie. Mais elle offre peu d'attraction à l'artiste, et nous la traversons en courant.

Si nous côtoyons les quais en débarquant du bateau, nous entrerons en passant dans l'église catholique de Saint-André, qui se trouve sur la gauche de *Great Clyde Street*, et dont l'aspect modeste nous fait assez voir que nous ne sommes pas dans un pays catholique.

Pauvre Ecosse, toi aussi tu appartenais jadis à cette Eglise de Rome qui civilisa tes hordes de Montagnards et leurs chefs. Mais un jour un souffle empoisonné venant de la Suisse parcourut tes villes et tes campagnes. L'un de tes enfants les plus fougueux et les plus ardents, inspiré par Calvin, souffla dans ton cœur le mépris de cette Eglise qui t'avait donné la vie, et, cédant à son éloquence entraînante, tu arrachas violemment de ton sol cet arbre catholique, à l'ombre duquel tu grandissais libre et fière.

En remontant *High Street*, nous arrivons par une côte raide et mal pavée à la cathédrale de Saint-Mungo. Il fait bon rencontrer tout à coup, au milieu de cette ville dont toutes les belles constructions sont modernes, cet antique monument d'architecture gothique qui remonte au XII[e] siècle. Hélas! il y a bientôt trois siècles que les disciples de Knox l'ont enlevé au catholicisme, et ce n'est pas sans regrets que l'on se reporte à l'époque où ces voûtes ogivales retentissaient des hymnes romaines.

Walter Scott a longuement décrit dans *Rob-Roy* ce temple sombre et massif, entouré de pierres sépulcrales, et bâti sur une hauteur d'où il domine la ville.

En arrière se creuse un ravin profond au fond duquel murmure un ruisseau, et de l'autre côté du ravin, sur les flancs

escarpés et pittoresques d'une autre colline, nous apercevons la nécropole ombragée de Glasgow, au sommet de laquelle s'élève le joli monument de Knox.

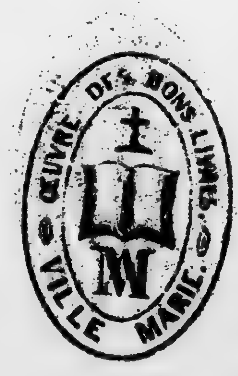
S'il vous plaisait de voir quelques larges rues bordées de jolies boutiques, ou quelques édifices modernes, je pourrais vous en montrer.

Mais si vous voulez m'en croire, nous irons loin du bruit nous reposer un peu sous les frais ombrages de *Kelvingrove Park.* Nous parcourrons ainsi, dans toute leur longueur, les rues *George* et *Sauchiehall*, qui sont bien les plus belles, et nous jetterons un coup d'œil en passant sur le monument de Walter Scott, et les diverses statues qui ornent *George Square.*

Une bande militaire nous attend sur les pelouses émaillées de fleurs de *Kelvingrove*, et, pendant que nous prêterons l'oreille à ses concerts, notre esprit s'envolera vers le pays, dans ce vieux Québec et sur cette esplanade où nous avons entendu les mêmes airs.

Puis nous visiterons l'Université, ce bel édifice qui couronne les hauteurs de *Kelvingrove*, et dont la tour centrale ressemble à celle d'Ottawa, et retraversant le parc accidenté, la petite rivière *Kelvin*, et les jolis parterres qui couvrent les versants de ces gracieuses collines, nous reviendrons vers la ville, sans nous attarder. Car, c'est aujourd'hui samedi, et les écossais, en bons presbytériens qu'ils sont, se préparent par un festival universel à passer le dimanche saintement.

Le *Scotch wiskey* coule à flots, et l'on m'assure que le samedi soir la ville est trop gaie pour être paisible et sûre.



volcan
eaux d
que ce
C'est
pleine
Scott e
couru
Ces
nous e
lac Lon
Un p
Quelle
rentes
Voye
ses larg
mont *M*
ment.
Le so
transfor
la pourp
durable
encore
raient v

II

LACS ET BRUYÈRES.

Le touriste qui ne visiterait pas les montagnes et les lacs de l'Ecosse n'aurait pas une idée juste de ce pays.

Il faut voir cette nature tourmentée, avec ses cimes tantôt boisées et tantôt nues, entrecoupées de ravins, de lacs, de vallons, de torrents et de cascades. Il faut gravir cet entassement de rochers volcaniques, formant d'immenses réservoirs où s'amassent les eaux du ciel, et séparés par des jardins féeriques, plus beaux que ceux de Sémiramis, et suspendus comme eux dans les airs.

C'est cette nature à la fois grande et jolie, majestueuse et pleine de grâce, qui a inspiré tant de belles pages à Walter Scott et à Byron. Car tous deux ont sillonné ces lacs et parcouru ces montagnes.

Ces réflexions me trottaient par l'esprit pendant que le train nous emportait à toute vapeur, de Glasgow à Ballock, tête du lac Lomond.

Un petit vapeur propre et coquet nous attendait en sifflant. Quelle belle matinée nous avions, et comme les eaux transparentes du lac resplendissaient sous les rayons du soleil !

Voyez-vous là-bas cette haute montagne avec sa tête ronde et ses larges épaules se drapant dans sa robe de bruyère ? C'est le mont *Misère ;* mais, certes, il n'a pas l'air misérable en ce moment.

Le soleil a dépassé son sommet, et la lumière qui l'inonde a transformé sa bruyère en manteau de pourpre. Il est vrai que la pourpre est une étoffe moins bien portée et surtout moins durable qu'autrefois. Mais, hors le Comte de Chambord, il y a encore de par le monde beaucoup de gens qui s'en affubleraient volontiers, voire même M. Gambetta.

Ce mont *Misère* n'a pas d'ailleurs une si mauvaise position. Il a tout autour de lui des points de vue splendides, et le lac Lomond lui fait un miroir que plus d'une jolie femme lui envierait. Eh ! voyez donc, il a eu ce matin, une visite qui lui fait honneur : ce jeune Anglais qui est à bord s'est mis en marche à une heure du matin et a grimpé jusqu'à son sommet pour y voir lever le soleil. Il paraît que c'est très beau ; mais il n'y a qu'un Anglais pour faire pareille course, à pied, la nuit, dans des sentiers impossibles. Pour ma part, j'aime mieux attendre que le soleil ait lui-même fait l'ascension ; il n'en est pas plus fatigué, et je le suis moins.

Je me demande si nous avons au Canada d'aussi belles nappes d'eau que le lac Lomond, et je réponds : peut-être ; mais, à coup sûr, nous n'en avons pas de semblables.

Les lacs de la province d'Ontario sont beaucoup plus vastes, plus profonds, plus majestueux.

Nos jolis lacs des Laurentides sont aussi pittoresques peut-être, plus sauvages, avec des cadres plus sombres.

Mais le lac Lomond a plus de grâce, plus d'éclat, plus de couleurs variées, plus d'aspects qui enchantent et qui étonnent. Rien n'égale le bleu transparent de ses eaux, et le vert de ses rivages tour à tour sombre et tendre, pâle et jaune comme le citron, ou semblable à l'émeraude. Les Ecossais l'appellent le *Lac de la Beauté* et la *Reine des Lacs*. *Le Roi des Lacs* ne serait pas un titre assez tendre.

Un voyageur enthousiaste, montagnard sans doute, déclare qu'il critiquerait le *Paradis perdu* plutôt que le lac Lomond !

Mon admiration est plus calme. Mais je trouve vraiment beaux les paysages qui m'entourent, et chaque demi-mille parcouru me découvre une perspective nouvelle et charmante.

Le lac Lomond a trente milles de longueur et dix milles dans sa plus grande largeur. Il est parsemé d'îles verdoyantes qui ressemblent à des corbeilles de fleurs, et qu'on croirait flottantes. Le bateau pimpant et mignon circule au milieu comme un oiseau mouche dans un parterre. De temps en temps il s'élance vers la terre, et va toucher en battant des ailes tantôt un petit village qui rit sur la grève, tantôt un bel hôtel où l'on va faire villégiature, et tantôt un château, cachant mal dans la verdure ses clochetons et ses tourelles.

La surface du lac est unie comme une glace de Venise, et c'est pourquoi l'eau paraît si bleue : le firmament s'y mire avec

complaisance. Si quelques nuages y flottaient, ils viendraient s'y réfléchir de même, et nous les prendrions pour des îles.

Il faut reconnaître que Rob Roy Macgregor savait choisir les beaux endroits, et c'est un goût distingué que celui du beau. Rob Roy est un personnage historique qui pendant bien longtemps fut la terreur du lac Lomond et des montagnes environnantes; et l'Angleterre n'a pas soumis sans peine ce farouche rebelle, chef du Clan Macgregor. Il y a mille souvenirs de lui sur ces rivages, et les récits populaires en ont fait un personnage légendaire. Voyez là-bas, sur la grève, cet énorme rocher taillé comme une muraille. On l'appelle *la Prison de Rob Roy*, et la tradition rapporte qu'il y suspendait ses prisonniers, attachés sous les bras, pour les faire consentir à ses demandes; et quand ils avaient ainsi nagé pendant quelque temps dans l'air pur, il les menaçait de couper la corde, et de les faire nager dans l'eau du lac.

Les anciens romains avaient la roche tarpéïenne; mais la roche de Rob Roy était bien plus terrible!

Pendant que je m'amuse à rappeler les hauts faits de Rob Roy, notre bateau mouche va toujours son train. Il se débat dans l'eau comme un canard, il clapote, il bourdonne, et il met à nous traverser un empressement dont je ne lui sais aucun gré.

Luss est déjà bien loin derrière nous, et nous avons dépassé *Tarbet*. *Inversnaid* est là-bas qui nous regarde venir. " N'allons donc pas si vite, petit, nous sommes si bien dans cet éden."

Mais il ne m'écoute pas, et poursuit son vol. Le lac a changé d'aspect; il est devenu sauvage, et les monts qui nous regardent passer sont escarpés, sombres, et entrecoupés de mystérieuses profondeurs. Je dis à mes compagnons de voyage que, si j'étais sur la tête de ce géant qui est à notre gauche et qui s'appelle *Ben Lomond*, j'aurais un grand problème à résoudre.

— Lequel ? disent-ils.

— En descendre.

Il faut dire adieu à notre charmant coursier; nous sommes à *Inversnaid*, et de hautes montagnes se dressent devant nous. Un grand omnibus traîné par d'énormes chevaux *Clyde* est là sur la falaise. Prenons-y notre place.

— Mais savez-vous quelles sont ces ruines, me demande un compagnon de voyage en m'indiquant quelques murailles délabrées qui s'élèvent tout près de nous.

— C'est, je suppose, encore une prison de Rob Roy ?

— Non, c'est un fort que les Anglais avaient bâti précisément pour dompter ces Macgregor turbulents, au commencement du siècle dernier.

— Alors il a dû se passer ici quelques faits d'armes remarquables.

— Je ne saurais dire. Cependant l'historien Rae, cité par Walter Scott, en raconte un merveilleux.

Un corps de volontaires, parti de Ballock sur de grands bateaux plats, aborda un jour ici pour vaincre ou mourir. Ces braves montèrent la côte avec beaucoup d'intrépidité,—aucun ennemi ne se montrant,—firent résonner leurs tambours d'une manière effroyable, déchargèrent leurs fusils à travers le feuillage, et s'en retournèrent triomphants.

— Et les Macgregor ?

— Ils étaient loin d'ici sur les bords du lac *Katrine*, et n'apprirent que longtemps après la brillante victoire des volontaires du roi.

— C'est ainsi que j'aimerais la guerre, répondis-je en riant. C'est la bonne manière ; il n'y a pas de danger de se faire mal.

— Mais voici une chose qui vous surprendra.

Vers le milieu du siècle dernier, le commandant de ce fort portait un nom que le Canada n'oubliera jamais.

— Lequel ?

— Il se nommait alors le major Wolfe, devint plus tard général, et mourut sur les plaines d'Abraham en léguant à la couronne d'Angleterre cette immense et riche colonie de la Nouvelle France qu'il avait conquise.

J'ai dit que nous étions montés en omnibus. Est-ce bien le nom qui convient à cet énorme chariot sur lequel nous sommes juchés quatre de front, et qui conviendrait si bien pour porter des denrées au marché ? Mais qu'importe, quand il fait beau, quand le soleil étincelle, et quand les oiseaux chantent sur les bords du chemin ombreux que nous gravissons ? Déjà nous sommes arrivés sur les premiers sommets, et toutes les sinuosités de notre beau lac Lomond se dessinent à nos pieds. Déjà nous le contemplons une dernière fois à vol d'oiseau, nous comptons ses baies, ses pointes, ses îles, et nous lui faisons nos adieux.

Mon voisin se montre moins tendre et moins ému que nous Il est au bout du siège étroit, et son cœur est un peu figé par la peur de tomber à chaque instant dans le précipice sur les bords duquel nous courons. J'essaie de le rassurer en lui van

tant le point de vue superbe et nouveau qu'il aurait sans doute s'il roulait au fond. Mais une secousse de la voiture qui lui fait pousser un cri l'empêche de m'entendre.

Les arbres ont disparu, et les sommets des montagnes nous apparaissent comme les têtes des vieillards : ils ne sont plus chevelus qu'à la base. Le sol n'est pas nu cependant ; il est couvert de bruyères. La bruyère d'Ecosse est un arbuste mignon, ressemblant au bleuet, couvert de jolies petites fleurs violettes qui sont presque immortelles. Quel beau tapis elle étend sur les flancs des monts ! Quelles charmantes nuances, rose, violette, elle déploie ! Mais elle n'est pas seulement jolie, puisque les chèvres la broutent et que les abeilles la butinent.

La longue ascension est finie, et nous commençons à descendre le versant opposé des montagnes, par une pente tortueuse qui va nous conduire au lac *Katrine*. L'horizon qui s'ouvre devant nous est immense et d'un pittoresque indescriptible. C'est une nature profondément bouleversée, déployant, à perte de vue, sommets après sommets, gorges, ravins et précipices. Mais partout la même bruyère revêt les cimes lointaines de son écharpe colorée.

S'il faisait nuit, nous ferions sans doute la rencontre des sorcières de Macbeth chevauchant sur leurs manches à balai à travers ces bruyères. Car c'est bien ici leur patrie. Macbeth, devenu roi d'Ecosse, après avoir assassiné son souverain, venait les consulter sur ces montagnes. Mais on a sans doute tracé le chemin loin de la caverne où elles faisaient bouillir leur marmite.

Pendant que je songe à lady Macbeth, qui n'a pas fait honneur au beau sexe écossais, notre course se précipite, la pente devient plus rapide, et le lac *Katrine* étend sous nos yeux son beau miroir d'azur, encadré de montagnes.

Ce lac est plus petit que celui de Lomond, et le bateau-à-vapeur qui le traverse est aussi un diminutif dans la même proportion.

Mais il n'est pas encore à son quai, ni même en vue.

La course faite et l'air vivifiant des montagnes ont creusé les estomacs. Un bon hôtel et une bonne table nous attendent : *Let us have a rest ; one hour for refreshments.*

Mais vous aussi, mon cher lecteur, vous avez sans doute besoin de repos, et je ne dois pas songer à moi seul. Je pourrais vous décrire encore le lac *Katrine* calme et solitaire, au milieu de ses promontoires sauvages. Je pourrais vous raconter les

agréables surprises et les aspects étranges que sa traversée procure au touriste. Je pourrais faire parler ces rivages silencieux, où l'on n'entend pas d'autre bruit que le babil des torrents qui descendent des montagnes en faisant autant de cabrioles qué nos hommes politiques les plus versés dans cette spécialité. Je pourrais emprunter à Walter Scott et à Wordsworth les vers charmants qu'ils ont consacrés à la peinture de ces lieux. Après le lac *Katrine* viendraient les *Trossacks*, auxquels les deux poètes ont aussi consacré des pages enthousiastes, et qui mériteraient certainement une pompeuse description.

Mais la vue trop prolongée de la nature, quelque belle qu'elle soit, finit par ennuyer presque autant que la vue des hommes, et vous en viendriez à me dire : "Allons, reconnaissons que c'est beau, pittoresque, sublime ; et que ça finisse !"

Je veux finir, avant qu'on me le demande. J'ai d'ailleurs dîné copieusement, et vous aussi sans doute ? Laissons-nous aller aux douceurs du *far-niente*, et disons qu'après avoir voyagé toute la journée par terre et par eau, par monts et par vaux, en bateau, en omnibus et en chemin de fer, nous arrivions le soir à Edimbourg.

III

EDIMBOURG.

LE *North British Railway* qui nous introduit dans la plus belle ville des Iles Britanniques ne nous en donne pas d'abord une idée favorable. A vrai dire, il nous y fait entrer par la porte de service, ou par la cave. La gare est enfoncée dans un ravin creux —à peu près sous la ville—et ce n'est qu'après avoir monté plusieurs escaliers que nous arrivons au rez-de-chaussée.

Le coup d'œil qu'elle nous présente alors est vraiment beau Il y avait longtemps que je voulais voir autre chose que des rues droites et des maisons bien bâties, comme j'en ai tant vu aux Etats-Unis. Edimbourg m'a offert ce spectacle dès les premiers pas que j'ai faits dans *Princes Street*. Je reconnais ici la belle ville européenne, et qui a son cachet particulier.

Ce qui lui manque c'est la mer, ou un fleuve comme le Saint-Laurent. Encore se vante-t-elle de posséder cet avantage, et pour peu que vous preniez la peine de monter au sommet de ses collines ou de ses monuments, elle vous montrera la mer en effet, mais trop loin cependant pour qu'elle soit justifiable de se croire une ville maritime.

C'est fâcheux pour elle ; car si le *Forth* venait battre les pieds de *Calton Hill*, Edimbourg serait peut-être, à tout prendre, la plus belle ville du monde. Son site est si pittoresque, si plein de surprises, si varié d'aspects. Il n'y a peut-être pas une rue qui n'offre à l'une de ses extrémités quelque perspective charmante. Mais la *rue-des-princes* est véritablement la mieux nommée : elle est princière.

Non seulement elle est spacieuse, bien bâtie, bordée de jardins et de monuments ; mais elle ressemble à une terrasse construite tout exprès pour contempler la ville qu'elle traverse.

C'est le balcon d'où la ville nouvelle, toute brillante de jeunesse et d'orgueil, regarde à ses pieds la vieille aïeule des Stuarts adossée à son château fort.

Edimbourg a deux têtes, ou deux sommets, le *Château* et *Calton Hill*; la *rue-des-princes* se promène entre les deux, en serrant de près cette dernière, dont elle ne se détourne qu'avec regret et pour en faire le tour.

En sortant de notre *Hôtel Royal*, bâti dans cette même rue, nous avons donc sous les yeux un panorama superbe. En face, des jardins magnifiques, qui descendent en pente douce vers la gorge profonde au fond de laquelle mugissent les locomotives, et sur le bord de ces jardins le monument de Walter Scott, l'un des plus beaux que l'Europe possède. C'est une pyramide gothique en marbre blanc, ayant quelque ressemblance avec la flèche de Strasbourg, et s'élevant à une hauteur de deux cents pieds. Sous la large voûte formée par les arceaux de la base, Walter Scott est assis, avec son chien couché à ses pieds. Un escalier intérieur conduit jusqu'au sommet du monument d'où l'on peut voir Edimbourg à vol d'oiseau.

A gauche, la rue nous conduirait à *Calton Hill*, qui montre sa crête au-dessus des édifices, et qui semble nous inviter à lui faire visite. Mais à droite se dresse le château fort sur son roc inaccessible, et, je ne sais pourquoi, les vieilles murailles ont toujours de l'attraction pour moi. Dirigeons-nous de ce côté.

Voici le *Mound*, qui relie la *rue-des-princes* aux premières assises du château. C'est un terrassement énorme, une montagne artificielle jetée sur le ravin en guise de pont, et qui va nous permettre d'arriver au château fort presque sans ascension, en regardant sous nos pieds les trains du *Caledonia Railway* qui sortent en mugissant comme des monstres furieux de ce que j'ai appelé la cave d'Edimbourg.

Ces deux jolis édifices, appartenant à deux ordres différents d'architecture grecque, et qui s'allongent sur le *Mound*, sont la *Galerie Nationale* et l'*Institution Royale*.

Leurs longues rangées de colonnes qui s'étendent sur la même ligne font le plus bel effet, et ressemblent de loin à une gigantesque balustrade couronnant le *Mound*.

Ne laissons pas la rue-des-princes sans jeter un coup d'œil à droite, sur cette construction originale en style vénitien, chargée d'ornements qui la rendent plus élégante sans l'alourdir. Elle m'intéresse tout particulièrement; car c'est le *Life Asso-*

ciation of Scotland Office, et c'est à cette compagnie que ma vie est assurée.

— Si vous y entriez, me dit M. Hébert, un de mes compagnons de voyage, vous y apprendriez sans doute combien d'années vous avez encore à vivre ?

— Ce n'est pas ainsi que j'entends la chose. Une vie assurée ne doit pas finir, je suppose. Ces bureaux sont pour moi l'Académie : en y entrant je suis devenu immortel.

— Oui, sauf les accidents, et la force majeure, comme la fin du monde, par exemple. Badinage à part, dites-moi donc si l'*assurance sur la vie* est vraiment un contrat avantageux.

M. Hébert qui porte mieux ses soixante-trois ans que je n'en porterai cinquante, M. Hébert qui ne connaît les maladies du corps que pour les avoir soignées chez les autres, et celles de l'âme que pour en avoir beaucoup guéries, qui s'en va de Québec en Palestine, comme les Parisiens vont de Paris à Fontainebleau, que ni la mer, ni le vent, ni la lune ne troublent, dont le cœur renferme un trésor de bonhomie et de gaîté, M. Hébert s'explique difficilement ce contrat tout aléatoire. Il est clair qu'il n'a pas été inventé pour lui.

Il est prêtre, et conséquemment ne laissera pas d'héritiers. Pourvu qu'il vive convenablement, qu'il thésaurise en bonnes œuvres et non pas en dollars, et qu'à sa mort il laisse suffisamment pour payer sa sépulture et ses créanciers, que lui importe le reste ?

Il lui convient donc de me citer en riant le mot d'un journal humoristique qui expliquait comme suit l'assurance sur la vie :

" Vous travaillez toute votre vie pour payer régulièrement
" une certaine somme qu'on appelle prime, et après votre mort,
" vous vous promenez *la canne à la main !*"

— Cette boutade est jolie, lui dis-je. Mais pour un homme qui doit laisser des héritiers et qui n'a pas le don d'amasser, je tiens que l'assurance est un excellent contrat. Il y a toujours pour l'assuré un gain certain, soit en argent, soit en années. S'il meurt jeune, il y gagne des années, ce qui vaut encore mieux

Au surplus, il ne faut pas compter pour rien la satisfaction de savoir qu'il y a de par le monde des gens qui s'intéressent sincèrement à votre santé, et qui vous regretteront amèrement quand vous mourrez.

Et voyez ! Dans cette belle ville d'Edimbourg, connaissez-vous quelqu'un qui s'intéresse à votre sort ?

— Ma foi non.

— Eh bien, moi, je puis dire que tous les actionnaires de cette compagnie dont nous admirons les bureaux prennent le plus grand souci de ma santé, pour l'excellente raison que ma vie assure une part de leurs revenus. Jugez de leurs angoisses si je tombais malade; non seulement ma mort leur enlèverait ce revenu; mais elle les obligerait à payer une jolie somme à mes héritiers. Bref, ils prendront mon deuil, et si mon nom n'est pas inscrit au temple de mémoire, il le sera certainement dans leurs livres, et chaque paiement qu'ils auront à faire à ma succession fera revivre mon souvenir. C'est cette espèce d'immortalité dont je parlais tantôt.

M. Hebert n'a rien répondu, et si les Bédouins ne le débarrassent pas de ce souci dans les déserts de la Judée, il songera peut-être à prendre une assurance à son retour.

En causant ainsi nous avons traversé le *Mound*, et, laissant sur notre gauche *l'Eglise Libre* et la *Banque d'Ecosse*, nous gravissons la pente qui nous conduit au château.

C'est ici le berceau d'Edimbourg, je pourrais dire de l'Ecosse. Il est perché sur un roc de basalte, inaccessible par trois côtés, et, vu de *Grassmarket* avec son bastion arrondi, il présente le même aspect que la citadelle de Québec, vue du marché Champlain.

Il renfermait jadis un palais qui fut la résidence des anciens rois d'Ecosse. Mais il ne reste plus guère des anciennes constructions que la *chapelle de sainte Marguerite* et la *chambre de la reine Marie.*

On donne à la *chapelle* l'âge respectable de plus de huit siècles; mais il ne faut pas la confondre avec une autre, plus jeune de trois siècles, qui fut dédiée à sainte Marguerite et qui est beaucoup plus spacieuse. Celle que nous visitons n'a que seize pieds sur dix, et n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'elle fut l'oratoire même de sainte Marguerite, reine d'Ecosse.

Elle a été longtemps profanée et transformée en poudrière; mais finalement la mémoire de la Sainte a surnagé, et l'on a restauré sa petite chapelle, la plus ancienne relique qu'Edimbourg possède.

L'histoire de sainte Marguerite est pleine d'intérêt. Issue de la famille royale d'Angleterre, son enfance s'est écoulée dans les cours du roi de Hongrie et de l'empereur d'Allemagne. Jeune fille elle fut rappelée à Londres, mais elle fut obligée de

s'enfuir après la bataille de Hastings qui soumettait l'Angleterre à Guillaume le Conquérant.

Accompagnée de son frère Edgar, la jeune princesse s'en retournait en Hongrie, lorsqu'une horrible tempête les jeta sur les côtes d'Ecosse, dans une baie qui porte encore le nom d'*Edgard Port.* Le roi Malcolm alla secourir les naufragés, et devint tellement épris de la beauté et des perfections de Marguerite qu'il lui offrit de partager son trône, ce qu'elle accepta.

Sa haute éducation, ses vertus et la sainteté de sa vie contribuèrent pour une large part à la civilisation de l'Ecosse, qui à cette époque sortait à peine de la barbarie.

L'autre *relique* du château est la chambre qu'habita une autre reine d'Ecosse, l'infortunée Marie Stuart, et dans laquelle elle donna naissance à celui qui devait être Jacques VI. C'est un appartement très étroit, avec une seule fenêtre, dont le plafond, peint avec goût, est bien conservé. Sur les murs pendent un portrait de Marie alors qu'elle était reine de France, et celui de son fils, et dans un coin se tient un vieux fauteuil de chêne qui servit à la malheureuse reine à l'époque de la naissance de son fils.

En mettant la tête à la fenêtre nous avons devant nous un immense horizon, et sous nos pieds un escarpement perpendiculaire d'environ deux cent cinquante pieds. C'est par là, disent quelques historiens, que huit jours après la naissance de Jacques VI, sa mère le fit descendre dans un panier pendant la nuit, et le fit transporter au château de Stirling, où il put être baptisé. C'était sans doute pour le soustraire au pouvoir de Darnley, son mari, et des nobles écossais qui auraient voulu le sauver des *erreurs du Papisme !* Pauvre mère ! Quelle n'eût pas été sa douleur, si lisant alors dans l'avenir elle avait connu que ce fils, l'objet de tant d'amour et de tant d'espérances, apostasierait un jour pour réunir sur sa tête les couronnes d'Angleterre et d'Ecosse !

Quel affreux avenir allait s'ouvrir devant elle ! Treize mois à peine allaient s'écouler, et ce petit enfant serait tiré de son berceau, et couronné roi d'Ecosse, pendant qu'elle serait renfermée au fond d'un cachot ! Ce petit être pour lequel elle eût donné sa vie, allait bientôt détrôner sa mère, et plus tard il renierait la foi, pendant qu'elle en serait le martyr !

Mais l'apostasie du roi, couronnement de celle de la nation, mettrait fin à la nationalité écossaise absorbée par la race anglo-saxonne, et la couronne d'Ecosse, le sceptre et l'épée des Stuarts

deviendraient des objets de curiosité qu'on exhiberait aux voyageurs.

A côté de la chambre de la reine Marie se trouve en effet un appartement qu'on a nommé *Crown Room*, et nous y voyons la *couronne de l'Ecosse*, son *sceptre* et *l'épée de l'Etat*. Ce ne sont plus que des bijouteries que la rouille du temps dévore, et qui finiront par être reléguées dans quelque musée. Voilà ce que l'apostasie nationale en a fait !

Il ne faut pas sortir du *château* sans faire visite à *Mons Meg*.

Qu'est-ce que *Mons Meg ?* allez-vous me dire. *Mons* est-il une abréviation de Monsieur, et *Meg* est-il un descendant de la célèbre Meg Merrillies ?

Non, Mons Meg serait plutôt son père ; car il est bien plus vieux qu'elle, et n'a pas eu moins d'aventures. *Mons Meg* est un canon, mais un canon plus canon que les autres canons.

Les Edimbourgeois le font si vieux, si vieux que je le soupçonne d'avoir été fondu avant l'invention de la poudre. J'en ai fait l'observation à l'un des gardiens du château, et il m'a répondu sans rire : *Perhaps !* Il est en outre si gros, si gros que son nom de Mons lui vient peut-être de montagne. Quant à celui de Meg, il paraît que la femme du forgeron qui l'a fabriqué se nommait ainsi, et qu'il faut y voir une galanterie de son mari.

Quoiqu'il en soit, *Mons Meg* est un objet de vénération pour les Edimbourgeois, et ils s'en sont bien ennuyés chaque fois qu'il est allé en guerre. Il y a quatre cents ans qu'il est allé au siège de Dumbarton, et l'on s'en souvient encore. Au siècle dernier, il a passé soixante-dix ans à la Tour de Londres, prisonnier sans doute. Mais je suppose qu'on a reconnu son innocence, puisqu'il est revenu dans sa patrie. En justice, je dois dire qu'il a l'air d'une bonne pâte de canon, et je ne crois pas qu'il ait jamais tué personne, sauf peut-être quelque péché de jeunesse.

Laissons ce bon vieux dormir jusqu'à la fin des temps dans son bastion inaccessible, et descendons vers Holyrood en suivant *High Street* et *Canon gate*. Je ne puis que mentionner, en parcourant ces rues : la *Cathédrale de Saint-Giles*, qui est un beau monument d'architecture gothique où prêcha bien des fois le fougueux réformateur Knox, et où repose le célèbre et intéressant marquis de Montrose, pendu pour son dévouement à la famille royale des Stuarts ; les *édifices parlementaires*, où siègent maintenant les diverses Cours ; la *bibliothèque des*

avocats, où nous voyons le manuscrit original de *Waverley*, une lettre autographe tout à fait catholique de Marie Stuart, et à côté l'original de la *confession de son fils* abjurant le catholicisme, *the errors of Popery;* la maison de Knox et les antiques constructions de Canongate, qui n'intéressent que les antiquaires

tar
les
dor
sor
flar
cha
fan
C
C
Le
I
dar
ma
C
le s
que
cro
gre
ogi
vitr
nou
roy
rêv

IV

HOLYROOD ET MARIE STUART.

EN laissant derrière nous les maisons vermoulues de Canongate, nous nous trouvons tout à coup dans la campagne, au milieu d'une solitude charmante. Pas une muraille, pas une haie ne voile l'horizon ; devant nous s'ouvre l'espace vaste et libre, et sous nos pieds un gazon moelleux s'étend comme un tapis, dont quelques arbustes font les dessins. A une petite distance, *Arthur Seat* et *Salisbury Crags*, ces jolies montagnes dont les versants sont les plus belles promenades d'Edimbourg, et dont la crête serait un observatoire pittoresque. Sur ce fond sombre se détache à demi un bloc de murailles délabrées, flanqué de tourelles, surmonté de clochetons, rallongé d'une chapelle gothique en ruines, et dont l'aspect a je ne sais quoi de fantastique et de légendaire qui impressionne vivement.

C'est Holyrood.

Ce fut d'abord une abbaye. L'abbaye est devenue un palais. Le palais est devenu une ruine.

La nationalité écossaise a suivi la même gradation descendante. Elle fut catholique ; elle devint protestante ; elle est maintenant une ombre !

Quelle douce mélancolie s'empare du cœur quand on franchit le seuil de cette antique chapelle royale, dont il ne reste plus que les quatre murs et quelques piliers massifs ! Ces pierres croulantes à travers lesquelles le lierre serpente, ces pilastres grecs qui n'ont plus rien à soutenir, cette magnifique porte ogivale qui vit passer tant de rois et de reines, cet immense vitrail de la façade qui n'a plus de vitres, ces tombeaux que nous foulons sous nos pieds, et qui contiennent des cendres royales, tout cet ensemble de ruines me plonge dans une rêverie profonde.

Ma tristesse augmente encore lorsque, levant les yeux au-dessus de la grande porte, je lis sur une tablette de marbre ces lignes que Charles Ier y fit graver lorsqu'il restaura cette chapelle en l'an 1633 :

He shall build a house
For my name, & I will
Stablish the throne
Of his Kingdom
For ever !

O mystérieux desseins de la Providence ! O châtiment peut-être d'une grande famille et d'un grand peuple ! Seize ans n'étaient pas encore écoulés que la tête de l'infortuné Charles Ier tombait sur l'échafaud, et que le trône des Stuarts était renversé pour toujours !

En proie aux réflexions les plus sombres, je m'avance jusqu'à l'extrémité de la nef, à l'endroit où s'élevait jadis le chœur. C'est ici que furent couronnés Jacques II, Jacques III, et Jacques IV, auquel un légat du grand pape Jules II présenta une couronne de pourpre, et *cette épée de l'Etat* que nous avons vue au château. C'est ici que la reine Marie fut mariée au misérable Darnley, et que commença la longue série de ses inénarrables infortunes !

Sortons de ce lieu lugubre, et entrons au château. Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire, et je ne raconterai pas son histoire. Traversons la vaste galerie où sont suspendus les portraits d'une centaine de personnages qui furent des rois plus ou moins authentiques de l'Ecosse, et dont quelques-uns paraissent avoir vécu lorsque l'Ecosse n'avait pas encore d'habitants.

Jetons un coup d'œil dans les appartements de Lord Darnley, qui ne rappelle que de fâcheux souvenirs, et pénétrons avec une émotion mêlée de respect dans ceux de *Mary Queen of Scots.*

Voici d'abord son salon de réception, dont les murs sont couverts d'anciennes tapisseries, et dont le plafond est divisé en panneaux ornés des armoiries royales. Si ces rideaux en lambeaux pouvaient parler, que d'histoires intéressantes ils nous raconteraient ! Quel dommage qu'ils ne puissent pas nous dire surtout les longues et fréquentes discussions qu'ils ont entendues entre la reine Marie et le prêtre apostat Knox !

A côté s'ouvre la chambre à coucher qui contient le lit et plusieurs autres meubles de la malheureuse reine. C'est cet appartement qui fut témoin de tant de larmes et de souffrances

de toute nature, qui a vu les chagrins de l'épouse, les angoisses de la mère, les regrets de la veuve et les terreurs de la reine ! Arrêtons-nous ici en face de son portrait, suspendu au mur, et rappelons un peu le touchant souvenir de cette martyre dont le sang innocent est retombé sur sa race et l'a éteinte.

Le malheur qui s'est attaché aux jours de Marie Stuart l'a poursuivie jusque dans la mort, et les sectaires qui ont brisé sa vie ont été remplacés par des pamphlétaires qui ont déchiré et souillé sa mémoire. Pendant près de trois siècles, les historiens, les poètes dramatiques, les romanciers et les journalistes se sont acharnés à la calomnier, et c'est depuis quelques années seulement que des travailleurs consciencieux se sont levés pour venger la vérité et faire briller à la lumière de la justice cette grande figure de l'histoire d'Ecosse.

Comme le dit très bien M. Auguste Roussel dans la *Revue du Monde Catholique*, c'est à la honte des Français que le premier cri de la justice ait été poussé dans ce siècle par un Russe, le prince Labanoff. Mais après lui sont venues des plumes françaises qui ont achevé l'œuvre de réparation.

Dans un fort volume qui a eu du retentissement, M. Wiesener a refait le procès de la Reine d'Ecosse, qu'on croyait jugé en dernier ressort, et, à force de patience et d'érudition, il a réussi à démolir l'échafaudage de calomnies de l'infâme Buchanan, auxquelles M. Mignet était venu inconsidérément apporter l'autorité de son nom.

M. Jules Gauthier a suivi, et il a fait la véritable histoire de Marie Stuart.

Mais un nouveau jour devait encore être jeté sur cette lugubre histoire, et M. Chantelauze a fait disparaître toutes les préventions en publiant tout récemment le journal inédit de Bourgoing, le médecin de la Reine, et la correspondance de Paulet, son geôlier.

De tous les mensonges de Buchanan que tant d'historiens ont reproduits, et qui font de Marie Stuart une Messaline, des odieuses inventions de Dargaud qui ose la comparer à Marguerite de Navarre et lui préférer celle-ci, des insinuations malveillantes de M. Mignet, il ne reste plus rien aujourd'hui ; et la lumière est faite sur cette malheureuse victime de la trahison, du fanatisme et de la calomnie. Il est plus que temps.

O dérision de l'histoire, qui, en déshonorant Marie Stuart, décernait à Elisabeth l'auréole de la chasteté ! Elisabeth qui, jalouse de la beauté et de la vertu de Marie, voulut d'abord lui

faire épouser l'un de ses propres amants dont elle ne voulait plus, et qui plus tard lui tendit des pièges dans sa prison, et soudoya un débauché pour la déshonorer ! [1]

Le portrait que nous avons sous les yeux est très beau, et il doit être ressemblant, puisque la beauté de Marie Stuart était célèbre dans toute l'Europe. Ce don ne lui porta pas bonheur, et ne fut qu'un motif de plus à la haine d'Elisabeth, et à l'ambition des nobles écossais qui l'entouraient. Elisabeth voyait de plus en elle une prétendante au trône d'Angleterre, et la vérité est que ce trône appartenait de droit à Marie Stuart.

Je m'imagine voir arriver dans ce palais d'Holyrood cette reine de France qui, n'ayant encore que dix-huit ans, était doublement orpheline et veuve, et qui avait le droit de porter trois couronnes. Catholique, elle y venait régner sur des sujets dont la grande majorité venait d'apostasier et d'embrasser le calvinisme. Née écossaise, mais élevée en France, elle allait avoir autour d'elle pour la conseiller, ou plutôt pour l'égarer et la perdre, un frère naturel, Jacques Stuart, qui aurait voulu gouverner à sa guise, et une foule de grands seigneurs, les uns protestants et les autres catholiques, tous ambitieux, corrompus, traîtres !

Les prétendants à sa main ne manquèrent pas, et après deux ans de veuvage elle épousa Henri Darnley. Bien des raisons étaient alléguées en faveur du mariage ; mais cet homme était indigne d'elle, et les misères conjugales furent nombreuses dans ces appartements que nous visitons.

Suivant l'expression de M. Wiesener, le mariage était raisonnable et politique ; mais il péchait par un point essentiel, c'est que le mari n'était ni raisonnable ni politique. Il était égoïste, ingrat, présomptueux et incapable. Il aspirait au pouvoir suprême et ne comprenait pas qu'il pût être le mari de la reine sans être le roi. En ajoutant qu'il était joyeux viveur et même ivrogne, je complète son portrait.

Mal conseillé par son ambition, et par les nobles qui voulaient se faire de lui un instrument, il agissait de concert avec les ennemis de la reine, qu'il boudait et délaissait par intervalles. C'est ainsi qu'il entra dans la conjuration qui aboutit au meurtre de Riccio.

Au côté nord de la chambre à coucher s'ouvre une porte en tapisserie sur un escalier secret. C'est par cet escalier que les

[1] Voir les historiens nommés plus haut.

conjurés firent irruption dans les appartements royaux. De cette chambre ils s'élancèrent dans la petite salle à souper qui l'avoisine du côté Nord-Est, et, sous les yeux de la reine, poignardèrent son fidèle conseiller et traînèrent son corps en le perçant de coups à travers cette chambre jusqu'au bord de l'escalier.

La reine poussait des cris de terreur et allait ouvrir une fenêtre pour appeler au secours, lorsque l'un des conjurés poussa l'audace jusqu'à lui mettre un poignard sur la gorge pour la tenir en respect.

Peu après cet horrible assassinat, Darnley se sépara de ses complices et se réconcilia avec la reine. La haine des conjurés se reporte alors sur lui, et bientôt ce pauvre Darnley tombait à son tour sous leur poignard.

Hélas ! la mort de son mari, toute pénible qu'elle fût, n'était pas un malheur comparable à celui qui devait suivre. En effet, quelques mois à peine s'étaient écoulés, que Bothwell, l'assassin de Darnley, enlevait sa veuve infortunée, la tenait prisonnière dans un château, et, à la suite de violences inouïes et honteuses, lui arrachait un consentement au mariage qu'il convoitait.

Pour expliquer ce mariage horrible, hâtons-nous de dire que Marie Stuart ne croyait pas que Bothwell eût été l'assassin de son mari ; que Bothwell en avait été accusé, avait subi son procès devant la Chambre des Lords et avait été acquitté ; que ces Lords avaient non seulement absous Bothwell, mais recommandé à la reine de l'épouser, qu'elle avait énergiquement repoussé toutes les propositions de ce nouveau prétendant ; qu'il avait fallu l'enlèvement, les menaces de mort et les mauvais traitements pour lui arracher son consentement, et que le jour de ses noces fut pour elle, au dire de témoins non suspects, un jour de désespoir et de larmes.

Pauvre femme ! Elle était mère et reine. Elle voulait conserver le trône à son fils, et empêcher son pays de glisser dans l'anarchie. Peut-être pensait-elle que Bothwell, qui jusqu'alors avait toujours vaillamment défendu son autorité et exercé une redoutable influence, que Bothwell qui venait d'obtenir des lords l'engagement de le soutenir et de le défendre, saurait sauvegarder le lambeau d'autorité royale qui lui restait encore.

Dernière illusion ! les lords étaient d'hypocrites ambitieux, et j'ose dire qu'aucun pays, à aucune époque de son histoire, n'a

peut-être produit à la fois une pareille collection de scélérats ! Ce qu'ils voulaient en poussant la reine à ce troisième mariage, c'était son déshonneur, la déchéance complète de son autorité, et la ruine de Bothwell lui-même.

Ce but infâme fut bientôt atteint. Bothwell fut de nouveau accusé du meurtre de Darnley ; et on insinua que Marie Stuart avait été sa complice, après avoir entretenu avec lui des relations adultères.

Malheureusement, l'horrible mariage était là pour donner de la vraisemblance à ces rumeurs, qui deviendraient plus tard des accusations publiques.

Bothwell, abandonné et menacé de mort, s'enfuit au Danemark ; et après des duperies et des trahisons sans nom, après une rébellion de la populace et une bataille malheureuse, Marie signa une abdication en faveur de son fils âgé d'un an. Puis, elle eut la fatale inspiration de se livrer à l'Angleterre, et d'aller se mettre sous la protection de cette Elisabeth qui avait ourdi et déroulé sous voile toute cette trame odieuse et criminelle dont la reine d'Ecosse avait été victime.

L'arrogante et cruelle Elisabeth lui donna la prison pour logement, et, après l'y avoir abreuvée d'ignominies pendant dix-huit ans, elle lui fit trancher la tête !

Telle fut l'existence tourmentée et souverainement malheureuse de cette noble fille des Stuarts, que le ciel avait si bien douée, et qui pouvait faire le bonheur et la gloire de sa nation, mais qui eut le malheur de vivre à une époque d'apostasie, d'impiété, de corruption et de honte. Le trône fut pour elle un gibet, et le gibet est devenu son trône, où la postérité la contemplera désormais, majestueuse dans sa faiblesse, fière dans son innocence et triomphante dans son martyre !

Quand je sortis d'Holyrood, j'avais l'esprit abattu et profondément attristé. Le soleil était couché, et la campagne solitaire flottait dans une clarté crépusculaire qui s'harmonisait avec mes impressions.

Je revins en rangeant *Calton Hill*, dont les monuments me firent voyager en imagination dans la Grèce. On a souvent nommé Edimbourg l'Athènes de la Grande-Bretagne et je dois reconnaître qu'elle fait des efforts pour mériter ce titre. Le monument national qui couronne Calton Hill est une imitation du Parthénon. Le plan général du *High School* est celui du temple de Thésée, et la coupole du monument de Burn est une

copie du fameux monument de Lysicrate—autrement nommé *Temple des Vents !*

Mais ces imitations ne sont pas très réussies ; ce qui a fait dire à un charmant écrivain humoristique : "O moderne Athènes ! Les Grecs sont rares parmi tes architectes ; ceux qui ne sont pas Goths sont Pictes !"

d
fe

tr
de

ne
qu
av
nu

de
qu
fa
et

me
ch
qu

L'ANGLETERRE

I

DE MANCHESTER A LONDRES.

PLUSIEURS chemins mènent à Londres; mais l'Angleterre étant le pays de l'Europe où le commerce et l'industrie ont atteint le plus vaste développement, il me semble que Manchester est la porte convenable pour y entrer.

C'est donc par Manchester que nous faisons connaissance avec la mère patrie. Quelle fourmilière de manufactures ! Quelle forêt de cheminées ! Quel enfer de fourneaux vomissant la flamme et la fumée !

Est-ce l'antique Babel dont on veut recommencer la construction ? Sont-ce les forges des Titans que ces longs édifices de briques couverts en tôle et d'où sort un bruit de fer ?

Non, c'est l'usine, l'usine horrible avec son mouvement monotone, avec ses murs noircis et humides, avec ses machines qui semblent vivre et ses ouvriers qui semblent des machines, avec ses obélisques de brique qui portent jusque dans les nuages la noire fumée qu'elle exhale.

C'est ici que l'on peut voir jusqu'où peut aller la puissance de l'homme sur la matière. Il ne peut pas la créer pas plus qu'elle n'a pu se créer elle-même, mais il s'en rend maître, il la façonne, il la transforme, il la change, il l'adapte à ses besoins, et lui fait produire ce qu'il ne pourrait pas faire lui-même.

Admirable économie de la Providence, qui produirait bien des merveilles si l'homme savait rapporter au Créateur de toutes choses l'hommage de ses œuvres, et s'il n'en venait pas à croire que tout est matière, et que la matière est Dieu ! Hélas !

comment comprendre que l'homme, fait si grand, travaille à se rapetisser ainsi lui-même ?

Ces réflexions, et bien d'autres qui ne valaient pas mieux, roulaient dans mon cerveau, lorsque je visitai les *Mayfield Point Works Ordsall Mills* qui sont, paraît-il, les plus vastes manufactures du monde.

Il n'y a pas de doute que leurs proportions et leurs travaux étonnent. Mais je n'ai à aucun degré la bosse de l'industrie, et si elle peut quelquefois m'étonner, elle ne réussit jamais à m'émouvoir.

Manchester est une ville qui grandit beaucoup, et qui depuis quelques années vise même à s'embellir.

Elle a des édifices publics qui sont très beaux. Le *New Town Hall*, *l'Exchange* et les *Assizes Courts* ont vraiment du style, et je crois que les artistes ne leur ménageraient pas les éloges.

Mais à part ces monuments dont Manchester est très fière, je ne vois pas pourquoi je m'arrêterais plus longtemps dans la *Métropole du Coton*. Je n'ai pas le génie d'un de mes compatriotes anglais, qui ne voit rien d'intéressant en dehors des affaires, et qui me demandait dernièrement si Rome est *une belle place de commerce*.

Saluons donc la ville du premier Sir Robert Peel, qui fut l'un de ses principaux manufacturiers, et filons vers Londres.

L'Express-train, qui nous emporte avec une vitesse de 60 milles à l'heure, nous permet à peine de jeter un coup d'œil sur Stafford qui a beaucoup de tanneries et de fabriques de bottes—deux industries qui ne vont pas mal ensemble—Lichfield, renommée par sa bière, qu'elle a le tort de ne pas servir gratis aux touristes—et Coventry, où siégea pendant la guerre des Deux-Roses un parlement qu'on a surnommé *diabolique*, comme s'il n'y avait pas d'autres parlements où le diable fait passer ses lois.

La nuit est venue, quand des milliers de lumières scintillant dans le lointain nous avertissent que nous arrivons dans la plus grande ville du monde.

A 10 heures nous descendions au *Langham Hotel*.

—:o:—

II

PREMIER COUP D'ŒIL SUR LONDRES.

LONDRES n'est pas une ville, c'est un monde. Horace Say a dit qu'elle était une *province couverte de maisons*. Mais Henry Mayhew, en véritable *Londonner*, a été offensé du mot *province*, et il a écrit un volumineux ouvrage pour démontrer que Londres est *un grand monde*.

Pour ne pas avoir maille à partir avec M. H. Mayhew, j'admets de suite que sa ville est un monde, mais un monde qui a un peu l'apparence du chaos.

Byron y a vu " une masse énorme de briques, de fumée et de navires." Dickens a dit sans flatterie ce qu'elle est au mois de novembre : " Autant de boue dans les rues que si les eaux " du déluge venaient de se retirer... laissant peut-être un Méga-" losaurus de quarante pieds de long qu'il s'attendait de ren-" contrer rampant comme un gigantesque lézard jusque sur " Holborn Hill... de la fumée partout remplissant les yeux et la " gorge... un ciel en deuil du soleil qui semble mort... le gaz " allumé deux heures avant le temps, et prenant à travers les " ténèbres qu'il a peine à pénétrer l'apparence d'un œil hagard " et mécontent..."

Heureusement, nous sommes en septembre, le plus beau mois de l'année peut-être pour visiter Londres. Il y tombe bien de temps en temps une légère ondée ; mais en somme la température est belle, et si le ciel n'a pas l'azur de l'Italie, au moins le soleil n'en est pas absent. Il faut avouer qu'il a peu de chaleur, et qu'un ambassadeur italien avait peut-être raison de dire que la lune de Naples chauffe plus que le soleil de Londres. Un poète a exprimé la même idée d'une manière originale. " Un jour, dit-il, le soleil s'étant placé à son balcon céleste, " aperçut un petit coin de terre tout enveloppé de nuages, et à

" moitié enseveli dans une mare d'eau. Quelle est donc, de-
" manda le *lord premier* du firmament à son secrétaire, cette
" terre malheureuse à laquelle n'arrive que le plus oblique et
" le plus faible de mes rayons ?—C'est l'Angleterre, Excellence,
" répondit le secrétaire, et cette mare de charbon liquide s'ap-
" pelle le détroit de la Manche."

Visiter Londres dans toutes ses parties, en étudier tous les détails serait un véritable travail, qui exigerait un temps que je n'ai pas à ma disposition.

Comme les autres villes, Londres a ses grandes artères qui la sillonnent en tous sens, et dans lesquelles sa vie circule plus activement. Il faut les parcourir tout d'abord pour avoir une idée générale de Londres. C'est pourquoi je dirige mes pas dans les rues *Oxford*, *Regent*, *Piccadilly*, *Strand*, *Fleet*, *Cheapside*, et les tributaires de ces grands courants de population.

Mais le véritable *Broadway* de Londres, que n'égalent pas les boulevards de Paris, c'est la Tamise. On ne voit nulle part un pareil déploiement d'activité et de vie. Steamers, trois-mâts, barques, bateaux plats, yachts, vaisseaux à roues, à hélice, à voiles, embarcations de toutes formes, forces motrices de tout genre et de toute vitesse, s'y croisent en tous sens, sous les vastes ponts chargés de véhicules, de convois et de piétons, présentant ainsi le spectacle de foules énormes circulant les unes au-dessus des autres.

Cette circulation immense à double étage se retrouve encore dans la ville sous laquelle les voies ferrées serpentent.

A certains endroits, s'ouvrent sous vos pas de gigantesques entonnoirs, et si vous descendez leurs longs escaliers en spirale, vous arrivez à une gare où passe un train toutes les cinq minutes. C'est là qu'il ne faut pas être lent à monter en voiture; car chaque train, pressé par celui qui le suit, s'arrête à peine à chaque gare, et repart aussitôt avec la rapidité de l'oiseau ! C'est quelque chose d'effrayant que d'entendre hurler ces monstres au fond de ces abîmes, et de les voir s'élancer dans la nuit sombre pour ne retrouver qu'à l'entonnoir suivant un pâle rayon de lumière.

Mais il ne faut pas s'imaginer que tous les quartiers de Londres ont cet aspect bruyant et tourmenté. Londres est la plus grande métropole commerciale de l'univers, mais elle a ses rues paisibles et solitaires. En un mot elle possède autant de quartiers différents qu'elle a de classes différentes d'habitants.

Car il n'y a pas seulement des Anglais dans Londres. On y parle toutes les langues et l'on y rencontre tous les types.

Les Anglais eux-mêmes forment plusieurs *provinces* différentes, si je puis m'exprimer ainsi, et le peuple de *Cheapside* ne ressemble pas à celui de *West-End.*

Si maintenant vous dépassez *Cheapside*, et descendez jusqu'à ces docks magnifiques dont Londres peut se vanter, vous y trouverez une ville maritime qui a son cachet particulier et ses mœurs à part.

Parcourez ensuite la ville dans la direction du Sud au Nord, et vous retrouverez encore des différences notables. La population de *Lambeth* ne ressemble pas plus à celle d'*Islington* que le commerçant de la *City* ne ressemble à l'aristocrate de *Kensington* ,ou d'*Uxbridge Road.*

En traversant la grande ville, nous rencontrons un grand nombre d'édifices publics, dont nous reparlerons ; mais nous pouvons dire de suite qu'à part le Parlement, l'Abbaye de Westminster, les Nouvelles Cours (New Courts) et Saint-Paul, il y en a peu qui soient réellement des monuments.

L'Angleterre n'est pas le pays des beaux arts, mais celui du confort ; et ce sont les résidences privées qui sont les véritables palais.

Ai-je besoin d'ajouter que ces palais n'abritent pas toute la population de Londres ?

Hélas ! à peu de distance de la *City*, où nous coudoyons dans les rues, dans les banques, dans les bureaux, dans les restaurants, des milliers de millionnaires, s'étend le quartier *Wapping*, où des familles en haillons croupissent dans des bouges fétides.

Car si les dieux antiques Vénus et Bacchus ont leurs autels dans cette nouvelle Babylone et sont un peu les dieux de tout le monde, il n'en est pas de même de Mercure, qui ne prodigue ses dons qu'à quelques rares privilégiés.

Les *Londonners* qui promènent leur faste à l'étranger et qui se scandalisent de rencontrer un mendiant dans les rues de Rome, s'imaginent-ils que les quartiers indigents de leur capitale sont inconnus ?

Qu'ils se détrompent. Les touristes du monde entier traversent ces zônes de misère, et sous l'apparente vigueur d'Albion, ils découvrent cette plaie du paupérisme qui gangrène son corps social.

Les Français, qui n'aiment pas l'Angleterre, mais qui la vi-

sitent quelquefois, ne lui ménagent pas les sarcasmes sur ce chapitre.

Je veux citer ici la description que Francis Wey a faite de l'indigence à Londres; il va sans dire qu'il ne faut pas la prendre au pied de la lettre :

" Quand on a vu des haillons à Londres, Callot ne semble " plus qu'un dessinateur du *Journal des modes*. Un homme " entre la tête la première par un trou quelconque dans " un réseau de guenilles, il cherche une issue pour ses quatre " membres, et le voilà accommodé ! Il ne reste parfois de tout " un pantalon qu'une boutonnière ; on s'en revêt avec philo- " sophie : la peau de ces misérables est si bronzée, si épaissie, " si tannée qu'elle les habille pour les yeux et fait illusion aux " passants. Dieu, qui mit en ce pays-là un lingot d'or dans " tant de poitrines, y a revêtu ses enfants d'une peau de bure. " Tout mortel accoutré de la sorte et montrant sa chair croirait " déroger s'il se coiffait d'une toque ou d'un bonnet. Ils sont " couronnés d'un peu de chapeau. Il en est ainsi des femmes, " des mendiantes mêmes.

" Admirez sur les coussins de cet équipage attelé à la Dau- " mont et conduit par un postillon de soie, admirez cette jeune " duchesse radieuse d'élégance : un rapide coup d'œil sur cette " capote de velours épinglé, chef-d'œuvre parisien... Dans " quinze jours la capote passera sur la tête de l'institutrice des " enfants. Quatorze mois après la cuisinière la conduira au " marché : l'objet engraisse en se déclassant. Une marchande " en plein vent la retournera et la fera briller à l'envers : la " voilà défleurie, cassée, dépenaillée, les ailes pantelantes " comme un oiseau blessé. Alors une mendiante la ramassera " dans le ruisseau, et reviendra en tendant la main montrer " cette chose à la duchesse, qui ne la reconnaîtra pas. Mais " la pauvresse a rapporté trois pence ; voilà du pain ? non, voilà " du gin, et le soir on verra les enfants, nus et grouillant sur un " tas d'ordures, grignoter des épluchures de légumes, des " carottes crues, des tronçons de choux ; puis tout ira dormir " en un monceau sur quelques brins de paille écrasée. La dé- " licatesse nationale relègue ces scènes faméliques à l'ombre " des quartiers perdus. Remède insuffisant."

Cette léproserie nationale se prolonge jusqu'à l'embouchure du Tunnel, et quand on descend au fond de cet enfer dantesque, on y rencontre quelquefois la misère et la prostitution s'y donnant de hideux rendez-vous.

III

DEUX EGLISES.



ES antiquités monumentales sont assez rares à Londres, à part l'abbaye de Westminster et la Tour. La chose s'explique, quand on se souvient qu'il y a deux siècles les trois quarts de cette ville furent détruits par un incendie, qui rappelle celui de Rome, sous Néron. Un autre point de ressemblance entre ces deux incendies, c'est que les catholiques furent accusés par les protestants de Londres, comme ils l'avaient été par les païens de Rome, d'être les auteurs du désastre.

La cathédrale de Saint-Paul, qui avait été bâtie par les catholiques et qui datait du XIe siècle, devint alors la proie des flammes; et la Réforme eut ainsi l'occasion de produire son monument par l'érection de la cathédrale actuelle.

Au premier coup d'œil jeté sur ce temple, on y découvre l'intention d'imiter Saint-Pierre du Vatican; mais on a voulu y ajouter, pour en faire quelque chose d'original, un certain amalgame de gothique, sans penser peut-être qu'en agissant ainsi, on empruntait encore au catholicisme, et qui plus est, au moyen-âge, qu'on appelle pourtant l'époque des ténèbres et de l'ignorance !

Mais Saint-Pierre du Vatican est inimitable, et l'imitation est restée infiniment au-dessous du modèle.

L'extérieur de Saint-Paul est néanmoins fort imposant, et fait honneur à l'architecte Christopher Wren. Le dôme est du plus bel effet, et domine majestueusement la grande métropole.

Les proportions et l'harmonie de l'intérieur sont fort imposantes, et ce n'est pas sans admiration qu'on s'y promène au milieu des statues et des monuments des hommes de guerre, des marins, des écrivains, des hommes politiques, et des citoyens plus ou moins illustres.

Mais où donc est Dieu, au milieu de tous ces hommes, dont plusieurs n'ont pas su ce qu'est la vertu ? Voilà ce que le catholique se demande.

Où est l'autel du sacrifice ? Où est le Christ vivant avec nous jusqu'à la consommation des siècles ? Où sont les tribunaux de la Pénitence, ces piscines salutaires où la lèpre du péché est guérie ? Où les images des Saints dont les exemples nous enseignent le chemin du ciel ? Où les emblèmes et les symboles de l'alliance mystique de l'homme avec Dieu ?

C'est en vain que je cherche tout cela. Ce riche entassement de marbres ne me répond rien. Ces murs sont froids et muets, et les morts qu'ils abritent sont bien morts !

Il est vrai qu'ils me parlent de la fortune militaire de l'Angleterre, des progrès de sa marine et de son commerce, du développement de son empire colonial et de son opulence ; or toutes ces choses m'intéressent quand je visite les musées, les galeries et les places publiques. Mais ce n'est pas pour cela que j'entre dans une église, et ce n'est pas de ces choses que saint Paul parlait à ses visiteurs.

O grand apôtre des nations, toi qui fus ravi jusqu'au troisième ciel, et qui disais de Dieu que *tout est de lui, en lui et par lui*, que dois-tu penser du culte que tu reçois ici ? Comment aimes-tu ces nouveaux amis qui viennent habiter ta maison ?

Est-ce parce que tu as beaucoup voyagé sur mer qu'on y a placé les capitaines Duff et Cook ? Est-ce parce que tu guérissais les malades qu'on a voulu y honorer le médecin Astley Cooper ? Et le peintre Opie, et les ingénieurs Mylne et Rennie, qu'ont-ils de commun avec toi ?

Non cet édifice n'est pas une église, et cependant il est l'expression la plus haute et la plus vraie du protestantisme. Saint-Paul de Londres n'est pas une église, parce que le protestantisme n'est pas une religion, mais un système politique. L'on peut appliquer à ce temple ces paroles qu'un docteur puseyiste adressait aux protestants :

"Il n'y a plus d'adoration ; la vénération et le respect ont
" disparu ; plus d'humilité, plus d'obéissance ; la mortification,
" l'abnégation de soi-même et la croix ont été délaissées. Les
" règles sacerdotales, les bénédictions sacerdotales, les fonctions
" sacerdotales n'existent plus ; la parole de Dieu est corrompue,
" les sacrements ont été changés en vains signes, et le Sacrifice
" de chaque jour est supprimé."

Le Docteur Newman qui connaissait parfaitement le culte anglican, en a fait le tableau suivant :

" Un rituel foulé aux pieds et déchiré pièce à pièce ; des " prières lacérées, rapiécées, déchiquetées, composées au hasard " et sans ordre, au point de rendre méconnaissables leur sens " primitif et le but qui avait présidé à leur composition ; de " sorte que des offices qui avaient toutes les beautés de la poésie " ne sont même plus de la prose correcte : des antiennes, des " hymnes, des bénédictions,des invocations, jetées à la pelle ; des " leçons d'Ecriture Sainte transformées en chapitres ; partout " un je ne sais quoi de languissant, de lourd, d'engourdi, tandis " qu'au même endroit, les rites catholiques avaient, pour ainsi " dire, les ailes, la vivacité, le feu d'un esprit. Les ornements " sacrés éliminés, les lumières éteintes, les pierres précieuses " enlevées ; le nombreux cortège des lévites dispersé, et le long " ordre des processions supprimé. Quelque chose d'effrayant " vous glace le cœur. Vous diriez d'un socinianisme commen- " çant, qui attaque en même temps l'œil, l'oreille, les narines " mêmes de l'adorateur : une odeur de poudre et d'humidité " qui a remplacé l'encens ; une rumeur confuse de ministres " protestants, qui récitent des prières catholiques, et de clercs " de paroisse, qui fredonnent des cantiques catholiques : les " armes royales à la place du crucifix ; de grandes loges ou " chaires de bois destinées aux prédicants, qui penchent tris- " tement sur la tête des assistants, au lieu de l'autel des divins " mystères : de longues nefs désertes entourées de balustrades, " qui font l'effet d'enfermer comme dans des sépulcres les dé- " bris de ce qui n'est plus ; et quant à l'orthodoxie, une dogma- " tique froide, dure, triste, qui ne vous aide en rien, qui ne " peut expliquer sa raison d'être, et qui ne souffre néanmoins " aucun autre enseignement, qui contiendrait un dogme de " plus, ou un dogme de moins."

Ces idées m'ont particulièrement frappé aujourd'hui, et j'en ai compris toute la vérité en entendant la messe dans une chapelle française située dans *George Street*, et dont M. le chanoine Toursel est le chapelain.

Elle est bien humble et bien pauvre, cette chapelle ; et cependant quelle atmosphère vivifiante on y respire ! Comparée à Saint-Paul, que je visitais hier, c'est une étable à côté d'un palais ; mais c'est l'étable de Bethléem à côté du palais de Nabuchodonosor. Ici est l'esprit, là-bas est la matière ! Ici Dieu me parle ; mais là-bas il est absent.

M. le chanoine Toursel, frère du chapelain et supérieur du petit séminaire de Saint-Omer en France, a fait le sermon. C'était un commentaire rapide mais éloquent des *Répons* du bréviaire romain sur les Sept Douleurs de la sainte Vierge.

J'ai rarement entendu un discours aussi émouvant, et aussi parfait de diction, quoique sans prétention. Un tel sermon suffit à venger de toutes les attaques dont il a été l'objet le *Bréviaire romain*, ce chef-d'œuvre du moyen-âge, ce poëme inimitable, qu'on ne pourrait plus composer dans notre siècle positif !



1229

IV

WESTMINSTER.

SOUS ce nom sont désignés deux édifices dont les destinations ne se ressemblent guère, l'Abbaye et le Palais Législatif. Entrons d'abord dans *Westminster Abbey*.

C'est le monument religieux par excellence de Londres, et son aspect tout différent de celui de Saint-Paul, fait naître immédiatement l'admiration et l'enthousiasme. Le visiteur ne peut rester froid en face de ce noble et pompeux édifice, dont Washington Irving a célébré la grandeur et la poésie.

Le monastère et l'église primitive remontent au XIe siècle, et furent bâtis par saint Edouard le Confesseur, l'un des meilleurs rois de l'Angleterre.

L'historien protestant Larrey le qualifie d'imbécile ; mais tous les historiens protestants ne parlent pas ainsi.

Lingard a été plus juste pour saint Edouard et il en a fait le plus bel éloge. Ce pieux monarque repose sous les voûtes de Westminster. Henri VIII, qui aurait mal dormi à ses côtés, l'en avait fait enlever ; mais la reine Marie l'y fit réinstaller, et depuis, plusieurs rois sont venus prendre place sous les mêmes dalles funèbres.

Westminster a bien la grandeur, la solennité, l'aspect austère et le morne silence qui conviennent aux cimetières des rois, et quand vous entendez résonner vos pas sur le marbre de ces voûtes silencieuses, une impression profonde vous saisit. Pen-

dant que vos yeux admirent ces belles proportions et les nombreuses sculptures de l'intérieur, votre esprit s'élève et voyage à travers les siècles qui ne sont plus, de ce monde tourmenté où nous venons mourir, à cette patrie des âmes où nous irons vivre !

Le chœur et les transepts datent du règne de Henri III, de ce siècle de foi où l'Europe se couvrit des monuments du catholicisme.

Malgré toutes les modifications que la Réforme lui a fait subir, ce beau temple conserve encore le caractère catholique. La consécration imprime aux choses comme aux hommes un caractère ineffaçable, et j'ai vu des églises transformées en casernes et en écuries qui gardaient encore un certain cachet religieux.

En y pénétrant, le catholique se sent ému, et son âme attristée remonte involontairement le cours des siècles, pour regretter le temps où les hymnes romaines retentissaient sous ces superbes arceaux.

Les tombeaux et les statues y sont en bien plus grand nombre qu'à Saint-Paul, et infiniment plus beaux et intéressants. Ils forment une galerie de sculpture splendide, et la chapelle de Henri VII surtout possède des trésors d'art et d'antiquité. Le seul regret qu'on éprouve c'est que cette galerie soit un peu mêlée.

A côté des tombes royales sont entassées les cendres des poètes, des hommes politiques, des guerriers, des marins, des économistes, des musiciens, des acteurs et même d'une actrice, madame Oldfield.

Marie Stuart et Elisabeth, la victime et son bourreau, dorment ensemble dans la chapelle de Henri VII. Singulier rapprochement !

Le voisinage de Milton, Shakespeare et Dryden a plus d'harmonie, de même que ceux de Pitt et Fox, de Peel et Palmerston.

Dans la chapelle du moine Islip s'élève en l'honneur du général Wolfe un monument, où se trouvent représentés et sculptés dans le marbre nos plaines d'Abraham, notre fleuve Saint-Laurent, et même un Huron armé de son tomahawk.

Il y a dans ce *Campo Sancto* un grand nombre de morts vraiment illustres qu'il serait long d'énumérer, et quelques épitaphes qui seraient dignes de mention.

Je ne veux en traduire qu'une sur la tombe d'un homme politique, tel qu'on n'en voit plus :

Homme d'Etat, et cependant sincère,
Ami du juste et fidèle à l'honneur,
De sa promesse observateur austère,
Ne négligeant que son propre bonheur,
Il ne gagna ni titre, ni richesse.
Aimé de tous, par lui-même ennobli,
Il fut loué par la Muse en détresse,
Et bien des pleurs l'ont sauvé de l'oubli.

Laissons dormir ce modèle des hommes jusqu'au jour où ses rares imitateurs le retrouveront dans la vallée de Josaphat, et traversons la rue pour visiter le palais de Westminster où s'ébattent tant d'hommes politiques qui ne mériteront pas la même épitaphe.

Les édifices parlementaires sont de construction toute récente, et les chambres anglaises n'y siègent que depuis une vingtaine d'années. Mais ce nouveau palais occupe l'emplacement de l'ancien, qu'un incendie détruisit en 1834, et cet endroit rappelle des souvenirs et des traditions qui remontent jusqu'à saint Edouard le Confesseur.

L'extérieur est très riche ; sa façade principale qui regarde la Tamise et qui mesure plus de 900 pieds présente un beau coup d'œil. Ses tours latérales, dont la plus haute mesure 400 pieds, ses clochetons, ses innombrables ciselures, ses créneaux à dentelle, ses panneaux à écussons, ses niches et ses pinacles, ses bases et ses arcs-boutants, ses ornements et ses décorations prodigués avec profusion, en font un des plus beaux édifices de Londres.

Les appartements de l'intérieur sont de dimensions et de formes très variées, mais ils n'ont pas la grandeur et la magnificence qu'ils devraient avoir.

La *Galerie Royale* où le public est admis pour voir défiler la procession royale quand Sa Majesté vient ouvrir ou proroger le Parlement, la *Chambre du Prince* où la haute noblesse du royaume vient recevoir le Souverain, les bibliothèques qui sont commodément disposées, sont des salles élégantes, mais bien inférieures à l'admiration que leur témoignent les Anglais.

La chambre des Lords, malgré son luxe, paraît petite, et ne répond pas du tout à l'idée qu'on s'en forme. Elle est jolie, et

si ses fresques sont médiocres, ses banquettes sont riches ; mais elle n'a rien de monumental. Le trône n'est ni élégant ni artistique ; mais il est massif, solide, comme il convient à un Souverain qui n'est pas responsable.

La Chambre des Communes laisse encore plus à désirer, et les *Communes* du Canada sont beaucoup mieux installées.

Aussi le principal intérêt de ces chambres est-il tout entier dans les souvenirs qu'elles rappellent. On ne regarde pas avec indifférence les banquettes où siègent un Disraeli, un Gladstone, un marquis de Hartington, et celles où s'assirent les O'Connell, les Burke, les Brougham et les Palmerston.

On communique de la Chambre des Lords à la Chambre des Communes par une suite de corridors et d'appartements dont les portes s'ouvrent en droite ligne et présentent une jolie perspective ; au milieu s'ouvre une vaste salle octogone, un peu nue, mais très bien éclairée. La lumière, venant d'en haut et des côtés, traverse les verres vénitiens en mosaïque, et répand dans toute la salle un ensemble de lumineuses couleurs du plus bel effet.

De cette *Salle Centrale* une porte voûtée nous conduit à la Salle Saint-Etienne, où sont rangées les statues des grands hommes d'Etat de l'Angleterre.

Ici se trouvait jadis la chapelle de Saint-Etienne, qui fut à peu près comtenporaine de la Sainte Chapelle de Paris, et qui fût profanée comme elle. Le Parlement y tint ses séances depuis Henri IV, mais elle fut presque entièrement détruite par l'incendie de 1834, et quoiqu'on l'ait reconstruite, elle est restée sans destination et n'offre plus le caractère religieux et solennel qu'elle avait autrefois.

La crypte est antique, et l'on y a découvert sous une fenêtre, il y a quelques années, le corps embaumé d'un évêque qui fut garde-des-sceaux du roi Henri VI vers le milieu du XVe siècle.

De la Salle Saint-Etienne, nous nous dirigeons vers la grande *Salle Westminster*, qui touche aux appartements où siègent quelques tribunaux, et notamment les Cours de Chancellerie, du Banc de la Reine, et de l'Echiquier.

V

PROMENADE HISTORIQUE.

MAINTENANT, me dit un *Londonner* de mes amis, entrons dans *Westminster Hall*, qui est une salle magnifique et qui rappelle bien des évènements importants de l'histoire d'Angleterre.

—Nous y sommes, répondis-je, et pendant que je vais admirer ce plafond artistement travaillé, et ces statues colossales de Lord Brougham et de Shéridan,—ouvrez la bouche et l'histoire, je vous écoute :

—C'est en 1398, reprit mon interlocuteur, que ce vaste appartement fut construit. Richard II régnait alors sur l'Angleterre, et il était loin de s'attendre que son règne dût finir si tôt. Dès l'année suivante, en effet, le malheureux roi entrait dans cette salle pour y subir son procès, et bientôt il était solennellement déposé à l'instigation de Henry Bolingbrooke qu'il avait exilé peu auparavant, et qui, revenu de l'exil, avait réussi à soulever les populations contre lui.

Le trône était ici, continua mon ami, en nous indiquant l'endroit, et comme Bolingbrooke n'aimait pas qu'il restât vide, il y monta audacieusement et se fit proclamer sous le nom de Henri IV, pendant que l'infortuné Richard était emprisonné, et plus tard assassiné dans sa prison.

Ce fut le fils de Henri IV qui, sous le nom de Henri V, fit plus tard la conquête de presque toute la France, dans ces temps extraordinaires où l'on vit une jeune fille nous arracher soudainement les provinces conquises.

—C'est que cette fille n'était pas seule, mon cher ami, et les Anglais n'ont pas eu tort de chercher un élément surnaturel

dans son action ; seulement, au lieu d'y voir la sorcellerie, ils auraient dû y découvrir l'action providentielle.

—Je ne discute pas, je raconte seulement. Ici fut encore jugé et condamné le petit-fils de Marie Stuart, Charles I. Il me semble que cet étrange procès vous intéressera. Nous pouvons facilement revoir le spectacle étrange que présentait alors cette salle, en nous rappelant la description que madame Macaulay en a faite :

" Le 20 janvier 1649, les juges se rendirent en cérémonie de " la chambre peinte dans la grande salle de Westminster. Le " colonel Humphrey portait l'épée devant le président ; le " héraut d'armes Dendy, la masse d'armes ; suivait Fox avec " vingt hommes armés de pertuisanes. L'illustre accusé, trans- " féré de Windsor au palais Saint James, fut conduit par eau, " et avec une escorte considérable, à la salle de Westminster. " On lui avait préparé un siège couvert de velours, à la barre, " et il avait derrière lui trente officiers, ou autres personnes " armées de hallebardes."

" Le procureur-général représenta dans son réquisitoire que " Charles Stuart, élevé au trône d'Angleterre, et investi d'un " pouvoir limité, avait traîtreusement et criminellement fait la " guerre à la nation et à ses représentants, dans le dessein d'éta- " blir un gouvernement despotique ; et que, comme tel, pour ces " raisons, il l'accusait, de la part de la nation, de tyrannie, de " trahison et de meurtre, et le dénonçait à la haute cour de " justice comme l'ennemi irréconciliable de la république.

" A peine le procureur-général eut prononcé ses conclusions, " que le roi demanda par quelle autorité il était traduit " devant ce tribunal, et dit aux juges de se rappeler qu'il était " leur roi, leur légitime roi, et les avertit de ne pas souiller " leurs mains d'un crime qui retomberait sur tout le pays. " Ludlow rapporte que Charles interrompit le secrétaire qui " lisait, pour dire : Ce n'est pas de mon peuple que je tiens " la couronne, elle m'appartient par droit de naissance."

Le président répondit au roi qu'il était poursuivi en justice au nom et par l'autorité du parlement assemblé et du bon peuple d'Angleterre. Charles objecta que le parlement était nécessairement composé de la chambre basse, des lords et du roi

" Je tiens mon pouvoir de Dieu, ajouta-t-il, et en vertu de ma " naissance, et je ne le compromettrai pas en répondant à une " autorité illégitime et à des juges incompétents. Faut-il vous " rappeler encore que je suis votre souverain héréditaire, et que

" la nation entière, fût-elle en pleine liberté de faire connaître " son vœu et de l'exécuter, n'a pas le droit de juger celui qui " tient son autorité de Dieu seul ? En admettant même ce " principe absurde, que tous les pouvoirs émanent du peuple, " la cour ne peut prétendre agir au nom de la nation, à moins " qu'on n'ait demandé et obtenu le consentement de tous les " citoyens, depuis les premiers officiers de l'état jusqu'au " dernier paysan. Aucune autorité sur la terre ne peut juger " les rois : l'obéissance aux rois est clairement annoncée dans " l'ancien testament. Si quelqu'un de vous ose le nier, je suis " prêt à en administrer la preuve : *Là où est la parole du roi, là* " *est le pouvoir; et qui est-ce qui peut lui dire, que fais-tu ?* Je " conviens que j'ai un dépôt sacré à conserver, les libertés du " peuple anglais, dépôt que je tiens de Dieu, et que je violerais " si j'étais assez lâche pour reconnaître une autorité fondée sur la " violence et l'usurpation. J'ai pris les armes et souvent exposé " ma vie pour protéger la liberté publique, la constitution et " les lois fondamentales du royaume, et je suis prêt à sceller de " mon sang ces droits précieux pour le maintien desquels j'ai " si longtemps combattu ....."

Les différents chefs d'accusation furent produits pendant trois jours au roi, et on le pressa plusieurs fois d'y répondre. Le quatrième jour, les juges, voyant qu'il persistait à décliner leur juridiction, entendirent les témoins et se disposèrent à porter sa sentence.

Un autre historien ajoute :

" Le 20 janvier 1649, la commission rendit un arrêt de mort. " Au moment où le greffier prononçait le nom de Charles " Stuart, *amené pour répondre à une accusation de haute trahison* " *et autres grands crimes présentée contre lui au nom du peuple* " *d'Angleterre*, une voix, partie des tribunes, s'écria : Pas de la " moitié du peuple. L'assemblée tressaillit ; la voix continua : " Où est le peuple ? où est son consentement ? Olivier Crom- " well est un traître !—A bas les femmes ! dit le colonel Axtell, " qui commandait le détachement de gardes : feu sur elles, " soldats ! La voix courageuse qui protestait était celle de lady " Fairfax, la propre sœur de Cromwell. La sentence s'acheva " au milieu du tumulte."

Quelques jours après cette salle vit l'installation du protecteur Cromwell, et quelques années plus tard on y promena sa tête au bout d'une perche avec celles de ses complices Ireton et Bradshaw.

Thomas Morus, cet illustre utopiste et honnête homme d'État qui dans un temps de dégradation universelle eut le courage de résister au tyran scandaleux qui se nommait Henri VIII; le protecteur Somerset, le comte de Stafford et plusieurs autres, subirent aussi leurs procès et leurs condamnations, sous ces voûtes qui ont souvent retenti de l'éloquence des Burke, des Fox et des Sheridan.

—Cette belle salle a vu trop de procès lugubres, sortons.

Nous nous dirigeons vers Whitehall que nous atteignons bientôt, après avoir parcouru la grande rue du Parlement.

Ce palais fut bâti d'abord par le cardinal Wolsey, mais la plus belle et la plus intéressante partie fut reconstruite par Jacques I; il n'en reste plus que la salle du banquet dont le plafond à panneaux fut peint par Rubens sous Charles I.

On se souvient qu'en parlant de Marie Stuart j'ai rappelé que son fils avait réuni sur sa tête les deux couronnes d'Ecosse et d'Angleterre, et qu'ainsi le Jacques VI de l'Ecosse était devenu le Jacques I d'Angleterre.

Il vint donc habiter alors ce palais de Whitehall, et il y fit construire la salle du festin, que son fils Charles I fit décorer plus tard.

Après un règne faible, qui vit grandir les ennemis de la royauté, et le principe nouveau de la souveraineté du peuple, qui n'était que l'application à l'ordre politique du libre examen admis dans l'ordre religieux, la couronne passa des mains débiles de Jacques dans celles de Charles I.

Celui-ci avait bien l'énergie et l'intelligence nécessaires pour revendiquer les droits et les prérogatives de la couronne, et s'opposer aux empiètements du Parlement. Mais il était trop tard. La révolution qui devait se traduire par des actes était déjà faite dans les idées ; et vouloir enrayer son char, c'était marcher à une mort certaine.

Dans la nuit du 30 Janvier 1649, le sommeil n'entra pas dans le palais royal. Le malheureux Charles I entendit toute la nuit un bruit de marteaux sous ses fenêtres. C'était l'échafaud qu'on y dressait et sur lequel il devait mourir le lendemain.

C'est par l'une de ces fenêtres qu'il sortit, et se trouva sur le gibet. Quand sa tête tomba, Cromwell la prit dans ses mains et considérant le cadavre, il dit froidement : " C'était un corps bien constitué, et qui promettait une longue vie."

Mais, onze ans après, Whitehall était témoin d'un autre

spectacle qui montre bien toute l'inconstance de la faveur populaire.

"Du pont de Londres jusqu'à ce palais, dit Lingard, les
" maisons étaient tapissées, et les rues bordées par les milices
" de la cité, les troupes régulières et les officiers qui avaient
" servi sous Charles I. Le roi était précédé par une troupe de
" trois mille cavaliers magnifiquement vêtus; venait ensuite
" le lord maire, portant l'épée nue, après lui le lord général et
" le duc de Buckingham, et enfin le roi lui-même, à cheval
" entre ses deux frères. A Whitehall, Charles reçut, l'une après
" l'autre, les deux chambres, dont les présidents le haran-
" guèrent en lui exprimant le plus ardent dévouement. Il leur
" répondit par des protestations de son attachement pour les
" intérêts et les libertés de ses sujets."

C'est ainsi qu'après six ans d'une république sanguinaire, et cinq ans d'un protectorat tyrannique, l'Angleterre se voyant glisser dans l'anarchie, rappelait et acclamait comme un triomphateur le fils de celui qu'elle avait tué.

Pourquoi faut-il que la France n'ait pas suivi cet exemple après tant de malheurs, de révolutions et de sang répandu?

Avec Charles II, revenait aussi dans Whitehall une reine dont les infortunes sont inénarrables comme celles de Marie Stuart, et dont le souvenir poursuit et attriste les visiteurs de ce palais. C'était la veuve de Charles I, Henriette Marie de France, fille du grand Henri IV, dont Bossuet devait faire plus tard l'oraison funèbre.

Il n'y a peut-être pas dans l'histoire une femme qui ait réuni plus de gloire, plus de génie, plus de vertus, et plus de malheurs, et le discours de Bossuet qui est un chef-d'œuvre n'était pas au-dessus du sujet.

En laissant Whitehall derrière nous, nous nous rapprochons de la cité proprement dite, qui est le vieux Londres.

Devant nous s'ouvre *Trafalgar Square* ou *Charing Cross*. Plusieurs monuments attirent ici nos regards, mais les retiennent peu longtemps. A l'endroit où s'élève la statue équestre de Charles II, il y avait autrefois une croix de pierre que le roi Edouard II y avait fait élever à la mémoire de la reine Eléonore.

La réforme a détruit cette croix, et si plus tard la statue de Charles II n'a pas eu le même sort, ce n'est pas la faute du Parlement qui avait ordonné qu'elle fût vendue et mise en pièces. Il faut en remercier un fondeur, qui l'acheta, l'enterra intacte, et attendit la restauration pour la remettre au four.

Dans l'intervalle, plusieurs des régicides avaient été exécutés à l'endroit même où nous la voyons maintenant.

M. Francis Wey s'est moqué bien spirituellement de la statue de Nelson, qui est à côté, au sommet d'une haute colonne cannelée. Rions-en moins, et observons seulement que le paratonnerre qu'elle porte n'est pas, après tout, si ridicule, puisqu'il indique que les foudres de guerre ne sont pas à l'abri des foudres du ciel.

En poursuivant notre promenade nous entrons bientôt dans *Cheapside*.

Sur la droite s'ouvre une ruelle nommée la Rue du Pain (*Bread Street*), et presqu'en face on a eu le soin d'en nommer une autre *Milk Street*, pour nous faire croire que les habitués n'y mangent pas leur pain sec. Je le crois sans peine, mais je soupçonne que ce n'est pas dans le lait qu'ils le trempent.

Ce qui est certain, c est qu'autrefois, il y avait dans cette *Rue du Pain* une taverne célèbre, et que les amis qui s'y rencontraient aimaient mieux le vin que le lait. C'étaient Shakespeare et Raleigh, Ben Johnson et ses jeunes amis Beaumont et Fletcher, qui y composèrent sans doute une partie de leurs pièces dramatiques.

Dans cette rue naquit aussi l'immortel auteur du *Paradis Perdu*.

Fleet Street, qui est voisine, rappelle d'autres tavernes restées célèbres à cause des chalands illustres qui les ont fréquentées, et qui se nommaient Goldsmith, Dryden, Boswell, et le Dr. Johnson. Ces auberges portaient elles-mêmes des enseignes pittoresques: *Au Diable*, *au Coq*, *à la Mitre*.

Au sud de *Fleet Street* s'étendent les longs et irréguliers édifices de Temple Bar, et autour s'ouvrent un grand nombre de rues étroites, semblables à de longs corridors, qui ont vu circuler bien des avocats de renom.

Au pied de *Ludgate Hill* coulait autrefois une petite rivière, et sur ses bords s'élevait une prison. En face, une boutique de chétive apparence portait pour enseigne deux mains jointes avec cette inscription: *marriages performed within;* et les individus des deux sexes qui passaient devant cette porte étaient poliment priés d'entrer.

Il paraît que cette institution, contraire à la liberté des célibataires, engendrait des abus pires que le célibat, et le parlement passa une loi pour y mettre fin.

A peu près au même endroit, on m'a offert et j'ai acheté un

petit journal intitulé "*The matrimonial news,*" qui a piqué ma curiosité. Il est rempli d'annonces et de propositions matrimoniales où femmes et hommes font connaître ce qu'ils peuvent donner et ce qu'ils désirent recevoir, en qualités, en positions et en fortunes. J'y ai vu des proposants et même des proposantes qui reconnaissaient loyalement n'avoir pas la beauté ; mais je n'en ai pas rencontré qui aient confessé n'avoir pas d'esprit. Les proposantes disent parfois leur âge ; mais ce n'est pas sous serment.

VI

LA TOUR.

C'EST l'antiquité monumentale par excellence de Londres, et les poètes en font remonter l'origine jusque dans la nuit des temps.

Elle a été le palais des anciens rois normands qui l'avaient fortifiée comme une citadelle, et elle est ensuite devenue une prison d'Etat. Elle a vu quelques joies, beaucoup de douleurs et de grands crimes. En cela sa vie ressemble un peu à toute vie humaine. Elle a vu naître quelques personnages célèbres; mais elle en a vu souffrir et mourir des milliers, et si elle pouvait parler, nous serions plus épouvantés qu'intéressés par les horreurs qu'elle nous raconterait.

L'aspect que présente cet entassement colossal et désordonné de murailles, de tours rondes et carrées, de clochetons, de créneaux et de bastions massifs, a je ne sais quoi de sinistre et de fantastique qui vous serre le cœur.

Vous sentez que des drames terribles se sont déroulés dans ces murs sombres, et que ces portes lourdes et noircies ont caché les plus grandes infortunes et les plus énormes forfaits. Lorsque Milton décrivait son enfer, sans doute il venait ici chercher des images.

La Tamise baigne les pieds de la Tour et inonde ses fossés. Lorsque la nuit les enveloppe toutes deux d'ombre et de silence, elles doivent se raconter de lugubres histoires, en écoutant les plaintes et les gémissements des condamnés.

Conduire le lecteur à travers le labyrinthe de cours, de ponts-lévis, de pôternes, de remparts, d'escaliers, de corridors, de salles et de cachots que nous avons visités deviendrait fastidieux et nous ne l'entreprendrons pas.

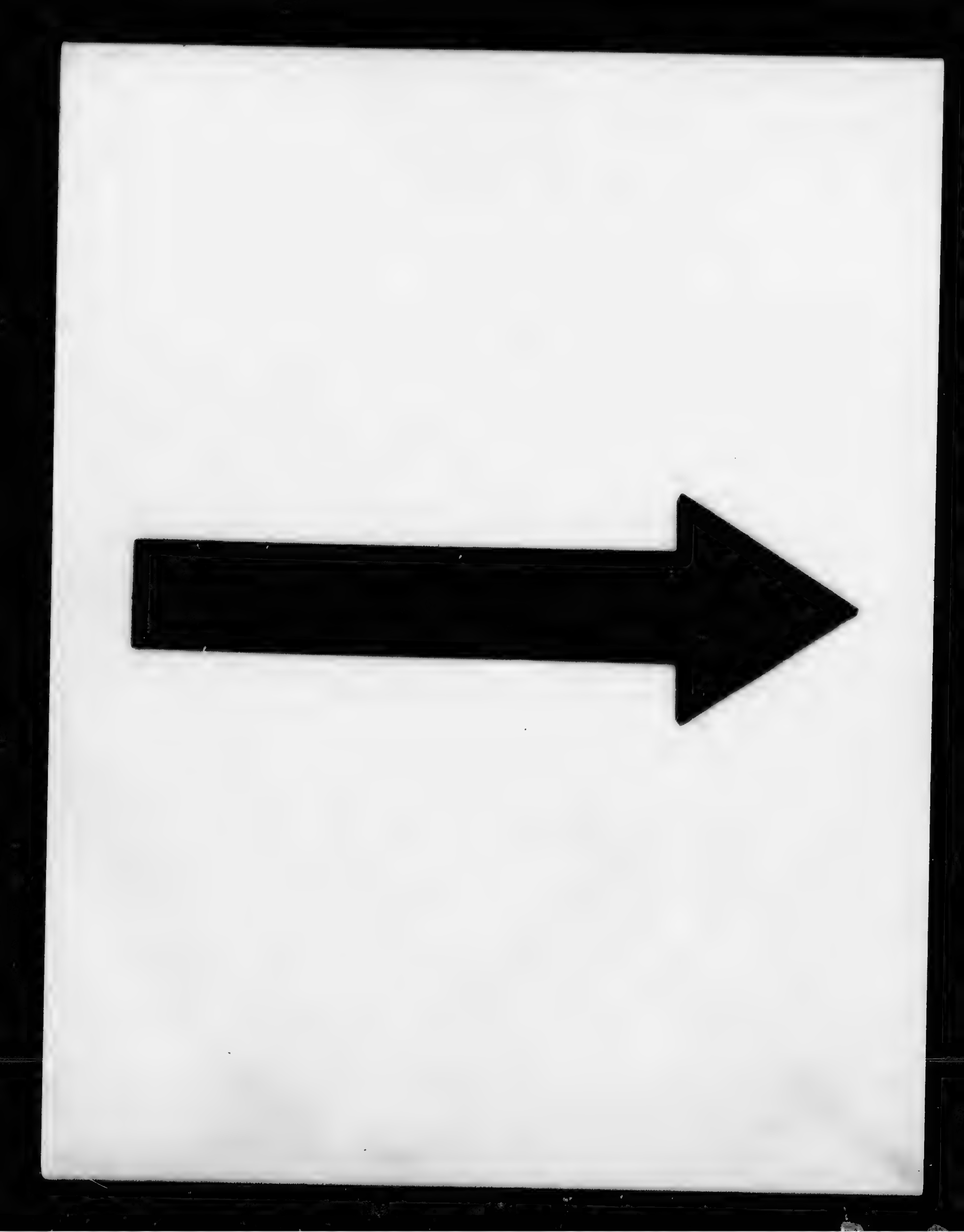
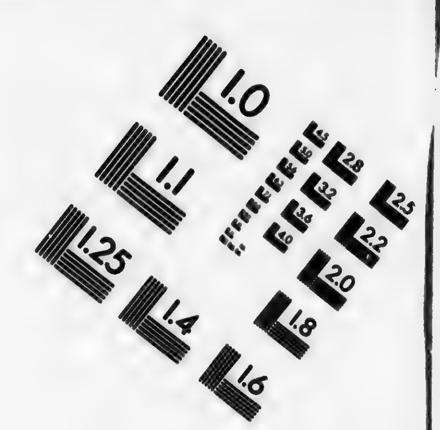
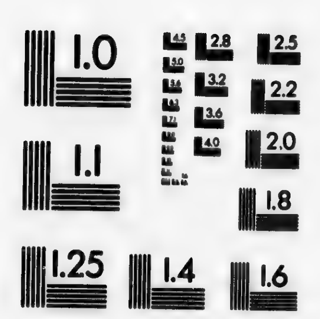
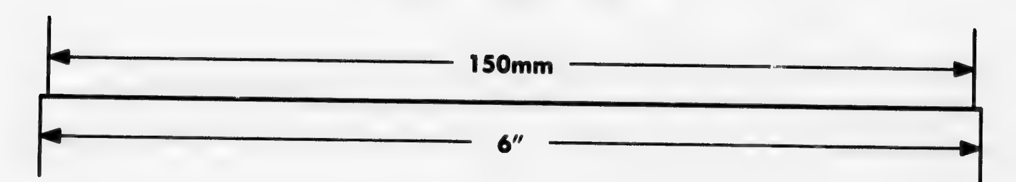
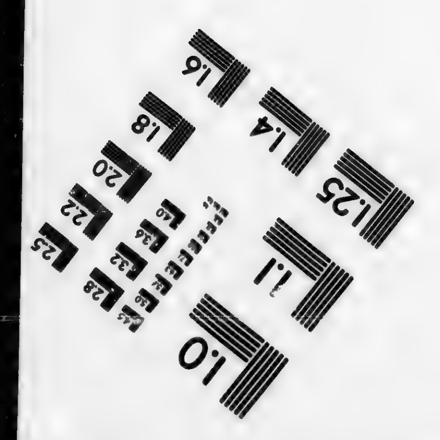


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

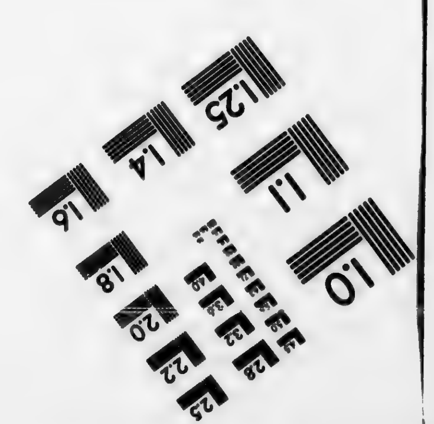








APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989





Les tours elles-mêmes et leurs portes sont fort nombreuses, et les énumérer toutes n'intéresserait guère. Mentionnons cependant :

La *Tour Blanche*, qui forme un bloc central de hautes murailles d'environ 100 pieds carrés, surmontée de tou[illegible]es à ses quatre coins, et dans laquelle on entre par la *porte du lion ;* là mourut empoisonnée par le roi Jean l'intéressante Maud Fitzwalter qui avait méprisé et repoussé de royales amours.

La *Tour de la Cloche*, où furent emprisonnés le célèbre évêque Fisher, et lord Nithsdale qui s'évada, grâce à l'adresse et au dévouement de sa noble femme, dont il revêtit les vêtements.

La *Tour St. Thomas*, sous laquelle s'ouvre la *porte des traîtres*, et qui vit passer Sidney, Russell, Raleigh, Cranmer et Moore.

La *Tour Sanglante*, où furent massacrés les enfants d'Edouard, double meurtre qui fait le sujet d'une des belles tragédies de Shakespeare.

La *Tour de Brique*, qui fut la prison de l'infortunée Jane Grey.

La *Tour Bowyer*, où le duc de Clarence, suivant la tradition, fut noyé par son frère dans un tonneau de vin de Malvoisie.

La *Tour Beauchamp*, qui a pris son nom de son premier habitant, Thomas de Beauchamp, victime de l'ingratitude de son roi. C'est là que fut enfermé le célèbre chef Lollard, Sir John Oldcastle, que ses amis délivrèrent dans un hardi coup de main pendant une nuit noire du mois d'octobre.

Anne Boleyn vint aussi dans cette Tour expier les courtes faveurs de son royal amant.

Bien d'autres victimes ont passé dans cette prison fameuse, et si beaucoup furent coupables, il est bien triste de constater qu'un grand nombre y furent conduites par la jalousie, la haine, l'ingratitude et l'ambition. Pour les uns le génie fut leur crime, pour d'autres ce fut la vertu, et pour plusieurs, hélas ! ce ne fut que l'intérêt politique.

L'amour y fit entrer les femmes, l'ambition y poursuivit des rois et des enfants de rois, le fanatisme religieux y persécuta des croyances.

La postérité exècre les uns, admire les autres et pleure sur le sort d'un grand nombre.

Ceux-ci moururent dans les cachots, ou furent décapités dans les cours.

Ceux-là furent libérés, et parvinrent ensuite aux positions les plus élevées.

A côté de Catherine Howard et d'Anne Boleyn, qui du trône

passaient dans les cachots et n'en sortaient que pour porter leurs têtes sur le billot, l'histoire nous montre Lucy Barlow qui du cachot monta presque sur le trône de Charles II, et devint mère du duc de Monmouth, plus tard exécuté où sa mère avait longtemps gémi prisonnière.

O instabilité étonnante des destinées humaines ! Tes annales se trouvent toutes faites dans celles de la Tour de Londres, et le visiteur ne peut rester froid quand il les feuillette un instant.

Il est surtout vivement impressionné lorsque, franchissant le seuil de St-Pierre-aux-liens, cette chapelle si bien nommée de la Tour, il songe à tous les illustres morts qui reposent sous ces dalles. Laissons ici la parole à l'historien Macaulay qui, en parlant de cette chapelle, s'écrie :

" In truth, there is no sadder spot on the earth than that little " cemetery. Death is there associated, not, as in Westminster " Abbey and St. Paul's, with genius and virtue, with public " veneration and imperishable renown ; not, as in our humblest " churches and churchyards, with every thing that is most en- " dearing in social and domestic charities ; but with whatever " is darkest in human nature and in human destiny—with the " savage triomph of implacable enemies, with the inconstancy, " the ingratitude, the cowardice of friends—with all the miseries " of fallen greatness and of blighted fame. Thither have been " carried, through successive ages, by the rude hand of gaolers, " without one mourner following, the bleeding relics of men " who had been the captains of armies, the leaders of parties, " the oracles of senates, and the ornements of courts."

La Tour de Londres ne contient pas seulement des cachots et des lieux d'exécutions. Le *Musée des armes* et la *Salle des joyaux* méritent aussi quelque mention.

Rien d'imposant comme cette longue suite de guerriers et de monarques anglais, revêtus de leurs armures étranges et lourdes, montés sur des coursiers caparaçonnés de fer avec lesquels ils semblent ne former qu'un seul être tout de métal, et portant soit la lance, soit la hache d'armes, soit la massue, soit l'épée.

Le choc de ces centaures d'acier dans les batailles devait être bien terrible.

Le *musée des armes* se compose de plusieurs salles, divisées en compartiments, et contient une collection remarquable d'habits de guerre, et d'armes de toutes espèces à dater du XIII[e] siècle et d'au-delà.

On peut y voir aussi des armes hindoues, chinoises, japonaises,

javanaises, etc., richement travaillées; d'autres servant aux Indiens, aux Perses, aux Maures et aux habitants des îles de la mer du sud; des boucliers, des hallebardes, des épées à deux mains, des boulets à lames et à chaînes, des instruments de torture, et un billot sur lequel d'illustres condamnés furent décapités.

Dans la *salle des joyaux*, sous des vitrines et sur des étagères en velours, sont rangés tous les emblèmes de la royauté anglaise et les joyaux de la couronne.

Plusieurs couronnes en or, ornées de diamants, de rubis et de perles étincellent sur le velours cramoisi, et font étinceler les yeux des avares. Celle qui servit au couronnement de la reine Victoria est évaluée à plus d'un demi-million de piastres.

Plusieurs sceptres et quelques épées d'un grand prix, l'ampoule de la consécration, la grande salière d'or, qui a la forme d'un château, les fonts baptismaux en argent qui servent au baptême des enfants royaux, l'énorme diamant Koh-i-noor, surnommé *montagne de lumière*, et un grand nombre d'autres objets attirent aussi nos regards, mais ne peuvent nous distraire des accablants souvenirs que la visite des tours a réveillés au fond de nos cœurs.

En traversant les cours intérieures, des arbres verts et des gazons fleuris reposent un peu notre vue; mais il y a des endroits où l'herbe est plus épaisse, et paraît s'être nou[illegible] lu sang humain qui y fut répandu.

O vieille nature toujours jeune et toujours belle, que tu me démontres bien l'éternelle fécondité du Créateur et l'immortalité de sa créature, puisqu'il y a dans tout ce qui meurt un germe de vie qui se reproduit sans cesse!



VII

COURSES QUOTIDIENNES.

Il y a dans toutes les grandes villes certains édifices qui n'ont de véritable intérêt que pour une certaine classe de touristes, ou qui ne méritent l'attention que par leur destination. Il faut cependant les visiter pour dire qu'on les a vus.

C'est un peu pour ce motif que j'ai voulu voir *Guild Hall*, hôtel-de-ville de Londres, dont la grande salle est bien vantée, *Mansion House*, résidence du lord maire dont on ne vante rien, si ce n'est la salle du bal. Habiter *Mansion House* n'est pas néanmoins à dédaigner, puisque le salaire du maire est de £8000 sterling.

A quelques pas de là s'allonge un édifice plus prétentieux, avec une longue façade à colonnes. C'est la *Banque d'Angleterre*, la plus grande qui existe, le centre de toutes les grandes opérations financières de l'Europe.

Curiosité à voir, et très intéressante pour ceux qui aiment à manipuler des millions ! L'administration se compose d'un gouverneur, d'un député-gouverneur et de vingt-quatre directeurs, et je m'imagine qu'elle tient dans ses mains bien des fils mystérieux, qui pourraient faire sauter au besoin les gros bonnets de la finance dans tout l'empire britannique et dans l'Europe.

En traversant ses comptoirs et ses bureaux, sillonnés de gens affairés et inquiets, en examinant ses presses qui impriment 15,000 billets de banque par jour, j'étais tenté de m'écrier : Vive la pauvreté ! La spéculation ne l'empêche pas de dormir, et elle est indépendante de la Banque d'Angleterre.

Le *Royal Exchange*, qui est en face, est vraiment un joli édifice, et le démon de l'argent doit être fier de ce temple. Je vous dirais

sans doute les intrigues compliquées qui s'y jouent, si j'étais un des privilégiés de *Lombard Street*.

En retournant à *Charing Cross*, je m'arrête à la *Galerie Nationale*. C'est un bel édifice dont le portique orné de colonnes fait face à *Trafalgar Square*.

L'intérieur est assez riche en tableaux. Toutes les écoles de peinture y comptent quelques chefs-d'œuvre—sauf peut-être l'école espagnole qui est négligée. L'école française n'y est pas non plus suffisamment représentée.

Pour être juste, il faut dire que si la *Galerie nationale* de Londres n'est pas aussi complète qu'on pourrait le désirer, il y a dans cette ville des galeries privées qui possèdent d'inappréciables trésors. Car l'Anglais a ce goût particulier qui tient à posséder non pas seulement ce qu'il admire lui-même—il est mauvais juge—mais ce qui est généralement admiré.

Ajoutons que le culte des beaux-arts en Angleterre est tout moderne. Cromwell a été l'ennemi des arts, parce qu'il croyait —avec raison—que leur culte était intimement lié au culte catholique. Cette haine lui a survécu, et l'Angleterre l'a partagée pendant plus d'un siècle. C'est ce qui explique chez les Anglais, au moins partiellement, leur longue enfance dans les arts. L'aridité naturelle de leurs sentiments et la rigidité de leur caractère y ont sans doute aussi contribué.

Les Anglais ont fait plus de progrès dans les sciences naturelles, et ce contraste frappe en visitant le *Musée britannique*.

Cet édifice est immense, et sa façade bordée de colonnes avec portique et fronton offre un aspect imposant.

Ses collections d'histoire naturelle sont les plus considérables qui existent, et je n'ai trouvé, ni dans les musées français, ni dans ceux d'Italie, une aussi colossale exhibition de mammifères, de poissons, de serpents, d'oiseaux, d'insectes, de coquilles et de minéraux, le tout rangé et classifié dans un ordre parfait.

Un colosse antédiluvien y remplit toute une salle : c'est le mégathérium. Sa charpente osseuse ressemble au squelette d'un trois-mâts naufragé que l'on apercevrait sur un rivage désert. Le déluge nous a débarrassés de cet animal, et c'est bien fait ; il devait être d'un voisinage gênant, et je n'aurais pas aimé pour ma part le rencontrer seul au coin d'un bois.

La partie artistique du musée est fort négligée, quoique riche en marbres antiques. C'est là que lord Elgin a déposé les débris du Parthénon enlevés à Athènes. Les Français envient beaucoup à l'Angleterre ce chef-d'œuvre de Phidias.

Si les Anglais ne sont pas artistes, ils sont d'infatigables collectionneurs, et pour remplir leur musée, ils ont pillé la Grèce, l'Egypte et l'Assyrie. Les antiquités égyptiennes et assyriennes sont du plus grand intérêt.

La *Bibliothèque* offre aussi une mine très riche aux savants. Elle contient près d'un million de volumes et beaucoup de manuscrits précieux.

Après des heures passées dans les musées, rien n'est propre à reposer l'esprit comme une course à travers les parcs de Londres.

Les deux principaux sont *Hyde Park* et *Regent's Park*. Leur plus grand charme, c'est leur immense étendue, et leur situation dans la ville même. Lorsque je traverse *Hyde Park*, je me crois hors de Londres et c'est une douce illusion; car je suis d'avis que le plus bel agrément d'une grande ville c'est de contenir une campagne. Aussi est-ce vraiment agréable de s'isoler sous les grands arbres aux bords de *Serpentine River*, ou dans les allées de *Kensington Garden*. Londres disparaît aux regards, et l'esprit voyage dans le monde des idées sans être distrait.

Mais si c'est un jour de musique, Londres change de place, et se promène avec vous sous les ombrages du parc. La campagne disparaît à travers les milliers d'équipages qui la sillonnent en tous sens, et les concerts des oiseaux sont remplacés par les éclats des cornets, qui nous font d'ailleurs une musique superbe.

Le *Regent's Park* est plus vaste et plus agréable encore. C'est avec délices que je m'égare dans ses allées sinueuses et ombragées, au milieu de ses charmilles solitaires.

Ce parc est habité cependant, et la partie Nord-Est contient une colonie intéressante ayant pour chefs des lions, des tigres, des panthères, des rhinocéros—et pour sujets tous les autres animaux sur lesquels régnait Noé pendant le déluge.

Ai-je besoin d'ajouter que tous ces colons ne sont pas libres, non plus que leurs chefs?

On gouverne les bêtes comme les hommes en ne leur laissant de liberté qu'autant qu'ils n'en abusent pas; et quand ils en usent mal, on les emprisonne. Il en est ainsi dans toutes les sociétés bien organisées, et, pour les gouvernements, ce sont des chartes et des constitutions qui remplacent les barreaux de la cage.

A l'autre extrémité du *Regent's Park* s'étend un très beau *jardin botanique* où les plantes et les fleurs de tous les climats

sont cultivées avec art. La zoologie m'intéresse assez ; mais il me semble que tous les parfums du jardin botanique suffisent à peine à dissiper les odeurs malsaines que l'on rapporte du jardin zoologique.

L'on n'a pas tort de vanter les parcs privés de l'Angleterre ; je m'en suis convaincu en visitant l'habitation princière du duc de Buccleugh, à Dalkeith, en Ecosse.

Il n'en manque pas en Angleterre qui éclipsent même les parcs publics de Londres, et qui réunissent presque toutes les beautés de la nature.

Ils ont leurs vallons et leurs collines, leurs étangs et leurs rivières, leurs taillis et leurs forêts, leurs parterres et leurs prés, leur symétrie artistique et leur désordre sauvage. Les lacs sont pleins de poissons et d'oiseaux aquatiques ; les bosquets, d'oiseaux chantants ; et les forêts, de gibier. De véritables troupeaux de cerfs et de chevreuils moitié domestiques et moitié sauvages s'y cachent dans les massifs d'arbres, ou se promènent dans les clairières. Quel joli massacre y feraient les braves disciples de St. Hubert que la race canadienne produit !

Je ne sais pourquoi les Anglais ont le talent d'apprivoiser les bêtes. Comprennent-elles mieux la langue anglaise que les autres langues ? Peut-être ; dans tous les cas c'est un précieux talent, et je leur conseille de le cultiver, car ils auront bientôt dans leur classe ouvrière et industrielle des socialistes, tels que Paris en produit, et s'il ne réussissent pas à les apprivoiser, je les plains !

—:0:—

VIII

LES PALAIS DU PEUPLE.

LONDRES rappelle la Rome païenne sous plusieurs rapports. Elle a la même étendue et la même population que Rome au commencement de l'ère chrétienne.

Comme dans l'ancienne Rome, il y a dans Londres des fortunes scandaleuses et des indigences avilissantes, toutes les recherches du luxe et de la somptuosité à côté de toutes les privations de la misère.

Comme l'ancien peuple romain, le peuple de Londres demande du pain et des jeux, *panem et circenses ;* et s'il est vrai de dire qu'on lui donne peu de pain, il faut admettre qu'on lui donne beaucoup de jeux.

Les amusements les plus variés lui sont offerts, et il n'a que l'embarras du choix. Les théâtres, les musées, les cirques, les concerts, les jardins, les bals masqués lui sont ouverts, et rien n'y manque pour le plaisir des yeux et des oreilles.

Quant à l'âme on n'y songe guère. Mais à quoi bon ? N'y a-t-il pas de grands savants qui nient son existence, et M. Herbert Spencer n'a-t-il pas démontré que l'homme est un singe et que le singe est un homme ?

Telles sont les réflexions qui ont traversé mon esprit en visitant le *Palais Alexandra* et le *Palais de cristal.* Tous deux m'ont rappelé le Colisée des Césars, élevé pour amuser le peuple et le consoler de son dénûment.

Le musée de madame Tusseaud est curieux et l'on y passe une soirée agréable. Mais combien plus intéressants sont les palais, et ce n'est pas une soirée seulement, mais des journées entières qu'on y peut dépenser sans ennui.

Le Palais de cristal existe depuis vingt-cinq ans ; et, comme il ne suffisait pas aux besoins du public l'on a bâti depuis

quelques années le Palais Alexandra. Les deux se ressemblent; mais si le Palais Alexandra contient quelques additions intéressantes et une salle de concert beaucoup plus vaste, le Palais de cristal, étant plus ancien, possède des collections beaucoup plus riches et plus complètes.

Une courte description de l'un donnera cependant une idée de l'autre, et fera comprendre que les *Londonners* y possèdent des jouissances égales— je ne dis pas semblables—à celles que les Romains trouvaient dans les cirques et dans les thermes des empereurs.

Le Palais de Cristal forme un parallélogramme de 1600 pieds de long sur plus de 300 pieds de large. C'est une nef immense avec un transept à chaque bout, et un troisième transept plus vaste et beaucoup plus élevé qui la traverse au milieu. Le plan en est simple, et cependant cette vitrine colossale a quelque chose d'aérien et de fantastique qui étonne et qui plaît. On a calculé que si ces voûtes de verre étaient étendues sur le sol elle couvriraient une superficie de 25 arpents.

Avant de franchir le seuil du Palais, les jardins et le parc nous invitent à y faire une petite course, et ce n'est pas du temps perdu. Quelles terrasses admirables bordées de balustrades autour des étangs d'azur! Quels parterres fériques ornés de statues et de jets d'eau! Quels ombrages! Quels parfums! Quelles perspectives pleines de charmes et de surprises!

Les fontaines sont élégamment décorées, les ruisseaux traversés par des ponts ou des passerelles; des monticules de gazon s'élèvent çà et là, et les escaliers de pierre qui en descendent nous conduisent à des pièces d'eau où des banquettes nous attendent.

Sur les bords sont installés des jeux de croquet, de *cricket*, et un *archery ground* où de nombreux compétiteurs se disputent des prix au tir de l'arc.

Le parc du Palais Alexandra contient en outre des bains et une école de natation, puis un bocage japonais avec une collection des curiosités de ce peuple étrange.

Mais arrachons-nous aux charmes du jardin italien et du jardin anglais, et pénétrons dans l'intérieur du palais. Le parcourir, c'est faire le tour du monde et de l'histoire en quelques heures, car l'univers artistique y est représenté.

De chaque côté de la grande nef s'ouvrent des salles magnifiques dont l'architecture, la sculpture et les décorations appartiennent à des écoles différentes. Leur réunion forme un livre

où l'on peut lire un abrégé de l'histoire de l'art dont chaque salle est un chapitre.

En partant du transept central, sur la gauche, nous entrons d'abord dans l'école égyptienne, en suivant une avenue de lions. C'est l'enfance de l'art, mais ce grand effort de l'esprit humain qui invente les formes architecturales n'en est que plus étonnant. Ces statues colossales qui servent de pilastres, ces colonnes dont les chapiteaux sont enlacés de branches de palmier et de lotus, ces hiéroglyphes qui courent sur la frise au milieu des papyrus à tous les degrés de croissance, nous reportent à travers les siècles jusqu'à l'époque des Ptolémées. De nombreuses arcades appuyées sur des piliers énormes, des figures de Ramsès II, le héros de l'Egypte qui a peut-être vécu douze siècles avant Jésus-Christ, des divinités allégoriques et des sphynx, des hiéroglyphes, des lignes verticales d'écriture où les lettres sont remplacées par des dessins représentant des yeux, des couteaux, des arcs, des oiseaux et d'autres animaux, forment un ensemble qui retrace à nos pensées Memphis et Thèbes, Ninive et Babylone.

Il va sans dire que toutes ces imitations de l'architecture égyptienne n'ont pas les proportions gigantesques des originaux.

Le petit vestibule que nous franchissons ensuite, en nous dirigeant vers le nord, nous fait faire un pas immense dans l'histoire de l'art; car nous nous trouvons sur une place publique de Némée dans l'ancienne Grèce. Devant nous s'élèvent les murs d'un temple de Jupiter, avec ses magnifiques colonnes doriques, et autour de nous des modèles des plus célèbres statues que la Grèce ait produites. Plus loin c'est l'immortel monument d'Athènes, le Parthénon, avec des proportions réduites.

D'Athènes à Rome la distance est à peine sensible. Nous y voyons cependant apparaître l'art toscan, et quelques additions à l'école grecque, autour d'une collection non moins belle de statues.

Mais quel changement soudain, et quel singulier réveil de l'art après dix siècles! Qu'est-ce donc que cette frise toute brillante de couleurs soutenue par ces délicats piliers d'or? C'est l'Alhambra, ce palais des mystères comme l'appelle Châteaubriand, qui abrita si longtemps la domination mauresque en Espagne; et cette fontaine merveilleuse, c'est la *Fontaine-des-douze-lions* qui décorait l'une de ses cours. En arrière, est la *Salle des Abencérages* où les chefs de cette malheureuse famille

furent décapités. Il n'y a que l'architecture mahométane qui possède ces plafonds à stalactites.

Notre promenade artistique et historique se continue autour de la grande nef, ici sous des cloîtres construits dans le style byzantin, là sous les arceaux gothiques du moyen âge, au milieu des statues couchées sur les tombeaux, plus loin à travers les œuvres mêlées de la renaissance.

L'école italienne vient ensuite nous offrir quelques illustrations des monuments de Michel-Ange et de Raphaël ; et, à deux pas de là nous traversons une maison de Pompeï très fidèlement copiée.

Après l'art vient l'industrie, que les propriétaires du *Crystal Palace* n'ont pas oubliée.

La photographie, la gravure sur bois et sur acier, les verres de Chine et de Bohème, et tous les genres d'industrie—sans excepter les ferronneries de Sheffield—nous exhibent successivement leurs produits.

Sincèrement, cette exposition industrielle n'est peut-être pas à sa place ; mais il ne faut pas oublier que ce Palais est lui-même une entreprise industrielle, et que les couteaux de Sheffield et le savon de Windsor lui attirent probablement plus de chalands que la frise du *Parthénon*, et le modèle du *gladiateur mourant*.

D'ailleurs, pour qui n'aime pas les bazars il y a autre chose, et les beautés de la nature vous reposent agréablement de la contemplation toujours fatigante des œuvres de l'homme. Dans une galerie voisine du grand transept, j'y ai même rencontré un petit coin de mon pays, avec de vrais produits canadiens, et de faux sauvages qui n'ont pas voulu me reconnaître.

La végétation de l'Australie et des Tropiques s'étend à côté, et je me prélasse dans une vraie forêt, où sont cachés des animaux féroces que je reconnais très bien, et qu'on a laissés libres. Heureusement ils sont en carton peint.

Plus loin je me suis cru en Italie, dans un jardin de Gênes, au milieu des orangers, des fleurs, et des statues, au pied d'une jolie cascade qui chantait dans les fougères, et faisait trembler les lotus bleus au bord des bassins de marbre.

J'y serais demeuré longtemps, si les fanfares d'orchestre dans la grande salle publique du transept central n'étaient venues m'arracher à ma douce rêverie. Des flots d'harmonie y coulèrent pendant près de deux heures, et les portes du théâtre furent ensuite ouvertes.

Une excellente compagnie d'acteurs y joua la jolie comédie de Byron *Our Boys*, qui nous fit rire aux larmes aux dépens de cette pauvre autorité paternelle, si méconnue par les enfants contemporains.

A six heures, un grand concert vocal par l'association chorale de Londres nous retint trop longtemps dans la salle de concert, qui s'ouvre en face de l'opéra.

A sept heures et demie, illumination des jardins et des fontaines, et feu d'artifice le plus merveilleux qu'on puisse voir.

A huit heures et demie des gymnastes et des acrobates gambadent au-dessus de nos têtes, et de nouvelles fanfares les suivent. Je n'en puis plus, et je veux me boucher les oreilles. Mais le moyen de ne pas écouter une bande qui appartient au *royal horseguards blue!* Je ne serais plus un loyal sujet britannique.

Ce n'est que vers onze heures que nous pouvons reprendre le chemin de Londres, et nous n'avions pas tout vu, ni tout entendu ; mais franchement nous en avions assez, et la lassitude remplaçait la jouissance.

Comme on peut le voir, le peuple de Londres a des palais, où, moyennant quelques chelins sterling, il peut passer une agréable journée. Mais ces amusements dont on se lasse si vite sont bien peu de chose dans la vie d'un peuple, et sont bien insuffisants à son bonheur. On a beau dire, c'est encore la vie paisiblement monotone dont on se lasse le moins.



IX

LES PALAIS ROYAUX.

ILS sont nombreux, mais il y en a plusieurs qui ne sont pas des monuments, et je ne veux que les mentionner en passant.

St. James Palace ressemble au roi qui l'a fait bâtir, Henri VIII : il a l'aspect d'un gros bourgeois. C'est un bloc de briques sans style, ni caractère, qui ferait tout aussi bien une manufacture. Il contient néanmoins quelques jolis appartements où la Reine tient des levers.

Buckingham Palace a plus de cachet et de distinction ; mais il est encore massif et lourd, et manque surtout d'harmonie dans l'ensemble.

On sait que la famille royale y réside l'hiver, et je n'ai pas besoin de dire que les appartements de l'intérieur affectés aux réceptions officielles sont d'une grande magnificence, et contiennent de riches collections de peinture et de sculpture.

La *Maison de Marlborough*, qui est la résidence du prince de Galles ne mérite guère d'autre mention que celle du grand homme de guerre que son nom rappelle. Elle fut bâtie en 1709, l'année même que Marlborough battait le maréchal de Villars à Malplaquet.

C'est dans ce palais sans doute que le Duc entassait le produit des déprédations qu'on l'accuse d'avoir commises.

Kensington Palace, très agréablement situé au fond de Kensington Garden, fut habité par la famille royale au siècle dernier. C'est dans ce palais que notre gracieuse Souveraine est née, et c'est la résidence actuelle du prince et de la princesse de Teck.

Lambeth Palace est le seul que les touristes ne visitent pas. C'est une vénérable antiquité, un bloc de murailles massives et

noires, flanqué d'une tour carrée et d'une chapelle gothique qui menace de s'écrouler de vétusté. Il y a mille légendes plus ou moins lugubres sur cette vieille tour, qui est beaucoup plus jeune que la chapelle, et qui porte néanmoins assez vaillamment ses quatre cents ans. C'est un âge respectable que le temps seul ne respecte pas.

Sur la route de Londres à Windsor, au-dessus des marronniers et des ormes qui les entourent s'élèvent les tourelles de *Hampton Court.*

Cet ensemble bizarre de constructions, où tous les styles sont amalgamés, a une histoire bien intéressante, qu'il serait trop long de raconter. Bâtis avec un luxe inouï par le célèbre cardinal Woolsey, favori de Henri VIII, ces murs ont vu ce prince de l'Église au faîte des honneurs, plus riche que Crésus, plus puissant qu'un roi, étalant un faste scandaleux et entretenant une cour qui éclipsait celles des souverains de toute l'Europe; puis disgracié, dépouillé, banni, accusé de haute trahison et atteint heureusement d'une maladie mortelle qui le sauva de l'échafaud.

Alors ce palais devint la propriété de Henri VIII, et ses femmes y ont passé bien des jours de joie et de triomphe. C'est là que leurs têtes orgueilleuses ont reposé sur des coussins de soie en attendant le billot où leur terrible amant ne tardait pas à les faire tomber.

Jeanne Seymour, sa troisième femme, y mourut, après un an de mariage, en donnant le jour à Edouard VII.

Philippe II et Marie Tudor, que la calomnie a surnommée *la Sanglante*, y sont venus passer leur lune de miel. Elisabeth y reçut, dit-on, ses *chastes* amants. Charles II et son épouse, aussi malheureuse que lui, y firent plusieurs séjours; èt, une dernière fois, Charles y vint seul prisonnier!

Bien d'autres rois ont passé depuis dans cette résidence vraiment princière, et l'on cite un incident remarquable du séjour que Georges I y fit. Dans la grand'salle de réception, qui garde tant de souvenirs de Henri VIII et de son ministre, Georges I fit jouer la tragédie de Shakespeare : " Henri VIII ou la *Chute de Woolsey*." Les acteurs qui jouèrent les rôles principaux durent être inspirés ce soir-là.

Quels que soient les charmes de Hampton Court, qui se cache au milieu de la verdure de ses avenues et de ses jardins, ce somptueux palais est bien pauvre quand on le compare à Windsor.

Le château de Windsor est et restera le palais royal par excellence de l'Angleterre. Son antiquité et ses souvenirs en font une relique des plus précieuses, et sur ses murs sont écrites les annales domestiques de la royauté anglaise.

Son site élevé qui domine la ville et les campagnes environnantes, ses murailles massives, ses tours et ses bastions qui en font une forteresse, son aspect sévère, solennel, et sa magnificence forment un ensemble remarquable par son harmonie et sa grandeur. On y sent battre le cœur d'Albion, et quand un Anglais exilé regrette sa patrie, c'est Windsor qui doit se dresser au loin dans les mirages de ses souvenirs. C'est le *Home sweet Home* de la nation, sinon de l'individu; c'est le siège de son empire, le symbole de sa force et de sa durée, la réalisation monumentale de sa puissante suzeraineté.

Du haut des terrasses du château la vue s'étend au loin et peut apercevoir, d'un côté, les sinuosités de la Tamise qui se déroule au milieu des prés verts et des bouquets d'arbres, et de l'autre, la ville de Windsor qui se presse au pied du château pour lui jurer obéissance. En arrière, s'étend le Parc du Château qui est l'un des plus beaux que l'on puisse voir, et dans lequel on a multiplié les embellissements ponr l'amusement des princes et des princesses.

Windsor a une histoire antique dont les commencements sont un peu obscurs ; mais, comme en beaucoup d'autres endroits de l'Angleterre, le premier nom historique qui y ait laissé des souvenirs, c'est toujours saint Edouard le Confesseur. Partout où les saints passent, ils laissent une empreinte profonde ; et l'on dirait que leurs œuvres, même matérielles, participent de l'immortalité de leurs mérites.

Saint Edouard y installa un cloître. Guillaume le Conquérant y bâtit une citadelle. Les deux vont bien ensemble : car un cloître est aussi une forteresse dans l'ordre spirituel. La citadelle protégea le cloître, et le cloître défendit la citadelle. Les abbés ont disparu, mais leurs cellules sont restées ; et qui sait si elles n'attendent pas le retour de leurs hôtes primitifs ?

La Chapelle de Saint Georges les reconnaîtrait, et leur ouvrirait ses portes ; car elle date du XV[e] siècle et appartient au catholicisme. C'est un monument splendide, qui, comme l'abbaye de Westminster, a gardé le cachet catholique. La nef, avec ses admirables sculptures et ses riches ornements, les vitraux coloriés avec leurs symboles et leurs portraits historiques, le chœur avec ses stalles somptueuses destinées au Souve-

rain, aux princes du sang, aux rois étrangers, aux chevaliers de la Jarretière, et chargées de blasons, d'emblêmes héraldiques, d'écussons et de bannières, tout cet ensemble, magnifiquement éclairé, m'a jeté dans l'admiration.

Depuis Edouard IV, qui fut placé sur le trône par Warwick, *le faiseur de rois*, et qui a bâti cette chapelle de St. Georges, bien des rois, des reines, des princes et des princesses sont venus dormir leur dernier sommeil sous ces dalles funèbres. Les princes de la maison régnante, Georges III, Georges IV et Guillaume IV y reposent.

Je n'ai pas l'intention de décrire le labyrinthe de cours, d'édifices, de tourelles, de donjons et de chapelles qui composent Windsor, non plus que la série des splendides appartements de l'intérieur, que nous avons pu visiter, pendant que la famille royale voyage en Ecosse.

Mais il convient de mentionner spécialement la *Chambre d'Audience* de la Reine, dont les murs sont couverts de tapisseries des gobelins qui racontent l'histoire d'Esther, de Mardochée et d'Aman; la *Salle Van Dyck*, ainsi nommée parce qu'elle contient vingt-deux portraits de ce peintre célèbre, presque tous consacrés à Charles Ier et à sa famille; la *Chambre de Waterloo*, qui est une véritable galerie de portraits militaires; la *Salle du Trône* et la *Salle de Bal*, décorées avec luxe; la *Salle St. Georges*, d'une longueur de deux cents pieds, où se font les cérémonies de l'admission dans l'ordre de la Jarretière, et qui contient les portraits des Souverains de cet ordre; et enfin la *Grand'chambre*, qui a l'aspect d'un musée d'armures.

Je n'ai indiqué que les principaux appartements de ce merveilleux château, et je serais fort embarrassé de vous décrire le dédale de corridors, d'escaliers, de cours et de poternes qui vous y conduirait.

Mais il ne faut pas oublier la *Tour Ronde*, dont les sombres créneaux dominent tout cet écrin de bijoux antiques. C'est un entassement circulaire de moellons noircis, un nid de vautours au sommet d'une montagne, une tannière digne du Lion Britannique, accroupi sur son île et grinçant des dents pour la défendre.

Ce vieux donjon eut jadis un emploi très important, et renferma d'illustres prisonniers d'Etat, même des rois—ce qui sans doute lui a donné son air hautain. Mais depuis Georges II on lui a enlevé cet office qu'on a confié à la Tour de Londres, sa jeune sœur, bâtie comme lui par Guillaume le Conquérant,

dit-on. Le vieux scélérat n'a donc plus rien à faire qu'à se laisser vivre ; et il est soigneusement entretenu par l'Etat.

Quand on le fait causer—ce qui ne lui est plus défendu comme jadis—il raconte des histoires pleines d'intérêt, et même des aventures galantes dont il a gardé le souvenir.

Voyez-vous ce jardin qui grimpe la colline, et qui s'étend jusqu'à la muraille comme pour lui offrir un bouquet? Un jour—c'était au commencement d'un printemps du XVe siècle—une femme très belle, Jeanne de Beaufort, y vint promener ses rêves, peut-être ses ennuis. A travers les barreaux de son cachot un prisonnier d'Etat l'aperçut, et en devint amoureux. Il était roi, et l'amour en fit un poète, dont les vers ont survécu. Sa captivité fut longue ; mais quand les portes de sa prison s'ouvrirent, Jacques II remonta sur le trône d'Ecosse, et il y fit asseoir avec lui celle dont un regard avait illuminé sa prison.

Un autre poète a longtemps soupiré dans un cachot voisin. C'est le comte de Surrey, que sa vie aventureuse et ses vers non moins que ses amours ont rendu célèbre. On l'a surnommé le Pétrarque de l'Angleterre ; mais il n'avait pas, comme le poète italien, le tort grave d'aimer la femme de son prochain ; car la belle Géraldine était libre.

A l'âge de 28 ans, il sortit de la *Tour Ronde*, non pas comme Jacques I pour placer en même temps sur son front les diamants de la couronne et les roses de l'hymen, mais pour poser sa tête sur le billot, où, sans cause valable, le cruel Henri VIII la fit tomber.

Et Géraldine, me demandera-t-on peut-être, que devenait-elle?...

Un grand seigneur l'épousait en troisièmes noces.

O poésie de l'amour!

X

CHEMIN FAISANT.

ROME payenne faisait des dieux de ses empereurs : Londres divinise ses hommes de guerre. Il y en a deux surtout que je croyais morts depuis longtemps, et cependant je ne puis faire un pas sans les rencontrer. On peut nier l'immortalité des hommes en général, mais non pas celle de Nelson et de Wellington.

Leurs statues, leurs portraits, leurs monuments se retrouvent partout, et Wellington fut de son vivant plus fêté, plus honoré que les antiques Césars. Il ne pouvait traverser une rue de Londres sans voir sa gloire affichée quelque part. Les salons, les vitrines, les places publiques offraient partout son image au culte des Anglais.

Au coin de Piccadilly et Hyde Park s'élève une maison qui n'est plus jeune, et qui fut la résidence du duc de Wellington. Les fenêtres qui font face au Parc éclairent une vaste chambre dans laquelle le Duc et ses amis ont célébré l'anniversaire de Waterloo pendant 35 ans.

Pour le flatter on lui éleva à l'entrée du Parc une statue qu'il pouvait contempler de chez lui sans se déranger. Francis Wey s'est agréablement moqué de cet excès d'attention, et après avoir fait connaître le culte de Wellington il ajoute :

" Mais ce n'est rien encore : à l'entrée de *Hyde-Park*, au bout " d'une pelouse située en face des croisées du duc, Wellington " est représenté nu, en Achille, sous des proportions colossales. " Achille a les jambes écartées, de son bras gauche il soulève " un bouclier rond ; prêt à lancer le trait, il donne une expres- " sion terrible à sa tête anglo-spartiate encadrée de favoris en " côtelettes. Cette emphatique nudité de bronze a été placée

" sous les fenêtres, et pour le plaisir des yeux de Wellington, à " qui ce cadeau a été offert par une souscription des dames de " Londres....

" Tant de flatteries parurent insuffisantes. Une statue équestre " à la Banque, une statue allégorique à Hyde-Park, des bustes " partout, c'était bien quelque chose : le vainqueur de Waterloo " pouvait se voir en Achille du fond de sa chambre à coucher; " mais il lui était impossible de se contempler de la salle à " manger, qui ouvre sur la rue. Frappés de cette inconvénient, " quelques hommes d'importance, protecteurs d'un statuaire " qui cherchait aventure, imaginèrent d'ouvrir une souscription " pour un nouveau monument au vieux duc. Une pluie d'or " répondit à cet appel."

Après cela, les Anglais ne devraient pas se moquer de nos pratiques catholiques et de nos légendes. Ils ont plus que nous peut-être le culte des images. Ils ont aussi leurs légendes, et celle du comte Guy de Warwich semble copiée sur celle de saint Alexis. La seule différence c'est qu'un quartier de roche remplace l'escalier.

Que les Anglais honorent leurs grands hommes, et gardent leur mémoire, je n'y vois rien à blâmer, au contraire. Mais je trouve que notre culte des saints a mille fois plus raison d'être.

C'est un des beaux côtés de notre nature de vénérer les morts illustres, et c'est surtout dans l'ordre spirituel que cette vénération est salutaire.

Aujourd'hui même le souvenir d'un grand homme m'a attiré dans la rue Welbeck, et après quelques recherches j'ai pu trouver et visiter la maison qui vit mourir en 1873 l'homme d'Etat le plus éminent peut être que le Canada français ait produit, Sir George Etienne Cartier.

C'est le No. 47 de la rue Welbeck, West-End. J'ai vu les appartements qu'il occupait avec sa famille, le fauteuil où il s'asseyait le plus souvent près d'une croisée, et le lit sur lequel il est mort.

J'en suis sorti tout ému, et le souvenir de cet homme que j'ai si bien connu, et qui fut l'une de nos plus grandes gloires nationales, m'a longtemps poursuivi.

Qui nous dira les pensées qui ont dû traverser sa forte tête dans cette lutte suprême qu'il a soutenue contre la mort, lui qui avait tant combattu et remporté tant de victoires pendant vingt-cinq ans?

Qui nous dira les angoisses de sa famille désolée, dans ce jour terrible qui lui apportait à la fois l'isolement et l'exil ?

Je me suis rappelé toutes les circonstances de son départ du Canada. Avec un grand nombre de ses amis, j'étais allé lui serrer la main à bord du steamer, et je l'avais trouvé bien altéré par la maladie. Mais en prenant la parole pour répondre à notre *adresse*, toute son énergie lui était revenue. Uu moment son œil vif s'était rallumé, et les éclats de sa voix avaient couvert le bruit des flots et du vent. Soudain le sifflet du navire avait mugi, et il avait été forcé de s'interrompre; mais une minute après il avait repris son discours en disant : " Vous " voyez, mes amis, combien de temps ce terrible sifflet m'a in- " terrompu ; eh bien, il en sera de même de ma défaite poli- " tique et de ma maladie : elles ne feront qu'interrompre un " instant ma carrière ; elles ne la briseront pas "

Hélas ! cette confiance dans l'avenir, qu'il s'efforçait de nous inspirer, il ne l'avait plus lui-même. Car le lendemain il disait au capitaine du vaisseau, en regardant son beau fleuve Saint-Laurent qu'il avait tant aimé : " Je reviendrai dans mon pays, mais non pas vivant ! "

Cette parole était prophétique. Le travail, la lutte et les veilles avaient usé cette organisation dévorée d'activité, et qui n'était plus soutenue que par son indomptable énergie. Le repos, le changement de climat, la paisible atmosphère de la vie domestique qu'il n'avait pas assez goûtée, ranimèrent quelque temps ses forces épuisées. L'espérance commença même à renaître au fond de son cœur ; et quand la mort impitoyable vint frapper à cette porte No. 47, de la rue Welbeck, elle n'était pas assez attendue ! Mais la miséricorde de Dieu est infinie, et sans doute elle aura reçu son âme. Sa foi ferme et ses profonds sentiments religieux lui auront mérité cette grâce.

Un rapprochement s'impose à mon esprit : O'Connell et Sir George Cartier.

Le premier servit avec amour sa patrie et l'Eglise, l'Irlande et Rome. Il alla mourir en Italie dans les bras de l'Eglise sa mère, léguant son corps à l'Irlande, son cœur à Rome et son âme au ciel !

Le second aima surtout son pays et sa mère patrie, le Canada et l'Angleterre. Il mourut à Londres qui lui avait décerné de grands honneurs, et légua au Canada son corps qui y fut rapporté et enterré avec une pompe princière ! La différence de ces deux destinées est un grand sujet de réflexion.

Il est juste de dire que chez notre regretté compatriote le citoyen a été presque irréprochable.

Sir George a grandi sa patrie et fait respecter sa race. Il a aimé la gloire, mais il a méprisé l'argent. Son ambition était noble, et son désintéressement admirable. Il a été fidèle à sa devise : *Franc et sans dol.*

Il ne fut pas un génie transcendant, et son instruction manquait de brillant. Mais il avait un jugement sain, une grande pénétration et du coup d'œil.

Il voyait juste et loin, et, s'il savait moins bien parler que d'autres, il savait mieux agir. Sa force de caractère était à toute épreuve, et comme chef de parti il n'a pas eu d'égal.

Au reste, ses œuvres lui ont survécu et son pays gardera sa mémoire.

Tout en faisant ces réflexions qui m'attristaient, je descendais la rue Oxford, et j'arrivais aux superbes magasins de Little & Sons, qui sont les Glover & Fry de Londres. Ce n'est pas pour moi que j'y allais. Une scène de boutique vint agréablement me distraire, et me faire connaître un trait de mœurs commerciales de Londres.

En attendant ma compagne de voyage qui causait avec les modistes de l'établissement, je me prélassais sur une ottomane au milieu d'un vaste appartement entouré de tablettes et de garde-robes.

Un acheteur entra et demanda à voir quelques échantillons de manteaux : il en voulait choisir un pour sa femme.

Il s'installa commodément sur un sofa, pendant que la marchande préposée à ce département ouvrait ses armoires, choisissait quelques *articles*, et faisait entrer deux jeunes filles.

Alors l'exhibition de manteaux commença. Les jeunes filles, qui étaient elles-mêmes deux jolis spécimens féminins, les endossaient, passaient alternativement devant le chaland, et s'y retournaient avec grâce pour exposer sous toutes ses faces l'élégance de *l'article* offert.

L'acheteur — qui était peut-être un faiseur — souriait avec amabilité, et laissait tomber quelques mots par intervalles: *This is a good one — that's very nice — it is beautiful — what is the price? — I like that.*

On croit généralement qu'une belle toilette embellit une femme ; mais il est aussi vrai de dire qu'une jolie femme fait bien ressortir l'élégance d'une toilette et qu'elle lui rend au centuple l'éclat qu'elle lui emprunte.

L'exposition des manteaux continua pendant plus d'une heure, et ils étaient tous si beaux et faisaient tous si bien que le chaland ne put se décider à faire un choix.

Au cent cinquantième manteau il se leva, prit son chapeau, salua avec amabilité et sortit.

La marchande et les deux boutiquières se regardèrent, poussèrent un éclat de rire, et se mirent courageusement à replacer les *articles* épars.

Ce trait me rappela ce que dit F. Wey à ce sujet, et me prouva que si les acheteurs sont encore les mêmes que de son temps, les débitants ont bien changé, et savent maintenant offrir leurs marchandises avec une rare patience. Le spirituel écrivain voulait acheter une canne, et après en avoir lorgné un faisceau dans une vitrine, il entra, se fit montrer *un stick*, assez joli de loin.

" De près, continue-t-il, il me déplut; j'articulai laconique-
" ment: *No*, et j'attendis qu'on m'en présentât d'autres. A ma
" grande surprise, le marchand retourna à ses affaires; j'errai
" dans le magasin, il n'y fit aucune attention et je sortis sans
" qu'il fît rien pour me retenir. A Londres, on ne fait pas l'*article*.
" Je voulus m'en assurer davantage et je franchis le seuil d'une
" autre maison où je furetai dix minutes, touchant à tout sans
" rien demander. Pas un mot, point d'offres ni de questions.
" Je m'éloignai sans desserrer les lèvres, ce qu'on parut trouver
" naturel. Ailleurs je me fis montrer vingt cannes et à mesure
" que je les maniais, il me venait une grande envie d'aller
" acheter des aiguilles. Je remerciai donc le boutiquier d'un
" signe; il me salua poliment et je restai émerveillé."

" Un coutelier était près de là, qui plaça devant moi des
" aiguilles, ce qui m'inspira le désir d'acheter un couteau. Il
" m'en offrit un, un seul. J'en voulus plusieurs; il les aligna,
" m'indiqua les prix et me laissa en repos. Alors je m'assis, et
" en regardant au plafond je chantonnai, comme disait Mary,
" un petit air qui n'existe pas. L'artisan reprit sa lime et son
" ouvrage commencé. Au bout de quelques minutes il me dit
" qu'il faisait bien chaud, et je répondis avec beaucoup d'à-pro-
" pos: *Yes*. Tout en jouant avec les couteaux j'en choisis un;
" le marchand l'examina, me dit: *not good*, le posa et se remit
" à l'œuvre. Présumant qu'il serait opportun de me relever
" d'un choix inhabile, j'en fis un autre avec discernement, et
" le coutelier à son tour prononça *yes*. Il me fallait un canif
" pour mes crayons et je le demandai excellent. Le débitant

" chercha dans un rayon dont il tira un seul canif, qu'il mit " devant moi. Et comme je demandais de quoi choisir, il me " dit : *Very good, very good!* Sans me refuser il ne bougeait pas " et me claquemurait dans son éternel *very good*. Ma foi, " j'achetai le canif. La monture en est soignée et l'acier très " fin, je le suppose ; mais il ne coupe pas du tout."

XI

LES INSTITUTIONS ET L'AVENIR.

L'ANGLETERRE est le pays du roastbeef, du porter et du gin ; mais elle a d'autres institutions qui valent mieux.

Ce n'est pas que je méprise le roastbeef ; au contraire, je l'affectionne beaucoup, et je crois que les Anglais lui sont redevables de leur teint rose et de leur robuste santé. Mais enfin j'estime que la *Magna Charta* a fait plus encore pour le bonheur et la prospérité de l'Angleterre.

Les Français s'amusent beaucoup aux dépens d'Albion ; mais je crois qu'ils ont tort, et qu'ils commencent à s'en apercevoir.

Ils ne s'en moquent pas tous d'ailleurs. On se rappelle que M. de Montalembert les admirait beaucoup, trop même. Nous croyons qu'il faisait erreur en voulant appliquer à sa patrie un régime qui n'est pas fait pour elle. Mais il avait raison de louer en Angleterre des institutions qui lui conviennent.

M. LePlay, qui a étudié et observé l'Angleterre, rend pleine justice aux institutions anglaises ; et quand il s'agit d'études sociales et politiques, cet éminent publiciste fait autorité.

Il en est des formes de gouvernement pour les peuples comme des différents régimes alimentaires pour les individus. Elles doivent être adaptées au tempérament, aux mœurs, au caractère, aux défauts et aux qualités de chaque nation. La constitution est faite pour la nation, et non pas la nation pour la constitution.

Le peuple anglais peut jouir sans inconvénient d'une grande somme de liberté et même de souveraineté, parce qu'il a de fortes traditions de respect, de hiérarchie et d'autorité.

Le Français a fait table rase de ces nobles gardiennes de la

paix et de la sécurité publiques, et c'est pourquoi le régime parlementaire ne paraît pas lui convenir.

Mais de ce que le régime parlementaire a été favorable au développement et à la prospérité de la Grande-Bretagne, il n'en faut pas conclure qu'elle lui doive tout son bien-être. Ils se trompent lourdement ceux qui attribuent à sa seule constitution politique sa féconde stabilité.

Les causes de la longue paix intérieure de l'Angleterre sont nombreuses, et elles ont contribué à la prospérité commune dans des parts inégales.

Je ne veux pas en faire le sujet d'une étude ; j'indiquerai seulement l'esprit profondément religieux de la nation, ses coutumes anciennes nées avec le christianisme, son respect de l'autorité, le maintien de sa hiérarchie politique et religieuse, son unité sociale, sa famille-souche, son système de lois pour la protection, l'administration et la transmission de la propriété.

Son esprit religieux est mal éclairé, il est vrai, et depuis trois siècles il a pris une fausse route. Mais si l'Angleterre n'est pas catholique, elle est du moins chrétienne. Si elle ne possède pas la vérité tout entière, elle en possède les fondements inébranlables.

Elle ne remet pas en question les principes constitutifs des sociétés, les rapports de Dieu avec l'homme, la loi naturelle ou le droit divin. En un mot elle ne rejette pas l'ordre surnaturel.

Au contraire, elle a foi dans la Bible, cette *Somme* de toutes les vérités, et la Bible, mal interprétée même, vaut mille fois mieux que le *Contrat social* bien compris.

Elle a reçu le baptême, et elle garde encore la morale évangélique. Elle croit en Jésus-Christ et en sa Parole, elle conserve et met en pratique une multitude de prescriptions et de traditions catholiques, mieux même parfois que des peuples qui sont restés unis à l'Eglise de Rome.

L'observation du dimanche, par exemple, si négligée dans les villes de France et d'Italie, est poussée jusqu'au scrupule à Londres—qui ce jour-là ressemble à un tombeau. Qu'on y mette de l'exagération, et une certaine rigueur pharisaïque, je l'admets bien ; mais cet excès vaut mieux que l'autre, et si Paris imitait Londres sous ce rapport, beaucoup de choses qui y vont très mal iraient bien mieux.

Les coutumes de l'Angleterre qui règlent, et qui jadis surtout réglaient les rapports des classes dirigeantes avec le peuple,

des maîtres avec leurs employés, ont contribué à la tranquillité de la nation. Malheureusement, comme M LePlay l'a observé, ces coutumes s'altèrent, et le Parlement a dû intervenir déjà plusieurs fois pour les remplacer par la loi écrite, ce qui indique une dégradation dans les institutions, et dans les mœurs.

Je n'insiste pas sur le respect de la loi ; personne ne conteste cette qualité au peuple anglais. Il pousse même ce respect jusqu'à la vénération—ce qui l'amène à confondre quelquefois la justice et le droit avec la loi. La Justice et le Droit existent indépendamment du Parlement, et les grands hommes d'Etat anglais les ont souvent reconnus comme les fondements nécessaires de toute législation.

L'attachement inébranlable de l'Angleterre pour ses traditions est aussi remarquable, et s'il est vrai de dire qu'il tend un peu à s'effacer, il persiste encore dans la vie domestique et jusque dans les sphères sociales.

Un grand avantage de la constitution anglaise, c'est de ne pas centraliser tous les pouvoirs en toutes matières. Elle sauvegarde l'unité sans sacrifier la liberté, et laisse aux comtés et aux villes leur autonomie dans beaucoup de matières locales. Le maintien de son aristocratie et de ses privilèges, la restriction et l'organisation du suffrage électoral protègent encore la stabilité du gouvernement anglais.

Mais là aussi le désordre m nace de s'introduire.

Il est bien pénible de voir aujourd'hui des hommes comme M. Gladstone et le noble marquis de Hartington travaillant à créer un mouvement de l'opinion publique en faveur du suffrage universel !

Comme feu M. Thiers, M. Gladstone aime le bruit, et ne veut pas qu'on oublie qu'il existe. Tous les moyens lui sont bons pour refaire sa popularité, et après avoir caressé les préjugés protestants en dénonçant le Pape et le Concile du Vatican, et tous les catholiques à l'animadversion des Anglais, il caresse aujourd'hui les mauvais penchants du peuple et lui prêche l'égalité. Il est devenu radical, et s'il savait quels malheurs il prépare à sa patrie en voulant lui donner pour roi le suffrage universel, il serait bien coupable.

Quand il aura réussi, les institutions qui ont assuré à l'Angleterre des siècles de grandeur et de prospérité tomberont en ruines. (1)

(1) Ces lignes ont été écrites il y a quelques années.

C'est là le danger qni menace l'avenir de l'Angleterre à l'intérieur. Mais d'autres dangers non moins graves le menacent aussi à l'extérieur, et le temps n'est peut-être pas bien éloigné où cette grande puissance maritime verra ses colonies lui échapper les unes après les autres.

La politique de l'Angleterre depuis la guerre de Crimée relativement aux autres puissances a été la non-intervention et pourrait bien tourner contre elle. On dira que cette conduite ne lui a pas fait d'ennemis ; c'est possible, mais lui a-t-elle fait des alliés ? Moins encore. Elle aura toujours pour ennemis les peuples dont les intérêts viendront en conflit avec les siens, et s'il faut lutter alors contre une puissance plus forte qu'elle, qui viendra à son secours ?

Le laisser-faire donne la paix du moment ; mais il n'assure pas l'avenir, et ne sauve pas toujours l'honneur. En Amérique, l'Angleterre a laissé chasser la France du Mexique, et écraser les Etats du Sud par les Etats du Nord ; en Europe, elle a laissé battre l'Autriche et démembrer la France.

C'étaient pourtant ses alliés naturels dans la question d'Orient, et quand cette éternelle question surgira de nouveau, elle sera forcée de défendre seule ses intérêts. Alors son immense empire colonial ne sera guère facile à protéger, et ses forces trop divisées seront insuffisantes à repousser les envahisseurs.

D'ailleurs les vastes colonies britanniques grandissent et se développent rapidement, et dans un avenir plus ou moins éloigné, l'Australie et le Canada se détacheront de l'Angleterre sans secousse, comme les fruits tombent de l'arbre lorsqu'ils sont mûrs.

La civilisation européenne qui pénètre dans les Indes produira le même effet sur les riches possessions anglaises de ce pays, et un jour les innombrables populations des bords du Gange se compteront et voudront s'affranchir.

Il va sans dire que ces évènements sont peut-être encore bien loin ; mais un conflit européen pourrait précipiter la catastrophe, et amener des complications qui circonscriraient l'empire britannique dans l'île qui est aujourd'hui la Grande-Bretagne.

Je ne souhaite pas de voir l'avenir justifier ces lugubres prévisions, et la *bataille de Dorking* devenir une réalité.

XII

LA POSITION DES CATHOLIQUES.

TOUT le monde sait par quelle série de persécutions odieuses le catholicisme a été presque entièrement extirpé de l'Angleterre. La confiscation des biens, l'emprisonnement et la mort furent les armes qu'on employa pendant près de deux siècles pour triompher du Papisme.

Le temps finit par apaiser ces haines violentes ; le bon sens de la nation l'emporta sur le fanatisme, et les lois sanguinaires d'Elisabeth devinrent *lettre morte.*

Enfin, en 1829, l'acte de l'émancipation fut voté par le Parlement anglais, et pour la première fois la législation s'imprégna d'un peu de justice pour les catholiques. Malgré toutes les restrictions de cette loi la liberté religieuse y était reconnue en principe, et l'on crut qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour l'Eglise catholique anglaise. Car cette Eglise subsistait toujours : c'est une semence que la persécution ne réussit jamais à détruire complètement.

La nouvelle loi fut en effet très favorable aux intérêts catholiques, et les années suivantes virent s'élever, en plusieurs endroits du sol anglais, de belles cathédrales et de nombreuses écoles. La sève apostolique circula plus librement dans cette Eglise depuis si longtemps proscrite ; et ses progrès furent remarquables.

Mais elle n'avait encore à sa tête que des vicaires apostoliques, et le besoin d'un gouvernement ecclésiastique régulier se faisait sentir. L'éminent cardinal Wiseman, que Pie IX a appelé " l'homme de la Providence pour l'Angleterre ", fut l'instrument dont Dieu se servit pour l'accomplissement de ce grand œuvre ; et le 29 septembre 1850, le grand Pontife qui gouver-

nait alors l'Eglise promulguait la bulle *Universalis Ecclesiæ regendæ*, qui rétablissait la hiérarchie catholique en Angleterre.

Ce grand évènement souleva dans notre mère-patrie une véritable tempête. La presse, le *Times* en tête, s'écria qu'elle avait peine à croire *à l'impudence et à l'absurdité papale*, et pendant longtemps elle broda à perte d'haleine sur ses sujets favoris : " The Church in danger," " No peace with Rome," " Down with the Pope".

Puis vinrent les protestations du clergé de toutes les églises, dont je ne puis donner une idée juste qu'en reproduisant une page des spirituelles polémiques du Dr. Newman.

Que l'hérésie, le scepticisme, l'infidélité et le fanatisme, dit-il, se liguent contre *l'église établie*, et l'attaquent en tous sens, ils ne réussiront guère à l'émouvoir. Mais laissez passer dans cette brise le plus faible chuchottement catholique, et sur le champ il produira un bouleversement dans l'atmosphère.

" Spontaneously the bells of the steeples begin to sound. Not " by an act of volition, but by a sort of mechanical impulse, " bishop and dean, archdeacon, rector and curate, one after " another, each on his high tower, off they set, swinging and " booming, tolling and chiming, with nervous intenseness, and " thickening emotion, and deepening volume, the old ding-dong " which has scared town and country this weary time ; tolling " and chiming away, jingling and clamouring and ringing the " changes on their poor half-dozen notes, all about the Popish " aggression, insolent and insidious, insidious and insolent, " insolent and atrocious, atrocious and insolent, atrocious, " insolent, and ungrateful, ungrateful, insolent, and atrocious " foul and offensive, pestilant and horrid, subtle and unholy, " audacious and revolting, contemptible and shameless, mali- " gnant, frightfull, mad, meretricious,—bobs (I think the " ringers call them,) bobs and bobs royal, and triple-bob-majors, " and grand-sires, to the extent on their compass and the full " ring of their metal, in honor of Queen Bess, and to the con- " fusion of the Holy Father and the Princes of the Church."

Un instant on se crut revenu aux jours d'Henri VIII et d'Elisabeth, et l'on se reprit à vanter les vertus de la chaste *Queen Bess*.

L'opinion publique s'enflamma jusqu'à l'émeute, et dans quelques villes le Pape et le Cardinal furent brûlés en effigie.

Pendant ce temps-là Son Eminence rédigeait son mémorable

Appel au peuple anglais, et vaquait tranquillement aux devoirs de son ministère.

Un grand nombre de pétitions furent adressées au Parlement, qui dut faire une loi pour donner satisfaction à l'opinion publique. Cette loi occasionna de grands débats, et causa bien des tribulations au ministère qui dut même résigner et qui fut ensuite rappelé. Une voix protestante, celle de Sir James Graham prit la défense des catholiques avec une éloquence qui rappelait les grands triomphes oratoires d'O'Connell.

Malgré tout, la loi fut votée, déclarant nuls et illégaux les brefs et bulles du Pape, rendant passible d'une pénalité de cent louis sterling toute personne qui obtiendrait ou publierait ces brefs et bulles, ou qui prendrait en vertu de ces bulles des titres empruntés à quelque ville du Royaume-Uni.

La fureur populaire s'apaisa alors, et quand le calme fut rétabli, nul ne songea à faire l'application de la loi. Elle resta dans les statuts, mais elle ne passa pas dans les faits. Les évêques continuèrent de remplir leurs devoirs de pasteurs, ils adressèrent à leurs ouailles et publièrent des lettres pastorales qu'ils signèrent de leurs titres d'archevêque ou d'évêque, et personne ne les traduisit devant les tribunaux.

Enfin lorsque l'Archevêque de Westminster mourut, les journaux protestants firent son éloge et rendirent hommage non seulement à ses talents d'écrivain et d'orateur, mais encore à la haute dignité ecclésiastique que Rome lui avait conférée.

Depuis lors, le mouvement catholique a toujours grandi en Angleterre, et la hiérarchie, cette nouvelle vigne du Seigneur plantée dans la patrie du protestantisme, produit des fruits abondants et attire de nombreux ouvriers dont le zèle, la science et la vertu sont admirables.

La position de nos coreligionnaires va donc s'améliorant de jour en jour ; mais elle laisse encore beaucoup à désirer. Bien des portes leur sont encore fermées, et toutes les hautes positions du royaume sont inaccessibles pour eux. La fortune, la puissance, et les honneurs appartiennent presque exclusivement à leurs frères séparés. Comme on l'a vu, l'Eglise catholique n'a pas à proprement parler d'existence légale en Angleterre, et la suprématie spirituelle du Pape sur les catholiques n'y est pas admise dans la loi. On la tolère, mais on ne lui reconnaît pas de droits.

Cependant il y a depuis quelques années amélioration sensible dans le sort que l'Angleterre fait à l'Eglise catholique. L'esprit

public vaut mieux que la loi, et le retour à des idées plus justes sur cette divine institution est remarquable.

C'est ce que m'a dit Son Eminence le Cardinal Manning, qui est une des illustrations de l'Eglise catholique.

Le Cardinal m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner, et m'a fait visiter le spacieux palais, dont il a récemment fait l'acquisition. C'est un homme grand, maigre, sec, au front dénudé, aux yeux vifs et profonds ! Il vit et travaille comme un bénédictin, et tous ses discours, comme ses écrits, ont toujours du retentissement dans toute l'Europe.

Il est plein de confiance dans l'avenir, et il fait l'éloge des sentiments religieux et de l'esprit de tolérance des Anglais.

Qui sait si ce grand peuple, qui a l'esprit large et d'admirables qualités, ne reviendra pas un jour reprendre sa place à l'ombre de l'Eglise catholique !

PARIS

I

EN ROUTE.

J'AI quitté Londres, hier matin, et quelques heures après je m'embarquais à Douvres.

Ce n'est pas sans regret que j'ai passé à Cantorbéry sans arrêter. Les hautes murailles de sa belle cathédrale gothique ont longtemps attiré mes regards. Que de souvenirs y voltigent autour de ses noirs arceaux et près du tombeau de saint Thomas Becket! Je n'ai pu les chasser de mon esprit, et les événements extraordinaires de la vie de ce grand saint ont repassé dans ma mémoire pendant que je traversais la Manche.

J'ai revu le preux chevalier, le brillant homme du monde qui avait été le compagnon d'études du jeune Henri de Plantagenet, devenant son favori et son chancelier lorsque celui-ci monta sur le trône d'Angleterre.

Je l'ai vu se convertissant radicalement, se consacrant au Seigneur, et devenant bientôt Archevêque de Cantorbéry, ce qui était la plus haute dignité ecclésiastique de l'Angleterre.

Mais l'ami intime du roi disparaît dans l'Archevêque, et quand le roi veut empiéter sur les droits de l'Eglise, il voit son ancien ami se dresser devant lui, et lui opposer le *non licet* apostolique que tant de souverains ont entendu.

La guerre éclata alors entre le despote conquérant et l'évêque, et, un jour, le serviteur de Dieu, pour échapper à la vengeance de son terrible ennemi, traverse cette mer dans une chaloupe de pêcheur.

Pendant sept ans viennent se joindre, aux douleurs de l'exil, tous les déboires, tous les abandons, toutes les trahisons, toutes les persécutions. Mais l'Archevêque lutte toujours, et toute l'Europe a les yeux sur lui, partagée entre l'amour et la haine, entre le blâme et l'admiration.

Les autres évêques de l'Angleterre faiblissent; des cardinaux romains, trompés par les hypocrites protestations de Henri II, prennent fait et cause contre le grand prélat. Mais lui, toujours debout et toujours ferme, excommunie les évêques anglais, et dénonce même au Pape la conciliation impossible et injuste que tentent toujours quelques-uns de ses conseillers.

Hélas ! la cause que défendait saint Thomas de Cantorbéry, et qui avait pour objets l'indépendance de l'Eglise et les immunités ecclésiastiques, ne devait triompher que par le martyre de son défenseur. Les grandes causes de Dieu appellent des victimes, et le sang des Saints les fait seul triompher.

Après son long exil, saint Thomas repassa cette mer, et pendant que les officiers du roi l'attendaient à Douvres, une multitude de pauvres courait sur la grève de Sandwich à quelques milles d'ici et acclamait l'illustre exilé.

Ce retour fut un triomphe ; mais le roi en prit ombrage, et à peine un mois s'était écoulé que le saint prélat tombait assassiné par quatre chevaliers de la chambre du roi. Son sang, comme celui de la victime divine, coulait dans le chœur même de sa chapelle, et la cause de l'Eglise pour laquelle il avait offert sa vie était gagnée.

La consternation fut universelle quand la mort de saint Thomas fut connue, et le roi d'Angleterre comprit que cet assassinat n'était pas seulement un crime, mais une grande faute politique.

Le tombeau du martyr devint glorieux, et plus de cent mille pèlerins y vinrent en pèlerinage dans le cours d'une année. L'intercession du saint opérait une infinité de miracles. Les malades étaient guéris, les aveugles recouvraient la vue, les sourds entendaient, et les morts ressuscitaient.

Et pendant que la gloire du martyr grandissait, son persécuteur voyait croître le nombre de ses ennemis et diminuer sa puissance. Non seulement ses sujets, mais ses propres enfants se révoltaient, et sa femme elle-même se tournait contre lui.

Un jour un pauvre pèlerin, en habits de pénitent, marchant sur un chemin rocailleux, les pieds nus et ensanglantés, entra

dans la cathédrale de Cantorbéry, et alla s'agenouiller sur la tombe glorieuse ! Il s'y fit donner la discipline par les moines, confessa ses fautes, passa un jour et une nuit en prières, et supplia l'âme de son ancien ami de lui obtenir le pardon de Dieu.

Ce pénitent était le roi d'Angleterre, et le jour même qu'il entendait la messe sur le tombeau de saint Thomas, et lui demandait grâce, ses troupes remportaient une grande victoire sur le roi d'Ecosse et le faisaient prisonnier.

Mais les crimes de ce grand roi demandaient un châtiment, et Dieu sut bien le lui infliger. Après avoir vu ses enfants le trahir et le combattre les uns après les autres, il apprit tout-à-coup que l'aîné était mort de mort subite, et que le troisième était tombé dans un tournoi percé d'un coup de lance, pendant que les deux autres se liguaient avec le roi de France contre leur père.

Enfin, il mourut lui-même, étranglé par deux valets de chambre, dit un historien breton.

Ces réminiscences historiques m'ont distrait des secousses de la mer qui maltraite horriblement notre coquille de noix. Car c'est une vraie coquille que notre paquebot, quand on le compare à nos superbes steamers transatlantiques, et je me demande comment il se fait qu'entre deux grands pays comme la France et l'Angleterre il n'y ait pas encore, pour faire la traversée, une ligne de navires de dimension et de force convenables.

Autre question. Pourquoi la Manche, qui n'est pas plus large que notre fleuve Saint-Laurent, est-elle une mer si mauvaise ? Ne dirait-on pas qu'elle a hérité du caractère belliqueux de la France et de l'entêtement de l'Angleterre, ou que les longues guerres dont elle a été le théâtre la bouleversent encore profondément ?

Que de combats navals se sont en effet livrés sur ses vagues écumeuses, et combien de vaisseaux de guerre y ont sombré ! Combien de nobles personnages et de grands capitaines y ont trouvé la mort !

Si le lit de cette mer était mis à sec on y ferait bien des découvertes !

Un des plus tristes naufrages que l'histoire rapporte est celui de la *Blanche-Nef*, que Jules Janin raconte dans son *Histoire de la Normandie.*

Mais voici la terre, découpant ses lignes à l'horizon sur le fond gris du ciel.

Vers les rives de France
Voguons en chantant,
Voguons doucement,
Pour nous
Les vents sont si doux.

Ainsi nous chantons avec le poète. Mais certes les vents ne sont pas si doux qu'il lui plaît de le dire, et les nombreuses victimes du mal de mer gisant çà et là protestent contre la chanson.

C'est juste, et pour leur prouver nos sympathies, nous entonnons ce couplet de Béranger :

" Qu'il va lentement le navire
" A qui j'ai confié mon sort !
" Au rivage où mon cœur aspire,
" Qu'il est lent à trouver un port !
" France adorée !
" Douce contrée !
" Mes yeux cent fois ont cru te découvrir,
" Qu'un vent rapide
" Soudain nous guide
" Aux bords sacrés où je reviens mourir,
" Mais enfin le matelot crie :
" Terre ! terre là-bas, voyez !
" Ah ! tous mes maux sont oubliés
" Salut à ma patrie ! "

La joie déborde de nos cœurs toujours français. La voilà donc cette France d'où sont partis nos ancêtres. La voilà donc la patrie des Cartier, des Champlain et des Montcalm ! Les voilà ces rivages bénis que depuis si longtemps nous désirons voir et embrasser avec amour ! Avec quel bonheur nous entendons déjà retentir à bord les accents de cette belle langue française, que nous ne parlons plus depuis six semaines !

Cette petite ville en amphithéâtre, adossée à un château-fort, c'est Calais, et son nom me rappelle certains contes de mon enfance. Cette vieille église qui domine la ville, c'est *Notre Dame*, vers laquelle bien des marins en péril ont tourné leurs yeux et leurs pensées. Elle date du onzième siècle. Le Beffroi et la Tour-du Guet, qui regardent par dessus les autres édifices notre paquebot entrer au port, nous parlent aussi du temps passé et remontent aux XIVe et XVe siècles.

Nous dînons à la hâte, et bientôt nous montons en voiture, en route pour Paris. Pendant quelque temps nous côtoyons les bords de la mer, et le train s'arrête à Boulogne.

Jolie ville, dont une partie a une enceinte de vieilles murailles, et qui a aussi son église Notre-Dame, et son châteaufort antique, de jolies promenades au bord de la Manche, et un riche musée d'antiquailles. En arrière de la ville, sur un large plateau qui domine l'océan, s'élève *la colonne de la Grande Armée*, qui rappelle la grande fête du 15 août 1804, dans laquelle Napoléon, en présence de cent mille soldats, fonda l'ordre de la Légion d'honneur.

Nous traversons Abbeville, Amiens, où je reviendrai ; et, le cœur allègre, nous courons vers Paris.

Quand nous descendîmes au Grand Hôtel-du-Louvre, il faisait nuit.

II

PREMIÈRE PROMENADE.

J'AVOUERAI candidement que j'éprouvai une grande allégresse à mon réveil, en pensant que j'étais à Paris.

Les Parisiens, c'est-à-dire ceux qui naissent et vivent dans Paris, ne comprendront pas cela. Mais il en est bien autrement pour un touriste canadien, c'est-à-dire, pour un voyageur qui a du sang français dans les veines, qui est né à 1500 lieues de la France et qui ne l'a jamais vue !

Dès sa plus tendre enfance il a entendu parler de cette ancienne mère patrie, où ses ancêtres ont vécu. Il a appris son histoire, il s'est réjoui de ses gloires, il s'est affligé de ses malheurs, il s'est même exagéré sa grandeur, et le rêve de ses jeunes années a été de voir Paris, la capitale de sa France tant aimée.

Par leurs journaux, par leurs livres, il a connu, étudié, admiré, les écrivains, les penseurs, les hommes d'Etat que Paris voit éclore, grandir et s'éteindre, et son imagination les lui a représentés tous—j'en suis un peu revenu—comme des géants, ou des êtres surhumains !

Et soudain, un beau matin, il s'éveille dans une chambre d'hôtel, il court à la fenêtre, et il aperçoit en face de lui les Tuileries !

Jugez de son émotion.

La mienne fut vive. Mais puisque j'ai avoué cet enthousiasme d'enfant, on me permettra d'avouer aussi que le désenchantement ne s'est pas fait attendre.

Quoi ! me suis-je dit en sortant de l'Hôtel-du-Louvre, ce sont là les Tuileries ? Cette longue et uniforme maçonnerie qui fait face à la rue de Rivoli, et qui n'est pas assez haute, ni assez ornée, c'est le Palais des Souverains de la France ?

Je m'attendais à autre chose. Cette première impression fut heureusement modifiée lorsque je vis l'autre façade du palais et les divers pavillons qui le composent.

J'entrai dans le jardin, et je jetai un coup d'œil sur la partie ouest du Palais.

O désolation ! C'est un amas de ruines noircies par la flamme. Quels sont donc les Vandales qui ont incendié ce grand édifice ? Hélas ! Ce ne sont pas des Vandales, ce sont des Français qui placèrent dans ces murs des barils de poudre et des matières inflammables qu'ils arrosèrent de pétrole, et qui y mirent le feu. Voilà ce que la Révolution, qui se nomme aussi civilisation, sait accomplir : elle change en barbares les hommes civilisés !

Il était sans doute bien beau ce jardin des Tuileries que le célèbre Le Nôtre avait tracé pour Louis XIV, et qui depuis a fait les délices de plusieurs familles royales. Mais il a été fort endommagé sous la Commune et il est un peu négligé maintenant. Un bon nombre de statues de bronze et de marbre en sont le principal ornement,

Mes pas se sont égarés dans les allées et les charmilles, le long des plates-bandes fleuries, à l'ombre des massifs de verdure, et mille souvenirs historiques ont envahi mon esprit. Il me semblait que je croisais de temps en temps les ombres des rois, des reines, des princes et des grands personnages que ce jardin a vus passer tant de fois.

Une date néfaste et une vision attristante hantaient surtout ma mémoire.

Il me semblait voir l'infortuné Louis XVI et sa famille sortant des Tuileries, où ils ne devaient plus revenir, et traversant ce jardin le 10 août 1792, pour se rendre au *manège* où siégeait alors l'Assemblée. Je voyais le jeune Dauphin marchant à côté de sa mère et poussant de ses petits pieds devant lui les feuilles sèches qui jonchaient déjà les allées — ce qui faisait dire au roi : " Les feuilles tombent de bonne heure cette année ! "

Je me suis rendu à l'endroit où se trouvait le manège, et je

me suis représenté les trois jours d'angoisses indicibles que la famille royale y passa, les séances orageuses de cette assemblée qui prononça la déchéance, et qui décréta que la famille royale fût transférée à la Tour du Temple.

C'est de cette dernière station douloureuse que le fils de saint Louis devait être conduit à l'échafaud quelques mois après !

C'est aussi dans ce jardin que le 8 juin 1794, fut célébrée la Fête de l'Etre Suprême, dont Robespierre fut le pontife. Ici s'élevait l'amphithéâtre où il monta, entouré par la Convention, et d'où il prononça deux discours qui auraient fait dormir debout, s'ils avaient duré plus longtemps.

L'extrémité ouest du jardin s'ouvre sur la Place de la Concorde, et j'y entrai. J'ai lu souvent que c'est la plus belle place du monde, mais je crois qu'on aurait dû se contenter d'écrire qu'elle en est la plus vaste. Ses proportions en effet sont immenses, et quoique décorée d'un obélisque, de fontaines, et de statues, elle a encore l'aspect d'une campagne un peu déserte.

Ce qu'on y voit de plus beau c'est ce qui n'y est pas : à droite la Madeleine, dressant au loin son portique élevé, à gauche, au-delà de la Seine, le Corps Législatif avec sa rangée de grandes colonnes, d'un côté la belle avenue des Champs-Elysées se terminant à l'Arc-de-triomphe, et de l'autre côté le vaste Jardin des Tuileries, bordé par les murailles sombres du palais incendié.

Cette place portait avant la Révolution le nom de Louis XV. En contemplant l'obélisque, il m'est venu à l'idée que ce colossal monolithe, apporté des bords du Nil, avait peut-être été placé là pour cacher l'ineffaçable tache de sang, que le sol devait garder. Car c'est ici que s'éleva la guillotine en 1793. C'est ici que la nation française a commis son plus grand crime, et que le sang de son roi retombant sur ses enfants, comme le sang de Jésus sur le peuple juif, a fait descendre du ciel un châtiment qui dure encore. Aussi l'obélisque, au lieu de cacher le sang et de faire oublier le crime, semble au contraire en marquer l'endroit et en perpétuer le souvenir. C'est un doigt vengeur montrant aux générations qui passent le ciel où monta le fils de saint Louis, et d'où descend la foudre qui frappe de temps en temps la France.

Dans une de ses premières poésies, à l'époque où il défendait

la monarchie, Victor Hugo rappelle le passage triomphal de Marie Antoinette, le jour de ses noces, sur cette place funeste :

> " C'est bien ici qu'un jour, de soleil inondée,
> La grande nation dans la grande cité
> Vint voir passer en pompe une douce beauté !
> Ange à qui l'on rêvait des ailes repliées !
> Vierge la veille encor, des jeunes mariées
> Ayant l'étonnement et la fraîche pâleur ;
> Qui reine et femme, étoile en même temps que fleur,
> Unissait pour charmer cette foule attendrie
> Le doux nom d'Antoinette au beau nom de Marie !
> Son prince la suivait, ils souriaient entre eux
> Et tous en la voyant disaient : qu'il est heureux ! "

Et le poète termine ainsi :

> " Louis Seize, le jour de sa noce royale,
> Avait déjà le pied sur la place fatale
> Où, formé lentement au souffle du Très-Haut,
> Comme un grain dans le sol, germait son échafaud ! "

Laissant derrière moi la place lugubre qui rappelle tant de tragédies, je m'aventurai dans les Champs-Elysées. C'est une belle promenade plantée d'arbres et de fleurs, percée d'une immense avenue, sillonnée d'équipages, parsemée de cafés, de kiosques, et de petits théâtres. La perspective en est très belle

A droite s'élève, au milieu d'un massif d'arbres, l'Elysée-Bourbon, joli palais qui appartenait, au milieu du XVIIIe siècle, à la marquise de Pompadour, dont les Canadiens tiennent la mémoire en si grand mépris. Il sert aujourd'hui de résidence au président de la République.

Le Président a pour voisins des hommes qui par les idées qu'ils représentent forment avec lui un groupe étrange. Ce sont : le duc d'Aumale, personnifiant la royauté ; M Rouher, représentant l'empire ; et M. Rothschild, le roi de la finance. Lequel de ces quatre pouvoirs est le plus solide ?

C'est triste à constater, mais il n'est pas douteux que le roi de l'avenir est celui de la finance.

C'est au Palais de l'Elysée que vint, dans la soirée du 20 juin 1815, Napoléon Ier de retour de Waterloo. C'est là qu'il abdiqua deux jours après, et que, victime de la trahison et de la faiblesse, il comprit qu'il devait quitter Paris pour n'y plus rentrer. De l'Elysée il se rendit à la Malmaison, où s'étaient écoulées les plus belles années de sa vie. Il y passa quelques jours en

compagnie de la reine Hortense, buvant silencieusement la coupe d'amertume que la Providence lui versait, accoutumant son esprit au grand sacrifice qui lui était imposé, parlant avec attendrissement de Joséphine qu'il avait sincèrement aimée, et jetant des regards sans espoir sur un avenir chargé de nuages; puis, il dut quitter la France, pour n'y revenir que vingt ans après dans le char de triomphe de la mort, qui le déposa sous le dôme des Invalides !

Napoléon III vint aussi habiter ce palais, en devenant président de la République, et c'est au milieu d'un bal, dans la soirée du 1er Décembre 1851, qu'il donna les derniers ordres qui devaient assurer le succès du coup d'Etat du lendemain.

Tout en rappelant ces souvenirs historiques, je suis arrivé à l'Arc-de-l'Etoile, où viennent converger un grand nombre d'avenues et de boulevards.

Cet arc de triomphe est le plus colossal qui existe. C'est un poëme de pierre où restera écrite pour les générations futures toute l'épopée napoléonienne, et qui pendant des siècles chantera la gloire militaire de la France.

Il s'élève solitaire au sommet d'une colline, et lorsqu'on s'éloigne de Paris, c'est lui qu'on aperçoit de loin rayonnant comme une étoile au-dessus de la grande ville, et l'on se dit : c'est la Porte-des-Géants de la grande armée !

Je revins à mon hôtel par le Trocadéro en longeant les bords de la Seine, sillonnée de bateaux-mouches. J'admirai les ponts qui la traversent, je fis le tour des Tuileries et du Louvre auxquels je reviendrai, et je rentrai charmé de cette première promenade.

III

JOURNÉES PARISIENNES.



'HOMME le plus affairé de Paris c'est l'étranger, et vous le rencontrez à chaque pas dans cette grande cité cosmopolite où les Parisiens auront bientôt peine à trouver place. Comme tous ceux qui n'ont rien à faire, il constate chaque soir que sa journée n'a pu suffire à ses nombreuses occupations, quoiqu'elle ait été plus remplie que celle d'un nègre dans sa plantation.

Il a la soif de tout voir, et de tout entendre, et l'on sait que, s'il y a beaucoup à voir dans la capitale de la France, il y a plus encore à entendre; car de toutes les villes du monde, c'est celle qui parle davantage et le plus haut, je ne dis pas, avec le plus d'autorité.

Aussi, que de courses à faire! Que de choses à étudier! Que d'observations à noter! Que de journaux à parcourir! Que d'amusements! Que de spectacles! Que de distractions pour les yeux et pour les oreilles!

C'est la vie que je mène depuis plusieurs jours, et quand la journée est finie, c'est-à-dire quand minuit sonne ou va bientôt sonner, je ne suis pas fâché de me reposer.

M. de Maistre a dit que Paris est la ville des jeunes gens. Rien n'est plus vrai, mais il faut ajouter qu'à Paris tout le monde est jeune. On y rencontre bien çà et là quelques cheveux blancs, mais il sont plantés sur des têtes chaudes.

Paris a cela d'étrange que ceux mêmes qui en disent du mal y séjournent très volontiers. Je suis de ceux-là, et j'avoue que, pour en mieux médire, j'y passerais bien quelques mois de plus.

Qu'il soit bien compris, du reste, que, tout en médisant de

Paris, je ne l'estime pas un *carcere duro*. Pour peu qu'il ne soit pas en révolution—ce qui lui arrive encore quelquefois—il fait la vie douce à ses visiteurs ; et l'on peut s'y arranger à peu près le train de vie que l'on veut, y trouver des plaisirs de toutes sortes, même innocents !—et une société convenable à tous les esprits.

Je ne méconnais pas non plus les beautés de Paris. Par ses rues et ses boulevards, par ses jardins, par ses boutiques, par ses théâtres, il surpasse toutes les autres villes du monde, et même les plus belles villes de l'antiquité. Mais il faut reconnaître que les grandes villes antiques, Athènes et Rome, possédaient des monuments d'architecture que Paris n'a pu égaler.

La plus belle ville du monde moderne a été bâtie à son heure. Elle est un produit naturel de la civilisation française au XIXe siècle, et un pronostic alarmant de décadence. Lorsque Athènes et Rome furent arrivées, comme Paris moderne, à l'apogée du luxe et de la richesse, et devinrent pour le monde civilisé d'alors les capitales du plaisir et des jouissances matérielles, la corruption les gangrenait, et leur déchéance commençait.

Ainsi en est-il de Paris.

Ville superbe, splendide, éblouissante, mais qui s'achemine vers cette civilisation énervante que Juvénal et Pétrone ont si justement flétrie dans leurs satires.

Aussi l'étranger—quand il est jeune—n'y fait-il jamais un long séjour sans danger. Il y a là, dans l'air qu'il respire, dans l'odeur que l'asphalte exhale, je ne sais quoi qui lui monte à la tête, et lui fait croire qu'il est quelque chose. Après quelques semaines, ce n'est pas sans quelque satisfaction qu'il se regarde passer dans les vitrines des boulevards. Il se sent gagner par une agréable impression d'amour-propre, et le jour vient où il secoue le joug de toute autorité et de tout respect, en même temps que le plaisir corrompt son cœur.

Ce qui l'enchante par-dessus tout, ce qui est plein de séduction pour sa jeunesse, c'est que Paris lui semble si vivant ! Il ne peut y faire un pas sans y rencontrer, surabondante, florissante, coulant à pleins bords, la vie physique, la vie organique. Partout la sève circule, comme dans la forêt quand le printemps s'épanouit. Son cœur se dilate à ce spectacle d'efflorescence et d'agrandissement ! Il s'y livre ; il s'abandonne à ce flot de la vie qui inonde et illumine toutes choses. Mais soudain, le torrent le jette sur le rivage, sans force, sans mouvement ! Ce qu'il a cru être la vie, c'est la mort !

C'est à Paris que s'adressait un poète de génie quand il disait :

" Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie ;
Vous vouliez faire un monde ?—Eh bien, vous l'avez fait,
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait ;
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie ;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie ;
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air."

Pauvre Alfred de Musset ! il en pouvait parler en connaissance de cause ; car il avait respiré trop longtemps cet air empesté qui fait mourir.

Mais je ne veux pas entrer maintenant dans des considérations morales sur la vie parisienne.

Je ne veux pas laisser croire non plus que l'atmosphère de Paris soit partout insalubre ; non certes, et les spectacles édifiants ne manquent pas dans la grande ville.

Comme l'antique Janus, Paris a deux faces, et si l'une d'elles a le *rictus* de Voltaire, l'autre rappelle la grande figure historique de saint Louis. En d'autres termes, il y a deux Paris, le Paris impie et le Paris catholique, le Paris qui blasphème et le Paris qui prie, le Paris qui nie, et celui qui croit, souffre et espère !

Nous étudierons successivement ces deux cités et ces deux peuples, et, s'il nous arrive de lancer aux Parisiens quelques traits satiriques, ils ne seront certainement pas dirigés contre cette population catholique de Paris, qui lutte avec tant de foi, de courage et de dévouement pour le triomphe de l'ordre social et religieux.

C'est dans ce groupe, plus nombreux qu'on ne croit, que j'ai l'honneur de compter quelques amis, et la vie que je mène ici est pleine d'agréments, au point que si la voix du sang ne me rappelait pas de l'autre côté de l'Atlantique, je ne serais pas près de repartir pour l'Amérique.

Nous sommes en décembre, et le soleil se lève assez tard pour que je me lève avec lui. Dès que j'ai fait ma toilette, et pris mon café au lait, je commence mes courses. Je visite les églises, les musées, les galeries, les palais, les parcs, les jardins. Je longe les quais, je m'égare dans les Champs-Elysées, je vais flâner sur les boulevards, je m'arrête aux vitrines et surtout aux étalages des libraires, et les heures passent comme par enchantement.

Le seul désagrément que j'éprouve, c'est le froid, et chose qui vous étonnera, lecteurs Canadiens, j'en souffre plus ici que je n'en ai jamais souffert dans mon cher pays de neige. Cela s'explique par le fait que nous portons ici des vêtements trop légers, et que les maisons y sont trop peu chauffées.

Je me promène tout de même, et quand la bise froide se fait trop sentir, j'entre dans un café. Je déguste un excellent moka, et je lis un journal, tantôt l'un, tantôt l'autre, presque jamais le même, car je veux les connaître tous ; ou bien, j'écoute discourir un groupe de Parisiens ou d'étrangers dont la conversation m'intéresse.

Puis, je reprends ma promenade en bravant le froid et le vent. C'est égal, je ne me plaindrai plus de nos rigoureux hivers. Notre neige vaut mieux que la boue glacée de Paris, et il y a des jours où je serais tenté de regretter nos appartements si chauds, nos fourrures si moelleuses, et nos grands sleighs où nous prenons si confortablement des bains d'air froid.

Mais, pour me faire oublier tout cela, que de jouissances intellectuelles Paris me procure !

Au Canada, je ne pouvais étudier l'histoire, la littérature et l'art que dans les livres, enfermé dans ma bibliothèque. Ici, j'apprends, ou je crois apprendre, sans étudier. Les rues, les places publiques, les églises, les palais, les musées me donnent des cours sur presque toutes les branches de l'enseignement humain.

Une statue, un vieux mur, un frontispice, une colonnade une peinture, une inscription, une armoirie, m'en disent plus qu'un volume, et quand je les contredis ils ne répliquent pas. Quand ils me déplaisent, je n'ai qu'à fermer les yeux, et même dans ce cas ils m'enseignent encore.

Lorsque je suis fatigué des leçons des choses—car tout enseignement fatigue—je vais entendre quelques hommes : tantôt un prédicateur célèbre, tantôt un professeur de la Sorbonne ou du Collége de France, tantôt un conférencier du Cercle Catholique du Luxembourg, ou du Cercle du Boulevard des Capucines.

Puis, quand une séance de ce dernier cercle m'a mis de mauvaise humeur, je vais me délasser et dissiper mon ire sur les quais.

Que d'heures j'y ai déjà passées devant les séduisants étalages des bouquinistes ! C'est une de mes plus douces jouissances d'aller lentement de l'un à l'autre, donnant un coup d'œil, un

salut, un souvenir, à tous ces grands hommes des siècles écoulés, dont la pensée nous éclaire encore, et dont les vieux livres dorment dans la poussière, souvent même dans l'oubli.

Je lis les titres de leurs ouvrages, et quand ils me sont inconnus j'en parcours les tables, et j'essaie de deviner ce qu'ils ont dû écrire sur les sujets indiqués. J'y vois partout, tantôt des amis, tantôt des ennemis qui se coudoient sur le même rayon ; quelquefois, deux génies qui, sans se connaître, ont défendu les mêmes erreurs, ont prêché les mêmes vérités, le prêtre à côté du laïque, le prince près de l'enfant du peuple, le frère et la sœur, le mari et la femme, plus rarement le père et le fils !

Enfin, lorsque le soir arrive, je traverse la place du Palais Royal, et je vais m'installer dans un fauteuil d'orchestre de la Comédie Française.

Jugez de mes jouissances intellectuelles, lorsqu'on y joue une pièce de Corneille, de Racine, de Molière, ou bien un drame de Dumas, fils, une comédie d'Emile d'Augier, de Sardou, de Feuillet, ou de Musset. Je vous dirai plus tard ce que je pense du théâtre et surtout de l'art dramatique moderne ; mais au point de vue purement littéraire, je puis bien vous dire que je ne m'ennuie jamais à la Maison de Molière.

Si j'ajoute en terminant qu'après avoir déjeûné à midi en parcourant les journaux du matin, je m'endors après minuit en feuilletant ceux du soir, vous avouerez que la journée parisienne est assez remplie.

IV

LE DIMANCHE A PARIS.

HIER était dimanche. J'en suis sûr, parce que j'ai consulté le calendrier. Mais ce n'est pas l'aspect de Paris qui me l'aurait rappelé.

J'ai quitté l'Hôtel du Louvre, et j'ai pris des appartements dans l'avenue Montaigne. Il y a sous mes fenêtres un jardin, et dans ce jardin un jardinier qui flâne toute la semaine, et qui travaille comme un forçat le dimanche. Il est en même temps mon concierge, et chaque dimanche je suis réveillé dès six heures du matin par le bruit de sa pioche et de son râteau. Quand je lui ai demandé s'il n'allait pas à la messe, il m'a répondu qu'il n'avait pas le temps.

Hier, je suis allé entendre, chez les Pères de l'Oratoire, Mgr Isoard qui y fait une série de conférences remarquables sur le Sacerdoce. En me rendant à la chapelle de l'Oratoire, rue du Regard, j'ai dû traverser une grande partie de Paris, et j'y ai constaté avec chagrin l'inobservation presque générale du jour du Seigneur.

Presque toutes les boutiques étaient ouvertes, et partout sur mon chemin, il m'a semblé que le mouvement des affaires, du commerce, de l'industrie, était plus actif que jamais. Les travaux de percement du boulevard Saint-Germain se poursuivaient rapidement, et une foule d'ouvriers en blouse démolissaient, charroyaient, et rebâtissaient.

Je cheminais au milieu des ruines. De chaque côté, des murs entiers s'abattaient sous l'effort des cabestans, et de hautes cheminées, restées debout pour protester contre la démolition et contre le travail du dimanche, se couchaient à leur tour dans la poussière des décombres. Les chariots, qui en emportaient

les débris, se croisaient avec d'autres chargés de nouveaux matériaux, pierres, briques, ciment, poutres et colonnes.

La rue était encombrée, et l'air retentissait de mille bruits, et de clameurs mêlées de blasphèmes.

L'activité humaine est certainement très louable, et ce doit être un beau spectacle pour le ciel que de contempler les hommes courant comme des abeilles industrieuses autour de cette ruche qu'on appelle la terre. Mais le travail du démolisseur a quelque chose qui attriste, surtout quand il démolit—en même temps que des édifices—une loi du Décalogue.

A un autre point de vue, quand on songe à tous les labeurs que ces constructions ont coûtés, à toutes les existences qu'elles ont abritées, à tous les souvenirs qu'elles rappellent, il est pénible de les voir mettre à néant. Et, si la pensée s'élance dans l'avenir, peut on prévoir sans regrets que les nouveaux édifices eux-mêmes feront bientôt place à d'autres, que les larges boulevards deviendront un jour trop étroits et qu'il faudra faire de nouveaux percements, de nouvelles démolitions, ou construire des chemins de fer aériens pour faciliter la circulation des millions d'hommes qui viendront après nous ?

Tout en rêvant ainsi, je poursuivais ma route au travers des décombres.

Aux coins des rues, les affiches des théâtres étaient plus attrayantes et mieux remplies que les jours de semaine, et la soirée ne pouvant suffire aux spectateurs, les principaux théâtres annonçaient des matinées commençant à 2 heures P. M., et finissant à 6 heures. Mon jardinier a trouvé le temps d'aller à l'une de ces matinées ; mais à son retour il a scrupuleusement repris son râteau. Ce matin, à 11 heures, il dormait encore.

Après dîner, hier soir, chez un ami, j'ai exprimé mon étonnement de voir une ville catholique, la capitale d'une nation appelée la fille aînée de l'Eglise, manquer aussi complètement au précepte de l'observation du dimanche. Quelqu'un m'a répondu :

—Mais, Monsieur, il faut bien que les pauvres gens vivent, et comment vivront-ils le dimanche s'il ne travaillent pas ce jour-là ?

—Et croyez-vous, lui ai-je répliqué, qu'il n'y a de pauvres gens qu'à Paris ? Vos publicistes s'exténuent à prouver qu'il y a plus de pauvres à Londres qu'à Paris. Or, à Londres, pauvres et riches observent le dimanche,et ils ont à manger ce jour-là comme les autres jours.

—Mais songez, Monsieur, qu'il y a ici des veuves, mères de cinq enfants !

—C'est bien joli, mais il y a dans mon pays des veuves, mères de dix enfants, et elles réussissent à vivre sans travailler le dimanche !

—Est-il possible ? Mais, dans tous les cas, pourquoi voulez-vous que l'ouvrier se repose le septième jour s'il n'éprouve aucune lassitude ?

—Allons donc, lorsque Dieu se reposa le septième jour, croyez-vous qu'il fût fatigué ?

Partant de là, je me mis en devoir de lui expliquer un peu le troisième commandement de Dieu, et sa raison d'être. Mais ses objections me firent bientôt comprendre que, sans m'en apercevoir, je lui parlais hébreu ; et comme je n'avais pas le loisir de commencer son éducation, je le laissai.

Je veux cependant rendre justice à tout le monde, et je constate avec plaisir qu'un grand nombre de Parisiens et de Parisiennes observent le dimanche en vrais catholiques. Il y en a qui ferment régulièrement leurs boutiques ; c'est le petit nombre, mais enfin il y a plusieurs, et moins leur nombre est grand, plus ils ont de mérite.

Un nombre considérable d'hommes et de femmes se font aussi un devoir d'assister à la messe, et j'ai été souvent édifié de voir la foule se presser dans plusieurs églises de Paris. Les femmes surtout envahissent les nefs à certaines heures, et quand un prédicateur de renom doit se faire entendre, le nombre des hommes augmente. Malheureusement tous ne s'y tiennent pas irréprochablement, et de manière à édifier l'assistance.

J'en ai remarqué souvent qui ne paraissent se rendre à l'église que pour accompagner leurs femmes. Ils sont superbes de mise, de tenue, et de respect... pour leurs propres personnes.

Ils ne s'agenouillent jamais, suivant le précepte de J. J. Rousseau, et ils se tiennent constamment assis, ou debout. Plier le genou devant Dieu ! Fi donc ! Ils croiraient manquer à leur dignité, en le faisant !

S'agenouiller devant une courtisane en chair et en os, cela se comprend ; mais devant un Etre qu'on ne voit pas, et qu'on n'entend pas, et dont tant de beaux esprits osent douter, ce serait puéril ! Il faut avant tout qu'un Parisien se respecte, et se fasse respecter !

Au moment de *l'élévation*, ils se dressent tout d'une pièce, se croisent les bras sur la poitrine, et inclinent légèrement la tête,

par considération pour leurs femmes qui sont alors prosternées. Ils ne croient pas devoir refuser à Dieu ce qu'ils accordent à l'inconnu qu'ils rencontrent dans la rue, et que leurs femmes saluent. Ils inclinent légèrement la tête devant ce grand Inconnu que leurs femmes adorent !

Pauvres Parisiens ! Pliez donc le genou devant Dieu, et il fera en sorte que vous n'ayez pas à le plier devant le Prussien !

Quelques Parisiennes, allant à la messe, ne sont pas irréprochables non plus, et leur dévotion est un peu, beaucoup mondaine. Les pages satiriques de Gustave Droz à leur adresse sont exagérées, mais contiennent cependant beaucoup de vrai. C'est à la Madeleine surtout, et à Saint-Roch que j'ai pu m'en convaincre. Elles oublient parfois qu'elles sont à l'église, et se croient au spectacle.

A Noël, j'ai voulu avoir une idée de la messe de minuit à Paris. On m'avait recommandé d'aller à Saint-Roch, où des voix renommées et de grands artistes devaient remplir la partie musicale de la solennité.

J'arrivai un peu tard, et j'eus beaucoup de peine à pénétrer, tant la foule était compacte à l'entrée de la vaste église. Il ne restait pas un siége inoccupé dans la grande nef, et les nefs latérales paraissaient encombrées; je pensai qu'en avant et autour du chœur il y avait probablement des places vides, et je me faufilai avec beaucoup d'efforts au milieu de la masse. Mais il fut bientôt impossible d'aller plus loin, et je constatai, en essayant vainement de me retourner, que je ne pouvais plus ni reculer ni avancer.

Je restai là debout, pressé de tous les côtés comme un épi dans une gerbe, élevant au-dessus des têtes mon pauvre chapeau qui avait déjà été écrasé plusieurs fois, et ne sachant comment j'allais me tirer de cet horrible pressoir vivant.

De temps en temps un courant irrésistible m'emportait, tantôt en avant, tantôt en arrière, et mes pieds touchaient à peine les dalles. Autour de moi les conversations et les rires allaient leur train.

—Oh ! là là, monsieur, vous allez emporter ma robe !

—Ce n'est pas ma faute, madame, répondait le voisin, il y a force majeure.

—Moi, je suis disloquée, et je ne sortirai pas de cette mécanique avec tous mes membres.

—Et moi donc, j'ai deux côtes enfoncées, je pense, et j'ai perdu mes souliers !

—Vois donc Adèle, comme le sang lui monte au visage. Elle a sa congestion, je crois, et bien conditionnée !

Ce spectacle édifiant dura jusqu'à ce que, poussé tout à coup près d'une porte latérale, je réussis à m'esquiver.

Une classe très nombreuse de Parisiens observe le dimanche en allant aux courses de Longchamp. Dès le matin, les omnibus de toutes sortes, les bateaux-mouches, les cabriolets, se dirigent à toute vitesse vers Longchamp, et toute la campagne environnante se couvre de spectateurs. Ils y passent gaîment, sinon innocemment, leur journée, et ils reviennent le soir, convaincus qu'ils ont rempli leur devoir envers Dieu puisqu'ils se sont reposés !

V

HISTOIRE DE PARIS.

QUE ce titre ne vous effraie pas, mon cher lecteur; il n'est pas sérieux. Je ne ferai pas l'histoire de Paris, pour trente-six raisons, dont la moins bonne suffit : c'est qu'elle est déjà faite.

Un grand nombre d'écrivains ont entrepris ce travail, et l'ont fait plus ou moins bien. S'il faut en juger par le nombre de volumes qu'ils y ont consacrés, il n'y aurait plus rien à dire sur la capitale de la France.

L'un de ses historiens, qui n'est pas absolument le premier venu—M. Emile de Labédollière—a même écrit ce que Paris était avant le déluge.

Je ne badine pas, il a raconté en détail cette période, apparemment importante, de l'histoire de Paris, et il nous assure qu'elle remonte à quelques milliers de siècles ! Rien que cela ! Elle se compose, dit-il, des révolutions du sol—ce qui prouve que Paris a toujours été révolutionnaire !

Il paraît qu'alors les boulevards n'étaient guère différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, et M. de Labédollière, qui y était peut-être, dans la personne de quelque gorille devenu son ancêtre, nous affirme qu'un grand nombre de spécimens zoologiques s'y promenaient librement.

" Le palœothère, dit-il, sorte de tapir aux jambes grêles, " abondait depuis la porte Saint-Denis jusqu'à Pantin. La loutre " guettait le brochet sur le port Saint-Nicholas. Le renard " chassait le lapin dans la forêt du Louvre."

Enfin il paraît que quadrupèdes, bipèdes—avec plumes et sans plumes—et *anapèdes* circulaient, sans craindre la police, tout comme aujourd'hui, du Grand Opéra au Collége de France.

La seule nouveauté qui soit remarquable dans notre siècle, c'est une autre espèce de bipèdes à plumes, qui s'est multipliée outre mesure, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; si nous en jugeons par l'âge de Paris, elle a dû exister bien avant Adam.

Ce qui est certain c'est que cette espèce zoologique est aujourd'hui tellement nombreuse à Paris qu'on ne saurait y faire deux pas sans en rencontrer quelques spécimens—qu'on appelle journalistes.

M. de Labédollière passe ensuite au Déluge, qu'il appelle un torrent du Sud-Est, et qui devient pour Paris un courant d'immigration. Les éléphants d'Asie, les élans d'Irlande et les palmiers d'Orient y furent transplantés à la fois.

Alors, continue l'historien de Paris, " les hommes sont déjà sur les sommités de l'Asie ; dans quelques *milliers de siècles* ils émigreront par bandes nombreuses et viendront animer nos déserts. "

N'insistons pas sur ces calculs de fantaisie qui feraient l'espèce humaine si vieille, et laissons M. de Labédollière disserter à perte de vue sur les origines plus ou moins vraisemblables de Paris.

Tout le monde sait que Lutèce, qui fut le premier nom de Paris, prit naissance dans l'île de la Cité. Mais cet étroit berceau ne put suffire longtemps à cette ville d'avenir, et, comme le fleuve qui l'entourait n'était vraiment qu'un ruisseau, elle eut bientôt fait de sauter par dessus.

Il va sans dire que je ne vais pas vous raconter l'enfance de la Gaule, ni ses luttes contre les Romains. Mais il me semble intéressant de comparer les habitants de Lutèce aux Parisiens, et, sans hésiter, en lisant le *Misopogon* de l'empereur Julien, je proclame Lutèce au-dessus de Paris sous quelques rapports.

Mais si les Parisiens n'ont pas su conserver les mœurs austères des Lutéciens, en revanche, il faut reconnaître qu'après avoir passé par le christianisme, ils en reviennent aux croyances religieuses de leurs ancêtres, et acceptent maintenant en grand nombre le dogme fondamental du druidisme.

En effet, les druides croyaient et enseignaient que " *les êtres créés sont appelés à se transformer graduellement depuis le dernier degré de l'existence jusqu'au plus élevé;* " et M. de Labédollière dit : " Leur philosophie, comme on le voit, ne manquait ni d'élévation ni de logique."

Il y a une autre chose qu'on voit aussi : c'est que leur

philosophie était absolument l'évolutionnisme contemporain. Les Parisiens évolutionnistes n'auraient donc fait aucun progrès depuis vingt-cinq siècles, et à ce compte-là leur évolution n'est-elle pas un peu trop lente ?

Soyons sérieux, et revenons à l'histoire de Paris.

Nous l'avons dit, nous ne voulons pas refaire, ni même résumer cette histoire que des plumes très compétentes ont faite. Nous nous contenterons de la feuilleter, et d'énumérer quelques-uns des noms qui en personnifient les époques les plus remarquables.

Le premier qui se présente à la mémoire est le fondateur de l'Eglise de Paris, saint Denis l'Aréopagite, homme prodigieux, génie étonnant et grand saint ! C'est lui que le Parisien devrait prendre pour modèle.

On a dit souvent que les Parisiens sont les Athéniens modernes ; or saint Denis venait d'Athènes et faisait partie du fameux Aréopage, qui valait sans doute l'Institut, et devant lequel saint Paul parla si éloquemment. La doctrine nouvelle annoncée par saint Paul lui plut, comme toutes les nouveautés plaisent aux Parisiens ; mais la nouveauté dont s'éprit saint Denis, c'est la vraie science de Dieu. Si le Parisien pouvait s'éprendre de cette nouveauté-là !

Saint Denis la prêcha ensuite avec une éloquence digne de la chaire de Notre-Dame, et avec une humilité qu'on peut encore recommander, même aux Parisiens.

Quand sa tête fut tombée sous le fer du bourreau, il la releva et l'emporta lui-même dans ses mains. Le Parisien qui perd quelquefois la tête, et qui abat celle des autres, apprendrait sans doute d'un pareil patron à mieux veiller sur son chef, et à laisser vivre celui du prochain.

On raconte enfin que ce fut l'éclipse de soleil à la mort du Christ qui révéla à saint Denis la première notion d'un Dieu. En voyant plongé dans l'obscurité la plus profonde ce roi des astres qu'il croyait immuable, il crut à l'existence d'un Etre supérieur, qu'il désira connaître et qui devint l'amour de sa vie.

L'éclipse visible de la France, cette reine des nations, ne devrait-elle pas produire la même métamorphose dans l'esprit du Parisien ?

Nous espérons et nous désirons de toute notre âme que cette éclipse, qui n'est que partielle, soit de bien courte durée, et que la France reprenne sa place à la tête des nations ; mais nous

sommes convaincu que ce retour de gloire et de puissance s'opèrerait en peu de temps si Paris, plus chrétien, avait la foi de ce grand saint dont le martyre couronna la vie sur la colline de Montmartre.

En reportant les yeux vers ses origines, Paris retrouve aussi dans sainte Geneviève une patronne bien choisie.

Car l'histoire de Paris atteste que cette vierge savait accomplir des merveilles très utiles à sa ville, et qui auraient bien servi Paris dans la dernière guerre. Elle détournait *le fléau de Dieu* qui venait de l'Allemagne ; elle procurait du blé aux Parisiens réduits à la famine ; elle obtenait constamment des rois le pardon des criminels. N'est-il pas étrange de songer que les exilés de Nouméa auraient pu réclamer l'amnistie au nom de sainte Geneviève ? Mais on aurait pu leur répondre que les vrais amis de cette sainte ne sont pas des ennemis de Paris, et ne le font pas brûler.

Lorsque la vierge de Nanterre mourut, Clovis avait définitivement soustrait la France à la domination romaine. Il fixa sa résidence à Paris, qui devint la capitale de la France.

Mais la plupart de ses successeurs, mérovingiens et carlovingiens, préférèrent vivre ailleurs, et ce n'est qu'à l'avènement des capétiens que Paris devint définitivement le séjour des rois de France.

Hugues Capet y bâtit des palais, et la ville, sous son règne, s'agrandit et s'embellit. On fait remonter jusqu'à lui une partie des constructions qui composent le Palais de justice actuel.

Non-seulement Paris avait alors envahi les deux côtés de la Seine, mais il avait franchi la première enceinte de murailles dont la construction remontait à une date inconnue ; et lorsque deux siècles après l'avènement de la dynastie capétienne, Philippe-Auguste voulut enfermer la capitale dans une nouvelle enceinte, il dut laisser encore en dehors, s'il faut en croire l'historien Anquetil, du côté du nord, le Louvre, Saint Honoré, Saint-Martin, le Temple, et leurs enclos : du côté du midi et du couchant, les bourgs de Saint-Eloi, de Saint-Victor, de Saint-Marcel et de Saint-Germain-des-Prés. Mais s'il dut laisser le Louvre en dehors de l'enceinte, il en fit un château fortifié, et il y ajouta un donjon.

Philippe-Auguste ne se contenta pas de fortifier Paris ; il eut soin de l'assainir. Il en fit paver les rues, et donna des ordres pour qu'elles fussent nettoyées et proprement entretenues.

Il y avait alors des léproseries qui n'étaient pas suffisamment

closes et surveillées ; le roi les fit ceindre de murs, et régir par des règlements de police, de manière à empêcher la contagion de se répandre.

C'est à saint Louis que Paris doit l'établissement de la Sorbonne, et de grandes faveurs conférées à l'Université.

Mais peu de rois ont fait autant pour Paris que Charles V. Les murs bâtis par Philippe-Auguste étaient depuis longtemps dépassés, et le temps était venu d'agrandir l'enceinte des fortifications, devenue trop étroite. Charles V entoura donc Paris d'une nouvelle ceinture de pierre, et commença cette redoutable forteresse, qui devint plus tard une prison fameuse, la Bastille.

Elle se composait de cinq tours reliées par des remparts, entourées de fossés, et formait l'extrémité est des boulevards.

Anquetil ajoute que Charles V bâtit encore le château de Montargis et celui de Creil, augmenta le Louvre, et se fit, sur le bord de la Seine, près de la Bastille, un séjour agréable appelé l'hôtel Saint-Paul. Sa destination était marquée par cet autre nom, *l'hôtel solennel des grands esbattements.*

Victor Hugo a fait, dans *Notre-Dame de Paris*, une description pompeuse de cet hôtel Saint-Paul, qui était immense et merveilleux, une cité dans la cité.

" Pas de coup d'œil au monde, ni à Chambord, ni à l'Alham-" bra, plus magique, plus aérien, plus prestigieux que cette " futaie de flèches, de clochetons, de cheminées, de girouettes, " de spirales, de vis, de lanternes trouées par le jour, qui sem-" blaient frappées à l'emporte-pièce, de pavillons, de tourelles " en fuseaux, ou comme on disait alors, de tournelles, toutes " diverses de formes, de hauteur et d'attitude. On eût dit un " gigantesque échiquier de pierre. "

Les siècles se succèdent, et Paris grandit toujours, lentement sous quelques rois, rapidement sous d'autres. Il s'enrichit, tantôt d'un palais, tantôt d'un hôtel, ici d'une forteresse, et là d'une église.

François Ier en étend encore les fortifications, restaure quelques églises, construit de nouveaux édifices et commence l'hôtel de ville.

Henri IV achève le Pont-Neuf, ouvre de nouvelles rues et fait des additions au Louvre.

Louis XIII continue l'embellissement de la capitale, construit de nouveaux ponts et des quais, commence le Palais royal et le Luxembourg, et crée le jardin des Plantes.

Puis vient Louis XIV, le roi-soleil dont l'éclat illumine Paris,

et qui en change l'aspect par des travaux immenses. Les boulevards tombent, les fossés sont comblés, et, à leur place, s'alignent ces larges rues bordées d'arbres que nous admirons encore aujourd'hui, et qui ont gardé le nom des anciennes fortifications. Partout on ouvre des issues pour faire circuler librement l'air et le soleil au sein de la grande ville. La place du Carrousel, la place Vendôme, la place des Victoires, sont créées. [1]

Des arcs de triomphe, qui rappellent les victoires du grand roi sur les Allemands, les Espagnols et les Hollandais, sont érigés en son honneur. Ils s'appellent aujourd'hui la Porte Saint-Denis et la Porte Saint-Martin, et rompent agréablement la monotonie de ces vastes boulevards qui pèchent par trop d'uniformité.

En même temps naissent les Académies, l'Observatoire, l'Hôtel des Invalides, la Colonnade du Louvre, les Gobelins, l'Opéra et la Comédie-Française, la Salpêtrière, et le Palais des Quatre-Nations, aujourd'hui l'Institut.

Il semble que la haine de Paris pour les souverains absolus est de l'ingratitude ; car c'est à eux qu'il doit davantage.

On vient de voir ce que fit Louis XIV ; les Napoléon ne firent pas moins. Le nouveau Paris date en grande partie de l'ère impériale.

De nouveaux boulevards, des ponts superbes, de nombreuses fontaines publiques, les palais agrandis et embellis, les églises restaurées, la Madeleine achevée, la Bourse et un grand nombre d'autres édifices érigés, la colonne Vendôme, l'arc de triomphe du Carrousel, l'arc de l'Etoile, et beaucoup d'autres monuments, de nouveaux parcs et jardins, de nouvelles places publiques, un système d'égouts colossal, des quais immenses, et une multitude d'autres travaux sont dus aux Bonaparte.

Personne n'a oublié les démolitions et les reconstructions que le nom du baron Haussmann rappelle.

Mais tous ces gigantesques changements opérés dans Paris depuis deux siècles, et surtout depuis le commencement du siècle présent, ont-ils vraiment embelli Paris ?

[1] Sur cette dernière place le duc de Lafeuillade avait fait élever une statue pédestre de Louis XIV, reposant sur un haut piédestal, et qui a été abattue en 1792. Des fanaux placés aux quatre coins du piédestal attirèrent à la statue cette épigramme d'un gascon :

> Lafeuillade, sandis, jé crois qué tu mé bernes
> Dé placer lé Soleil entré quatré lanternes.

Les opinions sont très partagées sur cette question ; mais, en général, je crois que les vrais artistes s'accordent à dire que si Paris y a gagné au point de vue de l'agrandissement, de l'utilité et de la salubrité, il y a perdu au point de vue de l'art.

Une chose certaine, c'est que le vieux Paris n'existe plus, et que les vrais amis du beau le regrettent

Je pourrais vous citer ici les lignes pleines de mépris amer que M. Louis Veuillot a souvent adressées au Paris moderne ; mais on dirait qu'il est ennemi du progrès.

Je préfère donc reproduire un témoignage moins suspect, celui de M. Victor Hugo. Peut-être sera-t-on étonné de voir que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* n'est pas plus tendre pour la ville actuelle que ne l'a été le sarcastique écrivain des *Odeurs de Paris :*

" Le Paris actuel n'a aucune physionomie générale. C'est " une collection d'échantillons de plusieurs siècles, et les plus " beaux ont disparu. La capitale ne s'accroît qu'en maisons, et " quelles maisons ! Du train dont va Paris, il se renouvellera " tous les cinquante ans. Aussi la signification historique de " son architecture s'efface-t-elle tous les jours. Les monuments " y deviennent de plus en plus rares, et il semble qu'on les voit " s'engloutir peu à peu, noyés dans les maisons. Nos pères " avaient un Paris de pierre ; nos fils auront un Paris de " plâtre.

" Quant aux monuments modernes du Paris neuf, nous nous " dispenserons volontiers d'en parler. Ce n'est pas que nous ne " les admirions comme il convient. La sainte Geneviève de M. " Soufflot est certainement le plus beau gâteau de Savoie qu'on " ait jamais fait en pierre. Le palais de la Légion-d'Honneur " est aussi un morceau de pâtisserie fort distingué. Le dôme de " la halle au blé est une casquette de jockey anglais sur une " grande échelle. Les tours de Saint-Sulpice sont deux grosses " clarinettes, et c'est une forme comme une autre ; le télé- " graphe, tortu et grimaçant, fait un aimable accident sur leur " toiture. Saint-Roch a un portail qui n'est comparable, pour " la magnificence, qu'à Saint-Thomas d'Aquin. Il a aussi un cal- " vaire en ronde bosse dans une cave, et un soleil de bois doré. " Ce sont là des choses tout à fait merveilleuses. La lanterne du " labyrinthe du jardin des Plantes est aussi fort ingénieuse. " Quant au palais de la Bourse, qui est grec par sa colonnade, " romain par le plein-cintre de ses portes et fenêtres, de la re- " naissance par sa grande voûte surbaissée, c'est indubitable-

" ment un monument très correct et très pur; la preuve, c'est
" qu'il est couronné d'un attique comme on n'en voyait pas à
" Athènes, belle ligne droite gracieusement coupée çà et là par
" des tuyaux de poêle. Ajoutons que, s'il est de règle que l'ar-
" chitecture d'un édifice soit adaptée à sa destination de telle
" façon que cette destination se dénonce d'elle-même au seul
" aspect de l'édifice, on ne saurait trop s'émerveiller d'un mo-
" nument qui peut être indifféremment un palais de rois, une
" chambre des communes, un hôtel de ville, un collége, un
" manège, une académie, un entrepôt, un tribunal, un musée,
" une caserne, un sépulcre, un temple, un théâtre. En atten-
" dant, c'est une Bourse. Un monument doit en outre être ap-
" proprié au climat. Celui-ci est évidemment construit exprès
" pour notre ciel froid et pluvieux. Il a un toit presque plat
" comme en Orient, ce qui fait que l'hiver, quand il neige, on
" balaye le toit; et il est certain qu'un toit est fait pour être
" balayé. Quant à cette destination dont nous parlons tout à
" l'heure, il la remplit à merveille; il est Bourse en France
" comme il eût été temple en Grèce. Il est vrai que l'architecte
" a eu assez de peine à cacher le cadran de l'horloge, qui eût
" détruit les belles lignes de la façade; mais en revanche, on a
" cette colonnade qui circule autour du monument, et sous la-
" quelle, dans les grands jours de solennité religieuse, peut se
" développer majestueusement la théorie des agents de change
" et des courtiers de commerce.

" Ce sont là, sans aucun doute, de très superbes monuments.
" Joignons-y force belles rues, amusantes et variées, comme la
" rue de Rivoli, et je ne désespère pas que Paris, vu à vol de
" ballon, ne présente aux yeux cette richesse de lignes, cette
" opulence de détails, cette diversité d'aspects, ce je ne sais quoi
" de grandiose dans le simple et d'inattendu dans le beau, qui
" caractérise un damier."

——:0:——

VI

A VOL D'OISEAU.

APRÈS avoir résumé très brièvement l'histoire des origines et des agrandissements successifs de Paris, il convient, avant d'étudier cette grande ville dans ses détails, de jeter sur son ensemble un coup d'œil général.

Dans ce but, et pour la parcourir à vol d'oiseau, il me semble qu'un excellent observatoire est le sommet de la tour Saint-Jacques. Veuillez donc, mon cher lecteur, gravir avec moi ce monument presque antique, puisque son origine remonte au commencement du XVIe siècle. C'est très vieux, pour un monument parisien ; car rien ne vieillit ici, ni les hommes, ni les choses.

Cette tour faisait jadis partie d'une église ; l'église a été démolie, mais la tour, qui est belle et solide, a survécu.

Un génie étonnant, Blaise Pascal, y fit des expériences sur la pesanteur de l'air, et pour rappeler ce fait et la mémoire du grand homme, on lui a élevé une statue en marbre sous l'arcade du rez-de-chaussée.

Au premier regard jeté autour de nous et vers la terre, l'immense ville nous apparaît comme un amas confus de dômes, de flèches, de tours, de pignons, d'arcades, de colonnes, de portiques, de frontons et de coupoles ;

Sous le même horizon, Tyr, Babylone et Rome,
Prodigieux amas, chaos fait de main d'homme,
Qu'on pourrait croire fait par Dieu !

Mais peu à peu le regard s'habitue à ce spectacle, la confusion disparaît, et nous pouvons apercevoir les grandes lignes de ce tableau et les monuments qui se détachent de l'ensemble.

Admirons d'abord ces larges rues, ces avenues magnifiques, ces immenses boulevards qui sillonnent en tous sens la grande ville, et reconnaissons qu'aucune autre n'en a de semblables.

Quelle pensée a présidé à ces percements gigantesques? A-t-on voulu y faciliter la circulation des régiments? Je ne sais, mais on se rappelle que cette circulation est devenue nécessaire, et contre les ennemis du dedans et contre ceux du dehors.

Jusqu'à la dernière guerre, Paris craignait peu l'étranger. Quel Parisien eût imaginé que sa ville immense pût être investie? Cela semblait impossible; mais l'impossible est devenu réalité : il s'est trouvé une armée assez nombreuse et assez forte pour étreindre ce colosse dans un cercle de fer et de feu, jusqu'à lui faire demander grâce!

Au milieu de ces grandes rues, il y a une avenue plus belle que les autres et plus fréquentée peut-être, c'est la Seine, bordée de quais à perte de vue, traversée par vingt ponts magnifiques, et sillonnée de bateaux-mouches qui montent et descendent sans cesse entre le pont d'Austerlitz et les hauteurs de Passy.

Essayons maintenant de distinguer au milieu de cette Babel qui se déroule sous nos pieds les monuments les plus remarquables.

Au sommet de deux collines, surgissent, au-dessus des autres édifices, deux œuvres immortelles, le Panthéon et l'Arc-de-triomphe. Ces deux géants de pierre, se dressant presque en face l'un de l'autre aux deux extrémités de Paris, semblent être l'expression de deux Frances, la France guerrière et la France chrétienne, et ils rappellent deux gloires bien différentes : Napoléon et sainte Geneviève, la guerre et la religion, l'épée et la croix.

Au loin sur la rive gauche, vous apercevez un dôme doré, qui flamboie au soleil comme une gigantesque couronne, ou comme un énorme casque de cuirassier; c'est le dôme des Invalides sous lequel repose l'homme providentiel qui a tenu l'Europe dans sa main au commencement de ce siècle, et qui aurait pu changer la face du vieux monde s'il eût été fidèle à sa mission.

Si vos regards se rapprochent de la Seine, vous apercevez au loin de grands édifices qui touchent au pont de la Concorde. C'est le Corps législatif ou le Palais Bourbon, dont le portique à colonnes est très imposant. La Chambre des députés y tient maintenant ses séances.

En remontant encore un peu le fleuve, remarquez-vous un palais à rotonde, de forme assez étrange, et dont la façade, sur la rue de Lille, fait un arc de triomphe? C'est le Palais de la Légion d'Honneur. On dit que les Parisiens le caressent des yeux et le voient surgir dans tous leurs rêves! Il paraît que les employés, chargés de dépouiller les pétitions qui y arrivent de tous les points de la France, n'occupent pas une sinécure.

Il a été jadis la résidence du prince de Salm; mais pendant la Commune, il eut des hôtes moins aristocratiques; car il fut habité par le fameux général Eudes et la non moins fameuse madame Eudes, qu'il avait épousée à "l'autel de la nature." C'étaient de braves gens, mais ils avaient un goût prononcé pour le bien d'autrui, et le palais doit être solide et lourd puisqu'ils ne l'ont pas emporté. Il faut convenir que leurs orgies et leurs souillures lui avaient enlevé de son prix, et qu'en partant ils ont essayé de le faire sauter.

Plus près, toujours au bord du fleuve, voyez-vous ce palais en hémicycle, flanqué de pavillons à arcades et surmonté d'une coupole? C'est l'Institut, où siègent les cinq Académies. Sa vue trouble aussi le sommeil de bien des Français, qui aspirent quelquefois toute leur vie à y conquérir un fauteuil.

Aux destinées de ces aréopages préside la déesse Minerve, coiffée d'un casque à visière et portant la lance et le bouclier. O Minerve! que ne descends-tu plus souvent dans la Salle des séances où siègent les Immortels, pour leur communiquer un peu de ta sagesse!

Le quartier de Paris au-dessus duquel planent maintenant nos regards est connu dans le monde entier sous le nom de quartier Latin. Il avait jadis une physionomie bien originale, et il abritait un monde à part, des mœurs à part, une vie parisienne *sui generis*.

Ni le commerce, ni l'industrie, ni le mouvement des affaires n'avaient alors pénétré dans cette patrie des étudiants, qui semblait séparée du reste de la ville.

Il y avait là de vieilles masures qui s'affaissaient sous le poids de leurs souvenirs, et qui pouvaient raconter la vie intellectuelle et religieuse du moyen âge, ou tout au moins de la renaissance; des rues étroites, tortueuses et noires, qui ne connaissaient pas d'autres passants que les élèves des écoles; des gargottes, qui servaient d'hôtelleries, où l'on ne trouvait guère à manger, mais où l'on vivait tout de même presque gratuitement.

Bien des pauvretés, bien des misères matérielles et morales s'y cachaient aux regards; mais là aussi riaient les joies insouciantes, les espérances dorées et les jeunes enthousiasmes.

Parmi cette jeunesse ardente, bizarre, et souvent frivole, il y avait de vrais amis des sciences, des lettres et des arts, qui pâlissaient sur les livres et qui donnaient souvent des grands hommes à la France.

De temps en temps il en sortait des penseurs, des orateurs, des poètes, de savants médecins, d'illustres avocats; et quand sonnait l'heure des révolutions et des émeutes, il en sortait des soldats, qui ne combattaient pas toujours pour la justice, mais pour quelque prétendue liberté, mot magique qui les ensorcelait.

Aujourd'hui, la physionomie de ce quartier est bien changée; et les travaux récents lui ont enlevé en grande partie son originalité native. Les boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, et de larges rues bordées de boutiques ont troué en tous sens le vieux quartier des Ecoles. Mais il y reste encore quelques coins obscurs que la pioche et le marteau n'ont pas entamés.

Jetons maintenant les regards sur ce vaste espace qui s'étend de la rue Bonaparte à la halle aux Vins, et de la Seine au boulevard Montparnasse; qu'y voyons-nous?

Il n'y a peut-être pas un quartier de Paris qui offre moins d'uniformité; car de cet ensemble de maisons, dont l'aspect lointain rappelle la mer houleuse, se détachent un grand nombre de dômes, de flèches, de tours, de portails à colonnes, de frontons et de portiques.

Voici le palais du Luxembourg, dont le pavillon central est surmonté d'une coupole et d'une lanterne; Saint-Sulpice avec ses deux rangées de portiques superposés, et ses deux tours originales; Saint-Germain-des-Prés, avec sa flèche solitaire couverte en ardoises.

Regardez maintenant ce portail superbe et ce dôme orné de campaniles, c'est la chapelle de la Sorbonne; cette autre coupole, un peu moins élevée couronnant un long édifice de construction modeste, c'est le Collége de France; ce large perron de pierre surmonté d'un beau portique et d'une colonnade d'ordre dorique, c'est le théâtre de l'Odéon, l'un des plus beaux de Paris; ce vaste corps de logis flanqué de deux ailes, avec des portes ogivales, des combles coupés par de belles fenêtres en pierre, et d'élégantes cheminées, c'est l'hôtel de Cluny, bâti sur l'emplacement de l'ancien palais des Thermes.

Enfin, au sommet de cette montagne dont les flancs sont hérissés de colléges, de lycées et d'écoles, qui sont plus ou moins des créations de l'Université, se dresse le Panthéon, devenu l'église de Sainte-Geneviève. Ce monument remarquable mérite une étude spéciale, et il sera l'un des premiers que nous visiterons.

Mais, en attendant, admirons l'idée qui a présidé à la dédicace de ce temple à sainte Geneviève. Paris étant le grand centre intellectuel de l'Europe, la ville scientifique, littéraire et artistique par excellence, n'était-il pas convenable que sa patronne fût placée sur cette montagne, au-dessus de tout ce monde de professeurs et d'étudiants qui s'agite et pérore à ses pieds ?

Faisons maintenant un demi-tour à droite et dirigeons nos regards sur l'autre rive de la Seine. L'aspect est bien différent.

Le Paris de la rive gauche contient en quelque sorte deux mondes à part : la noblesse, groupée dans le faubourg Saint-Germain, et les étudiants, répandus sur les versants de la montagne Sainte-Geneviève, et aspirant à s'élever au-dessus de la foule, comme les flèches et les coupoles qu'ils voient émerger au-dessus de leur vieux quartier Latin.

Le Paris de la rive droite a une toute autre physionomie. C'est le Paris du commerce et de la bourgeoisie parvenue, le Paris de la richesse et du plaisir, des agioteurs et des jouisseurs, des colonies étrangères qui viennent y dépenser leurs millions. C'est le Paris des grands hôtels et des boutiques somptueuses, des cafés à la mode, de l'opéra et des grands théâtres.

C'est là surtout que le flot de la vie parisienne coule à pleins bords, par ces vastes artères qui s'appellent les boulevards et la rue de Rivoli.

Ce troisième Paris a aussi ses temples qui conviennent à sa vie, à ses coutumes, à ses mœurs : ce sont la Bourse et l'Opéra.

Ce dernier nous apparaît d'ici comme une montagne de pierre, dont l'étendue est immense, mais qui manque d'élévation. La Bourse est cette espèce de temple grec dont le péristyle, formé de colonnes corinthiennes, nous apparaît d'ici comme une phalange des vieux héros d'Homère, rangés en carré, et abrités sous une voûte de boucliers.

Si vous dirigez à présent votre vue du côté de l'ouest vous y verrez une colonne isolée qui rappelle des héros plus modernes que ceux d'Homère, et qui les valaient bien—avec cette différence qu'ils doivent leur gloire militaire, non pas à la légende, mais à la véridique histoire.

C'est la colonne Vendôme, trophée de bronze dans la fonte duquel sont entrés douze cents canons pris sur les Autrichiens, les Prussiens et les Russes. C'est une belle imitation de la colonne Trajane, à Rome, avec des proportions plus vastes.

Le large ruban d'airain qui se déroule sur ses flancs est une épopée en bas-reliefs qui raconte les merveilleuses campagnes de Napoléon Ier et de la grande armée.

Qu'il est triste de se rappeler qu'en 1871 il s'est trouvé des Français, assez peu soucieux de la gloire de leur patrie, pour abattre et briser ce glorieux trophée ? En ces temps malheureux, après les victoires écrasantes de la Prusse, il semble que Paris aurait dû être fier de montrer aux étrangers, debout sur sa colonne, le grand guerrier qui avait vaincu, humilié et rançonné la Prusse.

Mais ce que les hommes de 1871, aveuglés par les haines de parti, n'ont pas voulu comprendre, le maréchal MacMahon et ses ministres l'ont compris : ils ont relevé la colonne et sa statue, et les soldats français doivent puiser dans sa contemplation la consolation et l'espérance.

Rapprochez maintenant vos regards, promenez-les autour de l'observatoire que nous avons choisi, et vous admirerez de plus près ce que nous appellerons le Paris historique, qui s'étend de Tuileries à la colonne de juillet en enveloppant l'île de la Cité, et une partie de la rive gauche que nous avons déjà observée.

Il sera de notre devoir d'étudier un peu dans ses détails cette quatrième division de Paris, et nous nous contenterons pour le moment de mentionner en face de nous : le palais des Tuileries, avec ses nombreux pavillons qui présentent du côté de la Seine un coup d'œil magnifique ; le Louvre, avec sa vieille colonnade que l'on ne vante pas sans raison ; Saint-Germain-l'Auxerrois, l'église de l'ancienne Cour, pleine des souvenirs de la royauté ; sur notre gauche, l'île de la Cité, qu'un vieil auteur compare à un grand navire enfoncé dans la vase et échoué au fil de l'eau, au milieu de la Seine.

Aujourd'hui, les ponts nombreux et larges qui l'amarrent aux deux rives du fleuve lui font perdre cette apparence de navire échoué. Ce qui est certain c'est que ce navire, chargé comme il l'est, ne flottera jamais. Les deux colosses de pierre qu'il porte à son bord, et qui s'appellent le Palais de justice et Notre-Dame, l'ont bien englouti pour toujours.

On pourrait ajouter que le mât-de-hune de cet admirable vaisseau est la Sainte-Chapelle, bijou d'architecture gothique,

dont la flèche, découpée à jour, audacieuse, aérienne, s'élance vers le ciel avec l'ardeur des saints du moyen âge, et avec la foi du grand roi qui l'a bâtie, saint Louis.

Terminons cette vue de Paris à vol d'oiseau par une citation qui servira de transition au chapitre suivant, consacré à Notre-Dame, et qui fera ressortir les contrastes qui distinguent le Paris actuel de l'ancien.

Les vers si catholiques qui suivent sont dus à M. Théophile Gautier, dont la muse n'a pas toujours été si bien inspirée :

" Et cependant, si beau que soit, ô Notre-Dame,
Paris ainsi vêtu de sa robe de flamme,
Il ne l'est seulement que du haut de tes tours.
Quand on est descendu, tout se métamorphose,
Tout s'affaisse et s'éteint ; plus rien de grandiose,
Plus rien, excepté toi, qu'on admire toujours.

" Car les anges du ciel, du reflet de leurs ailes,
Dorent de tes murs noirs les ombres solennelles,
Et le Seigneur habite en toi.
Monde de poésie, en ce monde de prose,
A ta vue, on se sent battre au cœur quelque chose ;
L'on est pieux et plein de foi !

" Aux caresses du soir, dont l'or te damasquine,
Quand tu brilles au fond de ta place mesquine,
Comme sous un dais pourpre un immense ostensoir,
A regarder d'en bas ce sublime spectacle,
On croit qu'entre tes tours, par un soudain miracle,
Dans le triangle saint Dieu se va faire voir.

" Comme nos monuments à tournure bourgeoise
Se font petits devant ta majesté gauloise,
Gigantesque sœur de Babel !
Près de toi, tout là-haut, nul dôme, nulle aiguille,
Les faîtes les plus fiers ne vont qu'à ta cheville,
Et ton vieux chef heurte le ciel.

Qui pourrait préférer, dans son goût pédantesque,
Aux plis graves et droits de ta robe dantesque,
Ces pauvres ordres grecs qui se meurent de froid,
Ces Panthéons bâtards, décalqués dans l'école,
Antique friperie empruntée à Vignole,
Et dont aucun dehors ne sait se tenir droit.

" O vous, maçons du siècle, architectes athées,
Cervelles, dans un moule uniforme jetées,
Gens de la règle et du compas,
Bâtissez des boudoirs pour des agents de change,
Et des huttes de plâtre à des hommes de fange
Mais des maisons pour Dieu, non pas!

" Parmi les palais neufs, les portiques profanes,
Les Parthénons coquets, églises courtisanes,
Avec leurs frontons grecs sur leurs piliers latins,
Les maisons sans pudeur de la ville païenne,
On dirait à te voir, Notre-Dame chrétienne,
Une matrone chaste au milieu de catins!"

VII

NOTRE-DAME.

IL n'y a que deux architectures mères, la grecque et la gothique. Les autres ne sont que des produits ou des variations de ces deux types.

Le caractère propre de l'architecture gothique est imposant, sévère et religieux. Tout d'abord il attriste, il assombrit, il vous rappelle que vous êtes un prisonnier, un exilé sur cette terre, que la vie est pleine d'ombres et de mystères, d'obscurités et de tristesses, et que la tombe est la dernière demeure de chacun.

Mais tout à coup un rayon de lumière descend sur vous du vitrail colorié, et réveille au fond de votre cœur une immortelle espérance ! La nuit où vous nagiez s'illumine, et par delà les mondes réels, vous apercevez l'idéal, l'immatériel, l'infini !

S'il manque quelque chose à Rome, la ville de l'Eglise catholique, c'est un temple gothique ; et le plus grand mal peut-être que la Renaissance lui ait fait ce fut de n'admettre dans la construction de ses impérissables monuments que le style grec et ses ordres composites.

En France, au contraire, le gothique est en quelque sorte l'architecture nationale, et garde le souvenir impérissable de la mission civilisatrice et évangélique de la fille aînée de l'Eglise à l'égard des peuples du Nord et de l'Occident.

L'artiste qui a bâti Notre-Dame n'est pas un homme ; c'est un peuple, c'est la France. C'est la nation très chrétienne, ayant à sa tête des rois très chrétiens, qui a voulu donner à sa foi une expression nouvelle, qui a rejeté les formes souillées par le paganisme, et qui a créé un art original, un langage de marbre jusqu'alors peu connu pour affirmer sa foi et perpétuer son culte !

Notre-Dame est un poëme du moyen âge, écrit en marbre, majestueux et inspiré comme la chanson de Roland, varié et immortel comme le culte catholique, quoiqu'il n'ait pas et ne puisse pas avoir la même unité et la même harmonie.

Car, comme toutes les grandes églises dont la construction a exigé des siècles, Notre-Dame a subi les transformations et les modifications de l'art, en même temps que les différences d'inspiration des artistes et des écoles qui se succédèrent dans l'accomplissement de ce travail gigantesque.

Elle n'est l'expression ni d'un seul artiste, ni d'une seule époque, ni d'un seul plan conçu et exécuté d'après les règles d'un style unique. Elle porte l'empreinte de la marche des siècles, et raconte à l'artiste cette période de l'histoire de l'art qui s'étend du roman au gothique. La base est romane, et les étages supérieurs forment une zône gothique.

Ce n'est pas encore l'ogive aiguë et légère, la flèche aérienne et ciselée, l'arcade hardie et délicate qui distinguent l'architecture gothique du XVe siècle ; mais en même temps ses lourds piliers, avec leurs larges chapiteaux destinés à supporter le plein-cintre, portent sans fatigue, quoique sans élégance remarquable, les arceaux superposés de l'ogive, avec ses cadres efflorescents et fouillés.

Le gothique est toujours l'élancement vers le ciel, de ce fond ténébreux qui symbolise la vie humaine ; mais dans les XIIe et XIIIe siècles il rappelle le vol pesant de l'aigle, tandis qu'au XVe siècle c'est le vol rapide et léger de la colombe. Il y perdit de la majesté ; mais combien il s'accrut en beauté !

Lorsque vous arrivez sur la place de Notre-Dame pour la première fois, vous êtes un peu étonné et désenchanté. La grande façade vous paraît trop massive et trop basse, et les tours surtout ne semblent pas assez élancées. Mais ces proportions grandissent à mesure que vous approchez, et peu à peu vous êtes charmé de l'harmonie de l'ensemble.

Les trois portails avec leurs grandes portes en ogive, leurs galeries symétriques, leurs rangées de colonnettes, leurs niches et leurs statues ; la variété et la multiplicité des ornements, de feuilles, de fleurs, de guirlandes, d'aiguilles, d'arêtes et de lancettes dentelées ; la graude rosace du centre et les deux fenêtres latérales, laissant pénétrer dans le sombre édifice cinq immenses jets de lumière qui rappellent les cinq sens de l'homme, les bas-reliefs s'étageant au milieu d'arabesques capricieuses ; puis enfin les deux tours se dégageant de cette mon-

tagne de pierre, et se dressant vers le ciel, comme les deux bras de Moïse agenouillé sur la montagne et priant pour son peuple; tout cet ensemble est d'un effet imposant, et impressionne fortement.

Si vous faites ensuite le tour de la grande cathédrale pour avoir une vue complète de l'extérieur, vous ne manquerez pas d'objets d'étude et d'admiration. Les deux portails du nord et du midi, la porte Rouge et son encadrement de sculptures délicates ; le chevet extérieur avec ses galeries, ses arcs-boutants et ses contreforts dont la sculpture a fait des ornements, ses clochetons, ses aiguilles, et ses pyramides si gracieusement découpées, tout révèle le travail persévérant et le génie de l'artiste.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur du vaste édifice, et sans avoir ni le temps ni l'intention d'en faire une étude, ouvrons seulement ce grand livre de pierre.

Il se compose de cinq chapitres, je veux dire de cinq nefs, traversées par un transept qui leur donne la forme de croix latines. Arrêtons-nous au seuil de la nef centrale, et nous aurons sous les yeux l'un des plus beaux effets que puisse produire l'architecture gothique.

Quelle perspective, en effet, que cette double rangée de piliers massifs se dressant de chaque côté de la grande nef, et se prolongeant jusqu'autour du chœur, qu'elle embrasse ! Quel mystérieux ombrage projettent ces cent vingt piliers, ressemblant aux troncs des vieux chênes des forêts primitives, se divisant au-dessus des arcades en plusieurs branches, je veux dire en colonnes plus légères, couronnées de chapiteaux à feuilles d'acanthe, d'où s'élancent d'innombrables rameaux ou nervures qui soutiennent la voûte ! Quels jeux de lumière, quelles nuances variées, et quelle vie répandent au milieu de cette végétation de marbre les rayons du soleil lançant leurs feux à travers les ogives et les rosaces coloriées !

Si nous adressions la parole à ces personnages de pierre qui nous regardent passer, il semble qu'ils nous répondraient ; mais laissons-les honorer les saints qu'ils représentent, et avançons-nous à pas lents jusqu'au chœur, qui est un travail magnifique dont l'origine remonte au XIIIe siècle. Malheureusement les sculptures de cette époque ont été détruites, et la clôture qui l'entoure actuellement est de date plus récente. Les boiseries intérieures et les stalles de chêne dont les sculptures représentent les principaux événements de la vie de la sainte Vierge sont des chefs-d'œuvre, mais la face extérieure de la clôture est

plus intéressante et surtout plus en rapport avec le caractère général de ce chœur du moyen âge. Elle se compose de pleins reliefs, racontant la vie de Jésus-Christ, et dont les personnages, mal dessinés peut-être, charment les visiteurs catholiques par leur naïveté et leur expression.

Les vitraux des ogives nous représentent d'autres scènes, et tout autour du chœur, entre les colonnes latérales, se tiennent, isolées ou groupées, des statues de bronze ou de marbre dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre.

Après avoir circulé autour du chœur, et donné au moins un coup d'œil à toutes ces richesses de l'art, il faudrait parcourir les nefs latérales, et nous arrêter dans leurs nombreuses chapelles pour y admirer les tombeaux, les pierres funéraires et toutes les œuvres de sculpture et de peinture qu'elles renferment ; il ne serait pas non plus sans intérêt de visiter les sacristies, et le riche trésor de reliques insignes qu'elles contiennent ; mais nous n'en finirions pas.

Fermons donc le livre de pierre, et ouvrons un instant celui de l'histoire en embrassant dans un dernier regard ce majestueux temple.

Que d'évènements il a vus s'accomplir ! Que d'hommes illustres il a vus s'agenouiller sur ses dalles de marbre ! Que de chants, que de prières, ont réveillé les échos de ses parvis ! Que de paroles éloquentes ont retenti dans sa chaire, depuis Bossuet et Bourdaloue jusqu'à Lacordaire et Monsabré ! Que d'âmes pures, que de consciences virginales ont embaumé son enceinte, et ont fait passer à travers ses murs comme un fluide d'amour qui le mettait en communication avec le ciel !

Il a connu les grandeurs et les gloires de la France, et bien des fois ses voûtes ont retenti des joyeux accents du *Te Deum*, lorsque le drapeau national revenait vainqueur de ses campagnes.

Devant ses autels, il a vu s'incliner bien des têtes couronnées, de saint Louis à Napoléon III, et il a été témoin de bien des avènements. Henri IV y donna des témoignages de ses sentiments catholiques. Napoléon Ier y fut sacré empereur par l'illustre pontife Pie VII, qu'il devait persécuter et renfermer à Fontainebleau, moins de dix ans après !

Mais les édifices, comme les hommes, ont leurs vicissitudes, et leurs années de gloire sont mêlées de jours de deuil. Dieu lui-même, hélas ! et ses plus beaux sanctuaires ne sont pas à l'abri des profanations !

Un jour, c'était le 10 novembre 1793, les portes de cette cathédrale—qu'un décret révolutionnaire avait transformée en *temple de la Raison*—s'ouvrirent avec fracas, et une procession de forcenés, qui s'appelaient le peuple français, et qui malheureusement gouvernaient alors la France, s'avança au milieu de la grande nef. Ils venaient célébrer la fête de la déesse Raison, qui avait remplacé la sainte Trinité, et inaugurer solennellement son culte. La Déesse elle-même, qui était, selon M. Thiers, la femme d'un imprimeur, et, selon d'autres, une danseuse de l'opéra, se tenait assise sur un siège antique, porté par quatre citoyens, et des jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de roses l'entouraient. Elle était vêtue d'une draperie blanche, avec un manteau d'azur flottant sur ses épaules, et le bonnet de la Liberté couronnait ses cheveux épars.

Puis venaient, pour parodier le culte de nos saints, les bustes de Lepelletier et de Marat, martyrs du nouveau culte. Dans la chaire, où l'éloquence sacrée glorifiait Dieu depuis des siècles, des impies blasphémaient, et le comédien Monvel sommait Dieu de le foudroyer, s'il existait.

L'organisateur de cette fête étrange, Chaumette, disait "que "ces voûtes gothiques, pour la première fois, servaient d'écho "à la Vérité, et que les Français y célébraient le seul vrai "culte, celui de la Liberté et de la Raison, et abandonnaient "des idoles inanimées, pour la Raison, image animée, chef-"d'œuvre de la nature !..." et agile danseuse, aurait-il dû ajouter.

C'est cette mascarade impie et sacrilège qui arrachait à Lacordaire ces éloquentes paroles :

"La raison pure voulut célébrer ses noces, car elle n'avait "célébré sur l'échafaud que ses fiançailles ; elle voulut aller "plus loin et pousser jusqu'à ses noces. Les portes de cette "métropole s'ouvrirent par ses ordres tout-puissants ; une foule "innombrable inonda le parvis, menant au maître-autel la "divinité qu'on lui avait préparée pendant soixante ans. En "dirai-je le nom ? L'antiquité avait eu des images qui exposaient la dépravation au culte des peuples ; ici c'était la réa-"lité, le marbre vivant d'une chair publique. Je me tais, "messieurs, je laisse ce grand peuple adorer la divinité dernière "du monde, et célébrer sans mystères les noces immortelles de "la raison pure."

Ce ne fut pas tout, le temple de la Raison changea bientôt de divinité. L'antique Vénus y vit revivre son culte, et les cha-

pelles latérales furent souillées par de nombreuses profanations.

C'est après toutes ces horreurs que la noble Basilique fut enfin fermée, pour n'être rouverte au culte catholique qu'en 1802.

Hélas ! de nouvelles souillures l'attendaient encore, et, tout récemment, les communards de 1871, dignes descendants des Hébertistes, l'envahirent le Vendredi-Saint, entassèrent dans la grande nef et dans le sanctuaire les chaises et l'ameublement de l'église, les arrosèrent de pétrole et y mirent le feu ! Heureusement l'incendie put être arrêté par les habitants du quartier, quand les incendiaires eurent disparu.

De nouvelles horreurs sont peut-être réservées à Notre-Dame, mais la sainte Vierge, qui aime la France, ne laissera pas détruire son temple !



VIII

LE PANTHÉON ET LA MADELEINE.

APRÈS avoir admiré l'œuvre grandiose dont l'architecture gothique a doté la France, il convient de visiter les deux plus beaux monuments que l'autre architecture mère ait élevés dans Paris. Ils ne sont à la vérité que des imitations de temples païens, et leur destination première était toute païenne aussi ; mais ces imitations, inférieures à leurs modèles, sont néanmoins très belles, et méritent de fixer notre attention.

Le Panthéon s'élève au sommet d'une colline qui s'appela sous les Romains le mont Lucotitius, et qui est maintenant la montagne Sainte-Geneviève. Sur les versants de cette colline ont longtemps campé les armées romaines, et lorsque Constance Chlore prit le commandement des Gaules, il s'y fit bâtir un palais, que l'on désigna sous le nom de *Palais des Thermes*, à cause de l'étendue de ses bains, et qui couvrait de ses jardins et de ses vignobles toute la pente méridionale du mont.

Julien, devenu beau-frère de l'empereur Constance et gouverneur des Gaules, avant son apostasie, fit de ce palais son séjour favori. Il y fut proclamé empereur par ses soldats, pour obéir, disait-il, à la volonté de Jupiter qui lui était apparu en songe.

Les empereurs Valentinien et Valens y passèrent aussi l'hiver de l'an 365 Puis enfin, les Francs succédèrent aux Romains ; et Clovis, devenu leur roi, fit sa demeure du Palais des Thermes, qu'habitèrent plusieurs de ses successeurs.

La reine de France était alors une sainte, qui de son mari barbare avait fait un chrétien, et qui avait pour amie une autre

sainte, d'humble condition, mais que ses vertus avaient rendue illustre, et qui allait devenir la patronne de Paris. Ces deux admirables femmes, dont l'une, sainte Geneviève, avait sauvé la France des fureurs d'Attila, et dont l'autre, sainte Clotilde, avait converti son roi, voulurent que leur patrie témoignât au ciel sa reconnaissance pour tous les triomphes qu'elle avait remportés sur ses ennemis, et elles décidèrent Clovis à faire bâtir, au sommet du mont Lucotitius une grande église dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul.

Sainte Geneviève, déjà parvenue à un âge très avancé, fut la première enterrée dans cette église, qui bientôt porta son nom. Les corps de Clovis et de sainte Clotilde y furent aussi déposés plus tard, et l'église subsista jusqu'à l'invasion normande.

A côté de l'église s'était élevée une abbaye, et ses moines sauvèrent de la dévastation et de l'incendie de l'église par les Normands la châsse de la patronne de Paris.

C'était au IXe siècle, et ce ne fut qu'au XVIIIe que le roi de France, Louis XV, ordonna d'élever sur les ruines de l'ancienne église Sainte-Geneviève, un temple dont les formes seraient empruntées à Saint-Pierre du Vatican et au Panthéon romain. Ces modèles sont malheureusement, ou heureusement, deux chefs-d'œuvre inimitables, et l'architecte français ne put atteindre ni l'harmonie du Panthéon romain ni la grandeur et la majesté de Saint-Pierre. Soufflot n'était ni un Bramante, ni un Michel-Ange; il n'avait ni la grâce du premier, ni la hardiesse et la grandeur du second. Cependant il ne manquait pas de génie, et il avait un tel amour de l'art que, lorsqu'il s'aperçut que le dôme, déjà trop bas, s'affaissait et faisait fléchir les assises sous son poids énorme, il fut accablé d'une affliction qui abrégea ses jours.

Le style du Panthéon est gréco-romain, et malgré ses défauts c'est un superbe monument. Lorsque après avoir parcouru les boulevards, ou la rue de Rivoli, à l'ombre de ces grands édifices dont la symétrie et la monotonie fatiguent et ennuient, l'on traverse le quartier latin, c'est une agréable surprise de se trouver tout à coup en face du Panthéon. L'esprit s'élève et l'œil se repose en contemplant le péristyle, avec ses 22 grandes colonnes corinthiennes, couronné d'un fronton dont les sculptures, œuvre de David (d'Angers), représentent la *Patrie* entre la *Liberté* et l'*Histoire*, distribuant des palmes aux grands hommes qui les entourent; sous le péristyle, deux groupes de statues de

Maindron, qui nous montrent sainte Geneviève en présence d'Attila, et saint Rémy baptisant Clovis; au centre de l'édifice, et posé sur sa tête comme une couronne colossale, le dôme avec ses trois coupoles superposées.

Le grand désavantage du Panthéon, c'est d'être trop neuf encore. Lorsque plusieurs siècles auront noirci ses pierres et gravé leurs légendes sur ses murailles, il sera plus beau sans doute.

L'homme s'enlaidit en vieillissant; mais le monument éprouve un sort différent, et plus heureux. Si le front du Panthéon montrait des rides, si ses flancs avaient des déchirures où croîtrait la mousse, si le lierre enguirlandait ses colonnes, s'il avait à nous raconter de vieilles histoires, oh! comme il serait bien plus intéressant!

Mais aujourd'hui il ne renferme rien, et n'a presque rien à nous dire. Il a été destiné par la Révolution à recevoir des grands hommes, et les grands hommes ont fait défaut. La France l'a bâti juste au moment qu'elle n'en produisait plus!

Il nous montre bien les tombeaux de Voltaire et de Rousseau; mais ces tombeaux eux-mêmes sont vides. Ce n'est pas moi qui le regretterai, parce que je n'ai aucune vénération pour ces deux corrupteurs du peuple français. Que sont devenus leurs os? On n'en sait rien; mais s'ils ont été enlevés et emportés dans l'autre monde, il ne faut pas en accuser les bons anges.

C'est peut-être ce que signifie l'inscription qui couronne le mausolée du patriarche de Ferney: "*Aux mânes de Voltaire.*" On ne pouvait pas écrire: "Ci-gît le corps..." il n'y est pas. On ne pouvait pas parler de son âme; ses contemporains en doutaient, et lui-même ne croyait pas en avoir une! *Mânes* est bien le mot qui convenait, si l'on a voulu rappeler les divinités infernales que l'antiquité païenne désignait sous ce nom!

Un des charmes du Panthéon, c'est la solitude qui l'entoure, et qui règne même à l'intérieur. En face, s'ouvre pourtant l'*Ecole de Droit*, dont la jeunesse est bruyante; mais une vaste place sépare les deux édifices, et le bruit de l'Ecole n'arrive pas jusqu'aux sacrés parvis—que les élèves ne fréquentent guère d'ailleurs.

J'y suis entré plusieurs fois, et je n'y ai jamais rencontré personne—sauf deux Anglais qui tenaient à voir le tombeau de Voltaire, et à faire toucher leurs bagues aux restes du grand

homme. Le guide n'hésita pas à leur affirmer qu'ils avaient sous les yeux le corps du plus grand génie que la France ait produit.

Sainte Geneviève était une humble fille qui n'aimait pas le bruit, et peut-être se plaît-elle au silence qui l'entoure. Mais non, elle avait trop à cœur la gloire de Jésus-Christ, et sans doute elle s'attriste de voir ses autels déserts !

C'est au Panthéon surtout que peuvent s'appliquer avec vérité ces vers d'Auguste Barbier :

> Car les saints monuments ne restent dans ce lieu
> Que pour dire : autrefois, il y avait un Dieu !

A l'intérieur, moins encore qu'à l'extérieur, le Panthéon ne ressemble à une église. Il a si souvent changé de destination qu'il n'a pu revêtir le caractère religieux. On le dirait plutôt fait pour être un musée de sculpture et de peinture, et sa forme —la croix grecque—se prêterait admirablement à cet arrangement. Les fresques les plus remarquables sont celles de la seconde coupole, exécutées par *Gros*, et représentent sainte Geneviève recevant les hommages des rois de France, personnifiés par Clovis, Charlemagne, saint Louis et Louis XVIII.

Comme le Panthéon, la Madeleine est un temple à part, qui tranche sur la monotonie générale des édifices parisiens, et c'est un fort beau spécimen de l'architecture grecque. Elle a quelque ressemblance avec la *Maison Carrée* de Nîmes—un chef-d'œuvre antique—et sa colonnade est une imitation du Parthénon d'Athènes, avec de plus vastes proportions. Sa ceinture de colonnes corinthiennes cannelées, son portique élevé, avec ses niches ornées de saints et de saintes, le fronton de la façade principale dont les sculptures colossales représentent le jugement dernier, forment un ensemble de l'aspect le plus imposant.

Le style de la Madeleine est entièrement différent de celui du Panthéon, mais les deux monuments se ressemblent par leur histoire et par les vicissitudes qu'ils ont subies.

Comme le Panthéon, la Madeleine a dû son origine à Louis XV, et fut d'abord destinée au culte ; mais elle ne put être terminée avant la Révolution, et lorsque Napoléon en ordonna l'achèvement, il voulut en faire un *temple de la gloire*, dédié à la grande armée.

L'empire tomba avant que l'architecte n'eût terminé son œuvre—car la France d'alors savait plutôt renverser qu'édifier, et Louis XVIII, reprenant l'œuvre de Louis XV, le rendit au culte catholique. Elle est dédiée *à Dieu très bon et très grand, sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine.*

Dans son genre, elle est après Notre-Dame, la plus belle église de Paris; mais son genre n'est pas vraiment celui des églises; malgré tous les saints personnages dont les statues font la garde autour d'elle, on la prendrait encore de loin pour un temple païen, ou pour Madeleine, avant sa conversion.

L'intérieur se compose d'une seule nef, et il est d'une magnificence comparable à quelques églises de Rome. Le marbre et l'or resplendissent partout, et de quelque côté que vous jetiez les yeux vous apercevez des peintures et des sculptures magnifiques, dans lesquelles l'art a tracé tantôt des scènes de la vie de sainte Madeleine et de plusieurs autres saints, et tantôt des pages de l'histoire de l'Eglise et de la France.

C'est en face de la Madeleine que les communards de 1871 avaient construit une formidable barricade, en travers de la rue Royale; et c'est là qu'après avoir mis le feu à plusieurs maisons, des pompiers, payés par la Commune, remplirent leurs pompes de pétrole et en arrosèrent le feu.

Mon cher lecteur, je voudrais bien vous conduire encore dans quelques églises; car il y en a une foule d'autres qui méritent d'être visitées et étudiées. Mais je serais exposé à vous faire des descriptions nombreuses que vous trouveriez monotones, et qui donneraient à ces pages la physionomie d'un *Guide Joanne.*

Je ne puis cependant pas omettre entièrement les suivantes, que vous devrez visiter, si vous allez à Paris.

Saint-Etienne-du-Mont, dont la construction remonte à 1517, et qui renferme le tombeau de la patronne de Paris.

Vous admirerez ses galeries, accrochées aux colonnes comme des guirlandes, son jubé jeté comme un pont entre le chœur et la nef et terminé par d'élégants escaliers en spirale, sa chaire élégamment sculptée et reposant sur les épaules d'un Samson, ses vitraux coloriés, œuvres de plusieurs maîtres célèbres, ses tombeaux et ses inscriptions qui rappellent la mémoire de sainte Geneviève, de sainte Clotilde, de Clovis, de Pascal et de Racine.

En vous arrêtant au bas de la nef, vis-à-vis la porte du milieu, vous vous rappellerez qu'en cet endroit même fut assassiné, par

Verger, Mgr Sibour, archevêque de Paris, au moment d'une procession autour de l'église.

Saint-Sulpice, à côté du célèbre Séminaire du même nom, renferme un mélange de tous les ordres d'architecture ancienne et moderne, dû aux nombreuses vicissitudes de sa construction. Malgré son manque d'unité et ses parties inachevées c'est une des belles églises de Paris.

Pendant la révolution, Saint-Sulpice devint le temple de la Victoire, et servit de salle de banquet au général Bonaparte, à son retour d'Egypte.

N'oublions pas Saint-Germain-des-Prés, la plus ancienne église de Paris. Elle s'élève sur l'emplacement de la célèbre abbaye du même nom, fondée dès les premiers temps de la monarchie française. Un roi de Pologne, Casimir V, fut abbé de Saint-Germain-des-Prés, et son tombeau est l'un des principaux ornements de l'église actuelle. Dans la crypte reposent aussi Descartes, et le savant Mabillon, qui fut une des gloires de l'abbaye.

L'église actuelle date du commencement du XI[e] siècle—ce qui est déjà un âge très respectable—mais, s'il faut en croire les archéologues, la tour de la façade serait un précieux reste de l'antique abbaye.

L'intérieur est d'architecture romaine ; mais de nombreuses restaurations en ont altéré le caractère primitif. Ce qui en fait aujourd'hui le principal intérêt et la beauté, ce sont les fresques magnifiques, dues au pinceau de M. Hyp. Flandrin, le grand artiste chrétien que la France regrette encore.

Dans une étude remarquable, publiée à Marseille en 1866, M. Claudio Jannet a fait l'appréciation des œuvres de ce peintre illustre, et il démontre que dans ses grandes compositions de Saint-Germain-des-Prés, Flandrin a prodigué des chefs-d'œuvre. Il nous fait surtout admirer dans l'artiste la fécondité d'imagination, la largeur de style, la maturité du talent et l'orthodoxie du pinceau.

Mais pour connaître mieux l'œuvre du grand peintre français, il faudra, lecteur, visiter l'église Saint-Vincent-de-Paul, admirablement située au sommet d'une colline, et dont le péristyle à colonnes ressemble à un temple grec.

C'est là que vous admirez, dans toute leur ampleur et dans l'immense variété de leurs détails, les compositions du maître. Peu de peintures ont produit sur moi une impression aussi vive

que cette frise de Saint-Vincent-de-Paul, où deux longues processions de saints et de saintes partant du fond de la nef s'avancent parallèlement de chaque côté de l'édifice vers le chœur, qui figure le ciel, avec le calme austère et la simplicité grandiose d'êtres supérieurs aux faibles mortels.

" La frise de Saint-Vincent-de-Paul, dit M. Claudio Jannet, a déjà reçu le glorieux surnom de *Panathénées chrétiennes*. C'est l'œuvre qui a fait la popularité de Flandrin, celle avec laquelle il se présente à la postérité, comme Raphaël avec les Loges. "

IX

PALAIS ET MUSÉES.



PRÈS les églises, les palais. N'est-ce pas dans l'ordre? L'église est supérieure au palais, tant par sa destination que par l'incomparable dignité de celui qu'elle loge et qu'elle honore.

Mais il ne faut pas les séparer; car leur séparation, et surtout la guerre entre les deux, c'est le désordre social. La chose est évidente, puisque l'un et l'autre représentent la double autorité qui gouverne les hommes, et puisque l'un ne règne que sur le corps, tandis que l'empire de l'autre s'étend jusque sur les âmes.

Un contraste remarquable entre l'église et le palais, c'est la perpétuelle instabilité de celui-ci, et l'éternelle stabilité de celle-là. L'un change perpétuellement de maîtres, tandis que l'autre abrite perpétuellement le même Dieu.

Dans le palais les dynasties passent. Mais dans l'église vit celui qui a dit: Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

L'église représente cette parole qui ne passe pas. Mais au sommet du palais flotte un drapeau qui change de couleurs, et sous ses lambris résonnent des voix qui meurent, ou qui n'éveillent pas d'échos.

Cependant, l'autorité que le palais représente a aussi son caractère de perpétuité, en dépit de ses changements, et quand on démolit ses murailles on ne détruit pas le principe dont il est l'emblême.

Je crois avoir déjà dit quelques mots du Louvre. C'était dans l'origine une forteresse entourée de fossés que les eaux de la

Seine alimentaient. Malgré des transformations nombreuses, spécialement sous Philippe Auguste et sous Charles V, il conserva son caractère de château féodal jusque sous le règne de François Ier.

Pendant cette période il avait servi de résidence à quelques rois, mais Charles V avait fini par lui préférer l'hôtel Saint-Paul, et Charles VII avait à son tour quitté ce dernier pour le palais des Tournelles.

François Ier fit le projet de transformer en palais le vieux château du Louvre, et d'y réinstaller la royauté. C'est là qu'il reçut Charles-Quint avec une magnificence vraiment royale.

Ses successeurs continuèrent l'œuvre de transformation du Louvre, et Henri IV le relia, d'un côté, aux Tuileries, que Catherine de Médicis avait commencées, et qui se trouvaient encore hors de l'enceinte de la ville.

Richelieu acheva d'abattre tout ce qui restait encore du vieux monument féodal, et fit remplacer les façades en ruines par de nouvelles constructions, confiées à l'architecte Lemercier.

Cependant tous ces agrandissements manquaient d'ensemble et ne faisaient pas une demeure digne des rois de France, Louis XIV vint, et parut vouloir tout d'abord en faire une œuvre monumentale. Mais il s'éprit bientôt de Versailles, et les énormes travaux qu'il y fit exécuter nuisirent à l'achèvement du Louvre. Ce fut pourtant sous son règne que fut élevée, par l'architecte Perrault, la colonnade extérieure qui fait face à Saint-Germain l'Auxerrois, et qui est vraiment très belle.

De nouveaux travaux furent entrepris sous Louis XV, et sous le Consulat ; mais c'est à Napoléon III que revint l'honneur d'avoir enfin opéré la jonction définitive du Louvre aux Tuileries, d'avoir fait disparaître les maisons, les petites rues, les hôtels et les baraques qui séparaient les deux palais, et d'avoir couvert ce large espace, de jardins, de galeries, de pavillons, et de façades, de manière à ne faire des deux palais qu'un immense et superbe édifice.

Certes, tout n'est pas beau dans ces constructions, et, malgré l'habileté qu'on a pu déployer pour en masquer les défauts, les architectes y constateront de nombreuses erreurs.

Mais on ne saurait refuser entièrement son admiration à ce gigantesque ouvrage, et surtout à plusieurs de ses détails.

On doit reconnaître un caractère de grandeur remarquable à

la colonnade de Perrault, et pour ma part je n'ai jamais passé sur la place du Louvre sans m'arrêter pour admirer la magnifique perspective que présente cette procession de colonnes, rangées deux à deux sur l'immense façade extérieure du Louvre.

La façade de la Cour intérieure est cependant plus belle, et surtout possède plus d'unité. Le principal mérite en revient à Pierre Lescot, et l'on peut difficilement imaginer rien de mieux ordonné et de plus élégamment décoré. C'est un des chefs-d'œuvre de l'architecture française.

Je passe sous silence les autres façades, dont plusieurs pavillons offrent un aspect imposant et de somptueuses décorations.

Avant de pénétrer dans le palais—dont les musées sont peut-être les plus beaux du monde, après ceux du Vatican et de Florence—nous devons rappeler quelques-uns des évènements dont il a été le théâtre.

Ce fut Catherine de Médicis qui vint y habiter la première, après que son mari, Henri II, eût été tué dans un tournoi. On sait que son fils aîné, François II, qui épousa la belle Marie Stuart, surnommée plus tard l'infortunée, ne régna pas longtemps, et que son frère lui succéda sous le nom de Charles IX.

C'est alors que les guerres de religion devinrent les plus ardentes, et parmi les souvenirs de ce règne que la vue du Louvre rappelle, il en est un qu'on voudrait effacer: c'est celui du massacre de la Saint-Barthélemy.

Si jamais vous allez visiter ce palais, lecteurs, les guides ne manqueront pas de vous en faire un récit plus ou moins légendaire, et de vous montrer la fenêtre par laquelle le roi Charles IX aurait tiré sur les malheureux huguenots qui s'enfuyaient.

Cette accusation est insoutenable, et la fenêtre que l'on vous montrera n'existait pas au temps de Charles IX. Mais on ne peut laver la mémoire de ce roi d'avoir laissé faire le massacre. Sans doute, les provocations n'avaient pas manqué, et les huguenots avaient pris l'initiative de l'assassinat. Sans doute, ils étaient devenus très puissants, affichaient des prétentions exorbitantes, et menaçaient l'autorité du roi. Mais le pouvoir royal, et surtout la religion catholique, devaient être autrement défendus. Les massacres—même quand ils ne sont que des représailles—ne peuvent pas servir les causes saintes, et, comme le disent très bien les historiens de Riancey: " Le catholi-

cisme, qui fut étranger au crime et qui en a souffert, a le droit de le flétrir."

Ce dut être un terrible drame, et quand je me suis arrêté sur la place du Louvre, les yeux fixés sur ce palais, il m'a semblé le voir se dérouler devant moi.

C'était au lendemain des noces de Marguerite de Valois avec Henri de Béarn, qui allait devenir Henri IV, et les huguenots se trouvaient réunis à cette occasion dans Paris, au nombre de plus de huit mille. Les conseillers du roi et sa mère jugèrent le moment favorable pour se débarrasser des chefs ennemis, et le complot fut organisé.

" A minuit, raconte Henri de Riancey, la grosse cloche de l'horloge du Palais donna le signal ; les bourgeois avaient un mouchoir blanc au bras et une croix blanche au chapeau, et aux fenêtres de toutes les maisons étaient allumés des flambeaux pour éclairer les attentats. Le peuple se mit de la partie avec fureur.

Alors, il y eut des scènes horribles ....

Coligny fut assassiné le premier dans son lit, et son corps fut jeté par la fenêtre. Le tocsin du Palais sonnait. Les gentilshommes huguenots de la suite du roi de Navarre avaient été désarmés, poursuivis ou saisis jusque dans les appartements de la reine Henri échappa non sans peine, et en promettant d'abjurer. Le duc de Guise, le duc d'Aumale, le chevalier d'Angoulême guidaient les meurtriers de la Cour et de la garde qui massacraient les seigneurs, tandis que le peuple faisait main basse sur les gens de moyenne condition...

Le nombre des victimes a été singulièrement exagéré, et l'on ne peut aujourd'hui le fixer avec certitude. Mais ce qui n'est pas douteux, comme l'a démontré M. de Falloux, c'est que la religion ne fut pour rien dans le massacre, et que la responsabilité en revient aux intrigues de Catherine de Médicis et aux provocations des huguenots.

Le Louvre servit encore de résidence à Henri III, à Henri IV, qui y fut assassiné, à Louis XIII, à l'infortunée reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, et à Louis XIV au commencement de son règne.

Lorsque la Révolution éclata, il était devenu tout autre chose qu'un palais. On y avait installé des bureaux et même des échoppes. Ce fut la Convention nationale qui eut le mérite d'en convertir les appartements en musées.

Comme on voit, le plus grand musée de France est de formation récente, et c'est pourquoi il reste inférieur à ceux de Florence et de Rome.

Mais s'il n'y a pas eu réellement, avant le commencement de ce siècle, un musée national et public à Paris, il y avait dans les châteaux royaux diverses collections d'objets d'art, qui formaient ce qu'on appelait le Cabinet des rois de France, et dont les commencements remontaient à François Ier.

Ce souverain avait un goût remarquable pour les arts, et il avait attiré près de lui Léonard de Vinci, Andrea del Sarto, Benvenuto Cellini, il Primaticcio, et quelques autres artistes italiens. En même temps, il avait importé d'Italie une collection choisie de statues, de bronzes, de ciselures, de médailles, appartenant à l'art antique et à la Renaissance.

Cette collection fut triplée sous Louis XIV, et encore enrichie sous Louis XV. Napoléon Ier, qui trouva le musée du Louvre enfin formé, y entassa d'inappréciables richesses artistiques, enlevées à tous les pays qu'il avait vaincus. Mais à la chute de l'Empire, la France fut forcée de les restituer aux alliés.

Il serait impossible, lecteurs, de vous conduire dans toutes les salles qui composent cet immense musée, et de nous arrêter à tous les chefs-d'œuvre qu'il renferme—à moins d'y consacrer un volume. Ses nombreuses collections sont divisées en dix-huit musées différents.

Le musée assyrien, le musée égyptien, le musée de sculpture antique, celui du moyen âge et de la Renaissance, celui de la sculpture moderne française et enfin le musée de peinture, auront particulièrement de l'intérêt pour vous, et vous pourrez y passer des jours entiers dans la contemplation d'œuvres immortelles.

Le musée de peinture est surtout considérable. Il ne contient pas les meilleures toiles des grands maîtres italiens, mais presque tous y sont représentés par quelques tableaux. Je me contente de vous nommer Raphaël, le Dominiquin, le Titien, le Guide, Léonard de Vinci, André del Sarto, Paul Véronèse et le Corrège.

L'école italienne primitive y est même représentée par Giotto, Cimabue et Fra Angelico.

Plusieurs tableaux de Murillo, surtout l'Immaculée Conception, et quelques-uns de Vélasquez, vous feront dignement apprécier l'école espagnole.

L'école flamande vous y montrera ses plus illustres représentants : Rubens, Van Dick, Rembrandt et Téniers.

Enfin, vous admirerez la galerie de l'école française, composée des chefs-d'œuvre de ses meilleurs artistes depuis Lesueur et Poussin jusqu'à nos jours.

Dans une des salles consacrées à la sculpture, on vous montrera, comme le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la Vénus de Milo, ainsi nommée parce qu'elle fut trouvée en 1820 dans l'île de ce nom.

Sortons du Louvre et visitons les Tuileries.

J'ai dit que les commencements de ce palais datent de Catherine de Médicis, mais il fut bien longtemps un édifice irrégulier et sans art. Agrandi sous Henri IV, et régularisé sous Louis XIV, il fut habité par Louis XV pendant sa minorité, et par Louis XVI pendant les trois années qui précédèrent sa captivité.

C'est alors que ce palais est devenu le théâtre de drames populaires, qui se sont souvent renouvelés depuis.

C'est le 20 juin 1792 qu'il fut envahi pour la première fois par les hordes révolutionnaires, commandées par Santerre et Saint-Huruge. Entré par le guichet du Carrousel, le cortège vint frapper à cette porte de la Cour royale, et ceux qui étaient chargés de la défendre n'eurent pas l'énergie de le faire.

Témoin de la faiblesse du commandant général, un jeune officier d'artillerie, alors inconnu, et qui s'appelait Napoléon Bonaparte s'écria : " Comment a-t-on laissé entrer cette canaille ? " Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le " reste courrait encore. "

L'émeute grossit, et la foule se rua dans les escaliers du palais. Le roi dut se montrer à elle dans la salle de l'œil-de-bœuf, au milieu des vociférations et des violences. Quelques furieux tentèrent de se frayer un chemin jusqu'au roi pour l'assassiner, mais les grenadiers qui l'entouraient les repoussèrent.

Ces bandes affolées brisèrent les meubles, enfoncèrent les portes, multiplièrent les insultes, les outrages, les menaces, et cette scène ignoble dura plus de deux heures.

Dans le même temps, d'autres bandes pénétraient dans les appartements de la reine, l'injuriaient, la menaçaient et la forçaient à coiffer son fils du bonnet rouge.

Hélas ! ce n'était là qu'un commencement.

Le 10 août suivant l'insurrection éclata formidable, et le roi fut trop faible pour la réprimer. Au lieu de défendre ce palais

contre les bandits de Santerre et de Westermann, il en sortit, et il se remit entre les mains de l'Assemblée nationale, qui devait sitôt prononcer sa déchéance.

Les suisses firent un commencement de défense du palais, et peut-être auraient-ils repoussé l'émeute, mais ils reçurent l'ordre de cesser le feu et de rentrer dans leurs casernes.

" Alors, dit Georges de Cadoudal, auquel j'emprunte ce " récit, commença la sanglante orgie, une des plus effroyables " dont l'histoire ait enregistré le souvenir. Le flot des assaillants " pénètre par toutes les voies dans le palais de la Royauté. Les " bandes de Santerre et de Westermann se ruent, avec des " instincts de bêtes fauves, sur les soldats isolés qu'elles trouvent " dans les appartements. Ceux qui se sont montrés les plus " lâches au combat sont les plus ardents au massacre et au pil- " lage. Ils égorgent ou brisent tout ce qui leur tombe sous la " main. On tue jusqu'aux blessés et aux mourants, jusqu'aux " chirurgiens qui les pansaient, tous les serviteurs du château, " les suisses dans leurs loges, les chefs d'office et les marmitons " dans leurs cuisines, les huissiers, heiduques et valets de pied, " dans les antichambres. Après s'être gorgés de sang, les mas- " sacreurs se gorgent de vin, descendent dans les caves et en- " foncent les futailles. Les uns volent du linge, des bijoux, " des assignats, de l'argent. Un avocat, nommé Daubigny, vola " cent mille francs, que sa femme, sous le coup de menaces, dut " restituer le lendemain. D'autres mettent en pièces tous les " meubles de la résidence royale, glaces, pendules, livres, ta- " bleaux, objets précieux, et les jettent dans les cours, pêle-mêle " avec les cadavres. On voyait des portefaix et des chiffonniers " s'affubler des ornements royaux, des costumes du sacre, s'as- " seoir sur le trône, et parodier les représentations de la Cour. " Les prostituées, ces dignes reines de l'émeute, revêtaient les " robes de Marie-Antoinette et se vautraient sur son lit.........."

Depuis lors, à chaque nouvelle révolution, des bandes d'émeutiers, qui se disent le peuple français, font l'assaut des Tuileries, les saccagent et les pillent.

Ainsi, les scènes hideuses que nous avons rappelées se sont renouvelées le 29 juillet 1830, le 24 février 1848, et le 22 mai 1871. Mais à cette dernière date, les pétroleurs ont voulu en finir, et ils ont incendié le palais. L'aile du Nord, qui était peut-être la plus belle, n'est plus qu'un amas de ruines. Mais le pavillon de Flore et la galerie du bord de l'eau, qui sont élégamment décorés, n'ont été qu'endommagés.

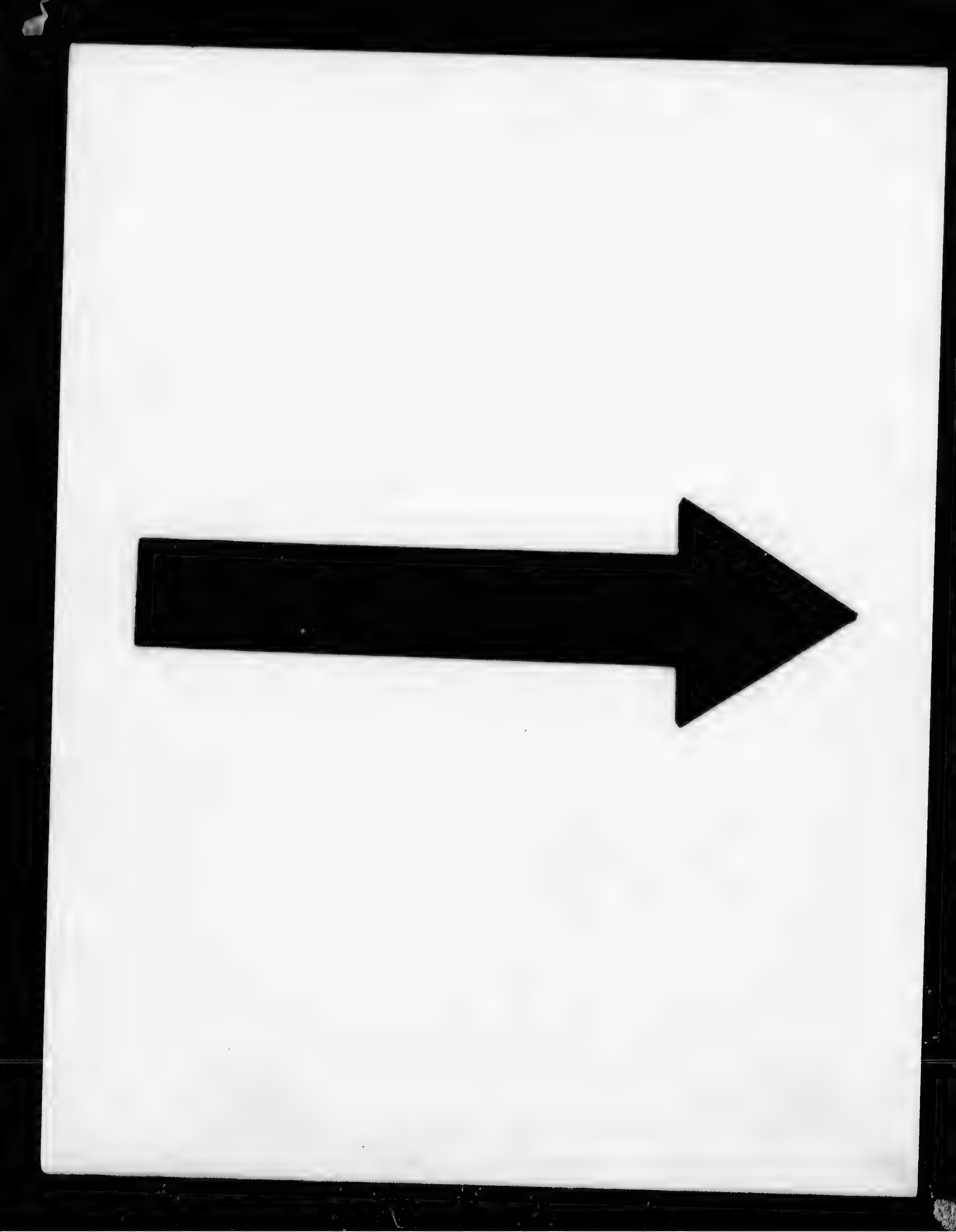
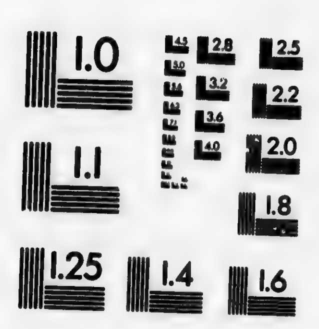
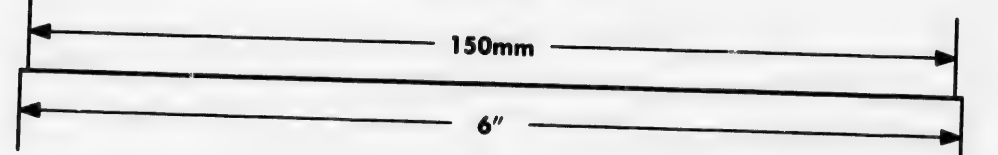


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Je me suis attardé à rappeler les souvenirs historiques attachés aux Tuileries et au Louvre, et comme ce chapitre est déjà long, je serai forcé de glisser rapidement sur les autres palais.

Je ne décrirai donc ni l'Elysée, dont j'ai déjà parlé ailleurs, ni le palais Bourbon, qui a presque toujours servi de siège aux assemblées législatives de France. Sauf son portique à colonnes que j'ai déjà mentionné, il n'aurait d'ailleurs à nous montrer d'intéressant que sa Salle des séances, qui est belle, et qui a longtemps retenti de l'éloquence des Berryer, des Montalembert, des Thiers, des Lamartine, des Guizot et de beaucoup d'autres.

Il me faut aussi omettre le palais des Thermes, la seule ruine vraiment antique de Paris et son musée qui renferme de jolies sculptures.

Un mot seulement du Palais-Royal et du Luxembourg.

Le premier s'élève à l'endroit qu'occupaient jadis les hôtels de Mercœur et de Rambouillet, et il fut construit par le cardinal de Richelieu. Il échut ensuite à Louis XIII, puis à Anne d'Autriche. Louis XIV y passa son enfance. La veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre, y vint résider avec sa fille.

Plus tard, ce palais eut pour maître le régent, Philippe d'Orléans, et Saint-Simon a décrit les soupers scandaleux qu'il y donna.

Après d'autres mutations il est devenu la propriété du prince Jérôme-Napoléon, qui l'a considérablement embelli. Le jardin qui s'étend en arrière est aujourd'hui entouré des galeries d'Orléans, de Valois, de Montpensier et de Beaujolais. Il est peu de promenades aussi agréables aux yeux que ces galeries, où sont installés de brillants magasins, et dont on fait le tour en flânant, le soir, surtout quand il pleut.

Le palais du Luxembourg date du commencement du XVIIe siècle et fut bâti par Jacques Descrosses pour la reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV. La façade principale se compose d'un pavillon central surmonté d'une coupole, et de deux galeries s'étendant jusqu'à deux autres pavillons qui forment les angles.

Plusieurs princes et princesses s'y sont succédé. Mais quand la révolution éclata, on en fit une prison—les autres prisons regorgeant de prisonniers.

Comme ailleurs, les nobles y passèrent les premiers, entre autres, le maréchal de Noailles et sa femme, le vicomte de Beauharnais et sa femme Joséphine, plus tard impératrice.

Mais bientôt les bourreaux suivirent : Hébert, Danton, Camille Desmoulins, Lacroix, Hérault Séchelles, Philippeaux, Fabre d'Eglantine, et plusieurs autres y furent enfermés, en attendant l'heure de la guillotine.

Mais quel contraste présentait le Luxembourg quelques années après ! Dans ces appartements, qui avaient entendu tant de plaintes et de sanglots, retentissaient les rires joyeux, les lazzis, et la musique des bals du Directoire. Sur ces parquets où des marquises et des comtesses avaient été entassées, en attendant la mort, tourbillonnaient les Aspasies de Barras, vêtues comme les déesses de l'antique Olympe.

Bonaparte survint, et fit écrire sur la façade du Luxembourg : Palais du Consulat. Mais il ne l'habita pas, et le vieux palais garda son vieux nom, en dépit de son enseigne.

Sous Louis XVIII, et plus tard sous Louis-Philippe, la chambre des Pairs y siégea : et elle fut remplacée sous Napoléon III par le Sénat, qui y siège encore.

X

LA CHAIRE CATHOLIQUE.



ES voix de Paris sont nombreuses, et l'étranger qui voudrait les entendre toutes devrait faire dans cette ville un très long séjour.

Je me félicite d'en avoir entendu un bon nombre, s'élevant, les unes de la chaire catholique, d'autres de différents cercles littéraires, et les dernières des théâtres.

Je veux vous dire en quelques pages, lecteurs, ce que les unes et les autres m'ont appris.

Il y a deux grands genres de conférences : les conférences religieuses, dans les églises, et les conférences littéraires, scientifiques, sociales, ou religieuses, dans les cercles.

J'aborderai séparément ces deux genres, et j'esquisserai à grands traits les orateurs qui s'y sont le plus distingués, spécialement ceux que j'ai eu le bonheur d'entendre.

Et tout d'abord, veuillez bien me suivre à Notre-Dame de Paris. Là s'élève une chaire qui est sans doute la plus illustrée de ce siècle, puisqu'on y a vu monter successivement les P. P. Lacordaire, de Ravignan, Félix, Hyacinthe et Monsabré.

Les deux premiers sont morts, mais leur gloire et leurs enseignements ont survécu. M. Loyson vit encore, hier à Genève, aujourd'hui à Paris, demain à *Salt-Lake city* peut-être ; mais le père Hyacinthe n'est plus vivant, et l'Eglise a plus de raison

de le pleurer que s'il était mort corporellement. Il m'a été donné d'entendre les deux survivants de ces illustres conférenciers, le P. Félix et le P. Monsabré, et je veux essayer de vous peindre en quelques coups de crayon ces deux princes de l'éloquence sacrée.

On connait ce lieu commun de collège : " *Nascuntur poetæ, fiunt oratores.*" Il n'est pas vrai à la lettre et s'il arrive quelquefois qu'à force de travail un homme devienne orateur, il est plus fréquent de rencontrer parmi les orateurs des hommes qui sont nés tels. Pourquoi ? parce que si l'on peut être poète sans être orateur, l'on ne peut guère être un grand orateur sans être un peu poète.

Je me hâte de dire que c'est là une règle générale qui admet des exceptions, et tous ceux de mes lecteurs qui ne sont pas poètes ont droit de se ranger au nombre des exceptions, et de cueillir la palme de l'éloquence.

Lacordaire fut un véritable orateur ; mais il était né avec ce don, et dès son plus bas âge sa bonne, nommée Colette, raconte qu'il faisait déjà des sermons dans une petite chapelle que sa mère lui avait arrangée, mais des sermons pleins de véhémence et d'action. Et comme l'affectueuse Colette l'interrompait un jour pour le prier de parler moins fort, de crainte qu'il ne s'enrhumât : " Non, non, s'écria le terrible enfant, il se commet " trop de péchés, je parlerai !"

Ni le P. Félix, ni le P. Monsabré n'ont reçu du ciel, au même degré que le père Lacordaire, ce don naturel de l'éloquence ; mais tous deux ont plus de culture que lui.

C'est à la Madeleine que j'ai pu entendre le père Félix. La grande et belle église suffisait à peine à contenir la société choisie qui s'y était donné rendez-vous, et qui avait à sa tête la maréchale de MacMahon. La réunion avait pour objet de venir en aide à je ne sais plus quelle œuvre de charité, et la Maréchale Présidente y fit elle-même une quête.

L'illustre jésuite monta en chaire, et prit pour texte ces paroles de Jésus-Christ : " *Tu dixisti, ego sum filius Dei.* " C'est dire qu'il parla de la Divinité de Jésus-Christ. Naturellement, l'orateur ne pouvait aborder qu'un seul aspect d'un sujet si vaste, et il se borna à démontrer que nier la divinité de Jésus-Christ, c'est faire de lui un insensé ou un scélérat !

Il est indéniable, en effet, que Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, a souvent affirmé, dans les circonstances les plus solennelles, qu'il était le *Fils de Dieu.* C'est en cette qualité qu'il a posé devant le monde comme révélateur, comme thaumaturge, et comme réformateur. C'est en cette qualité qu'il a promulgué un enseignement nouveau, qui est devenu la loi de l'humanité tout entière. C'est en cette qualité qu'il a apporté la guerre parmi les hommes et révolutionné l'univers, qu'il a armé les frères contre les frères, les enfants contre les pères, et qu'il a livré à la mort des milliers et des milliers de martyrs.

Eh bien, s'il n'était pas Dieu, que faut-il penser de lui ?—Ou il croyait l'être, et alors il faut l'assimiler à ces infortunés que l'on rencontre dans les asiles d'aliénés, et qui se croient empereurs ou rois ! Ou bien il savait qu'il ne l'était pas, et dans ce cas c'est un imposteur qui a trompé l'humanité, et qui doit porter la responsabilité de millions de crimes !

Et cependant les négateurs de la divinité, Strauss, Renan, Havet et les autres s'inclinent avec respect et admiration devant Jésus. Ils le proclament le plus grand des prophètes, le sage entre les sages, le bienfaiteur de l'humanité, et ils lui élèveraient volontiers une statue avec cette inscription : " Au plus grand " des génies ! "

Insensés, la contradiction et l'hypocrisie sont trop manifestes. Si Jésus n'a pas droit à un temple, il ne mérite pas une statue, et le gibet n'était pas assez pour punir sa témérité !

Mais non, une telle hypothèse, un tel blasphème nous jette dans un labyrinthe d'impossibilités, de contradictions et de ténèbres, dont il est impossible de sortir sans se prosterner devant Jésus pour lui répéter cette parole de Pierre :

Oui, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Tel est le pâle résumé de cette conférence du P. Félix, qui pendant une heure nous a tenus suspendus à ses lèvres.

Le P. Félix est de taille moyenne, un peu au-dessous de la moyenne peut-être ; c'est du moins l'effet qu'il produit lorsqu'il arrive en chaire ; mais en parlant il grandit à vue d'œil. Il a un port noble, une belle tête, des traits réguliers, des yeux pleins de flamme, mais de cette flamme douce que la lampe solitaire répand dans le sanctuaire.

Son front est haut, sa lèvre mince, et tout son visage a une

grande expression de douceur et d'affabilité, ce qui ne l'empêche pas de mettre dans son débit beaucoup d'action et d'énergie.

Son éloquence n'a pas la hardiesse, disons les témérités de Lacordaire, ni ces mouvements inattendus qui enlèvent un auditoire. Il ne possède pas non plus, comme le grand dominicain, cette espèce de fluide qui circule comme un courant électrique entre l'orateur et ceux qui l'écoutent.

Mais s'il s'élève moins haut, il est aussi moins exposé à descendre, et son éloquence entraînante roule comme un beau fleuve, avec une force constante et une profondeur toujours égale. Sa doctrine est sûre, son argumentation serrée, sa polémique triomphante, et sa diction pleine de chaleur et de vie.

Lorsque Lacordaire mourut, quelqu'un a dit que la chaire de Notre-Dame était veuve. On pouvait le dire dans le même sens qu'on le disait de l'Eglise catholique, il y a quelques années, lorsque Pie IX mourut. Mais lorsqu'un pape meurt, il y a toujours en un coin quelconque du globe, dans une église au fond d'un monastère, ou dans une prison, un homme [illegible] sera quelques jours après le Chef de l'Eglise.

Cette merveilleuse fécondité de l'Eglise mère qui est à Rome se retrouve dans toutes les églises et dans toutes les chaires catholiques de l'univers. La Chaire catholique n'est réellement jamais veuve, et quand un de ses maîtres en descend pour n'y plus remonter, un autre lui succède, et la parole divine ne cesse pas de retentir.

Quand la sève apostolique aura produit les Lacordaire, les Ravignan et les Félix, croit-on qu'elle sera épuisée ? Non.

Dix-huit ans après Lacordaire, un de ses jeunes disciples, sortant comme lui du cloître, vêtu de cette robe monastique dont les plis renferment tant de souvenirs glorieux, succédait dans la chaire de Notre-Dame au religieux dévoyé que la France avait quelque temps acclamé, et qui venait d'échanger le froc— non pas contre une épée—mais contre une quenouille !

Ce nouveau fils de saint Dominique, c'était le P. Monsabré, et sa première parole fut un souvenir pour celui qui avait été son maître :

" Il y a dix-huit ans, commença-t-il, à la place où je suis, un " homme que vous avez admiré et aimé s'écriait : O murs de

" Notre-Dame, voûtes sacrées qui avez reporté ma parole à tant
" d'intelligences privées de Dieu, autels qui m'avez béni, je ne
" me sépare point de vous.—Et cependant on ne le revit plus,
" la tombe avait étouffé sa grande voix.—Est il mort tout-à-fait ?
" Non, il vit dans la persévérante admiration de la France et
" du monde entier ; il vit en vous qu'il a appelés sa gloire et
" sa couronne ; il vit dans l'humble enfant qui vient offrir au-
" jourd'hui à vos regards le froc illustré par son génie et sa
" sainteté, vous faire entendre une voix qu'il a bénie, et tra-
" vailler à sa renommée en vous prouvant une fois de plus que
" personne ne peut l'égaler."

Ce magnifique début donna aux fidèles de Notre-Dame des espérances qui n'ont pas été trompées, et la foule qui se presse autour de sa chaire s'est toujours accrue depuis.

Si vous vous étiez trouvés, lecteurs, sur la grande place de Notre-Dame, le premier dimanche du carême de 1876, vous auriez vu un de vos compatriotes fendre les flots pressés de quatre à cinq milliers d'hommes pour pénétrer un des premiers sous la voûte immense de la vieille basilique.

Vous auriez remarqué, parmi cette foule, des jeunes gens et des vieillards, des magistrats, des hommes d'épée, des députés, des ministres—pas ceux d'aujourd'hui—des hommes de lettres, enfin l'élite de la société, de l'intelligence et du savoir.

Quel beau spectacle présente alors le majestueux temple ! Quel tableau que cette nef immense réservée aux hommes, inondée de têtes qui bientôt se mettent en mouvement, et se tournent toutes ensemble vers la chaire, où l'illustre dominicain vient d'apparaître !

Le P. Monsabré est robuste et de bonne taille. Sa figure est énergique et distinguée, ses traits sont accentués, sa voix puissante, son geste large et dominateur.

C'est avant tout un philosophe et un théologien, et il a choisi saint Thomas pour guide. Mais le philosophe n'exclut pas l'orateur, et c'est sur les ailes de l'éloquence qu'il nous emporte aux plus hauts sommets de la métaphysique.

Comme orateur, il a du souffle et de l'ampleur, je devrais peut-être dire de la rondeur. Moins encore que le P. Félix, il ne ressemble à Lacordaire ; il n'a pas ce feu dévorant et ces transports indisciplinés de son maître. Mais il a beaucoup plus de science, de logique et d'élévation véritable dans la pensée.

Sa parole plane toujours dans les hauteurs de la théologie catholique ; elle n'est pas froide cependant, et se laisse parfois entrainer à des mouvements passionnés qui électrisent l'auditoire

J'en veux citer un exemple mémorable.

Les lugubres années de 1870-71 avaient passé sur la France, et deux provinces de cet infortuné pays avaient été cédées à l'Allemagne.

Le P. Monsabré avait prêché le carême à Metz, qui est la tête de la Lorraine, et le jour de Pâques il célébrait avec cette population affligée la résurrection du Sauveur. En terminant, il s'émut profondément en présence de cette multitude qui pleurait sur le tombeau de sa nationalité, et il lui laissa cet adieu poignant et plein d'espoir :

" Mes frères, les peuples aussi ressuscitent quand ils ont été
" baignés dans la grâce du Christ ; et quand, malgré leurs vices
" et leurs crimes, ils n'ont pas abjuré la foi, l'épée d'un barbare
" et la plume d'un ambitieux ne peuvent pas les assassiner
" pour toujours.

" On change leur nom, mais non pas leur sang. Quand l'ex
" piation touche à son terme, ce sang se réveille et revient, par
" la pente naturelle, se mêler au courant de la vieille vie na-
" tionale.

" Vous n'êtes pas morts pour moi, mes frères... mes amis...
" mes compatriotes... Non, vous n'êtes pas morts. Partout où
" j'irai, je vous le jure, je parlerai de vos patriotiques douleurs,
" de vos patriotiques aspirations, de vos patriotiques colères ;
" partout, je vous appellerai des Français, jusqu'au jour béni
" où je reviendrai dans cette cathédrale prêcher le sermon de
" la délivrance et chanter avec vous un *Te Deum* comme ces
" voûtes n'en ont jamais entendu."

Il y avait autre chose que ces voûtes n'avaient jamais entendu et qu'elles entendirent ce jour-là ; car l'auditoire se leva tout entier et éclata en applaudissements. La majesté du lieu saint n'avait pu retenir l'explosion de l'enthousiasme.

N'allez pas croire cependant que le P. Monsabré prenne bien fréquemment ce ton lyrique. Je vous l'ai dit, le philosophe chrétien domine chez lui, et naturellement c'est à la raison qu'il s'adresse plutôt qu'au sentiment.

Je l'ai entendu deux fois, et chaque fois j'ai été étonné des hauteurs dogmatiques où l'orateur se tenait constamment.

Il parlait du gouvernement divin dans ce monde, et il expliquait comment Dieu peut exercer une souveraineté absolue sur toutes choses sans détruire la liberté de l'homme.

On sait que c'est le grand mystère de la vie humaine de savoir comment l'homme peut être libre de faire ce qu'il veut sans néanmoins rien changer aux décrets éternels de son Créateur. Or le P. Monsabré, toujours appuyé sur l'Ange de l'école, et marchant aux sublimes clartés des saintes Ecritures, illuminait de sa parole lucide tous les recoins les plus obscurs de ce difficile problème.

XI

DEUX ÉCOLES

VOUS retenir plus longtemps dans l'église, lecteurs, serait peut-être faire violence à votre dévotion. Nous irons donc, si vous le voulez bien, prêter l'oreille à d'autres voix de la grande ville, et nous dirigerons tout d'abord nos pas vers le boulevard des Capucines.

Il y a là un cercle renommé et très fréquenté dont les portes s'ouvrent trois fois la semaine. Vous jugerez facilement de l'esprit qui anime ce cercle par les conférences dont je vais vous parler.

Il est huit heures du soir, et déjà la salle est remplie d'auditeurs des deux sexes qui attendent, et qui ne paraissent pas avoir la vertu dont vous avez besoin pour me lire, la patience.

Le sujet de la conférence annoncée est : *Dieu dans l'histoire*, et le conférencier, c'est M. C.

Vous ne le connaissez pas, sans doute, et je ne le connaissais pas non plus quand je l'ai entendu. Mais je l'ai trop connu ce soir-là.

Il est auteur de plusieurs ouvrages de linguistique et de philosophie, et ses derniers écrits sont vantés par les journaux de la libre-pensée.

Il y a quinze jours qu'il devait donner cette conférence. Mais, au moment où il allait commencer, il est soudainement

tombé de son siège comme foudroyé. On l'a transporté chez lui, et les médecins n'ont pas bien connu sa maladie. Enfin, il est mieux, et voilà qu'il apparaît sur l'estrade.

C'est un grand vieillard, un peu voûté, anguleux et sec. Il est très nerveux, et dans ses premières phrases il hésite et tremble comme un homme qui n'a pas l'habitude de parler en public. Peu à peu cependant il s'affermit, et il s'aventure dans des démonstrations qui exigent de l'audace.

Après avoir affirmé qu'il est grand temps de parler de Dieu, parce que dans vingt ans la France sera athée, si l'on ne se hâte de lui inculquer cette connaissance salutaire, il déclare que l'histoire seule peut nous enseigner Dieu, parce qu'elle est la seule science certaine. Toutes les autres branches de l'enseignement humain sont plus ou moins hypothétiques. Mais l'histoire, qui se compose de faits, est certaine.

J'avais toujours pensé que la théologie est la science de Dieu. Mais M. C. relègue cette science au rang des hypothèses. J'avais toujours cru que l'homme a connu Dieu par la révélation. Mais M. C. affirme qu'il est de science historique certaine qu'il n'y a jamais eu de révélation, que les livres de Moïse sont peu antérieurs à Jésus-Christ, et ont été fabriqués par des prêtres juifs pour les besoins de leur autorité ébranlée.

Toute la Bible d'ailleurs est une imitation habile, ou plutôt une copie des livres de *Zoroastre*, et la majeure partie est de date récente.

Mais s'il n'y a pas eu de révélation, et si la Bible est un conte de fée, comment l'homme en est-il venu à croire en Dieu ? M. C... trouve la chose toute simple, et l'histoire—c'est-à-dire son histoire à la main—il raconte ainsi l'origine de Dieu.

L'homme venu sur la terre, on ne sait pas bien comment, il y a quelque cent mille ans, s'est aperçu un jour que c'était le soleil qui faisait croître les fleurs et les plantes, et tout naturellement il en a conclu que ce grand astre devait être le créateur de tout ce qu'il voyait, et que l'homme lui-même s'était formé et développé sous un rayon du soleil. Il a voulu manifester sa reconnaissance, et il a divinisé le soleil.

C'est pourquoi le premier nom de la Divinité fut... je ne sais plus quel mot baroque d'une langue sémitique qui veut dire soleil. Non seulement M. C... nous a prononcé ce mot-là—sans doute avec l'accent qu'y mettaient les races sémitiques il y a

quarante ou cinquante mille ans—mais il nous l'a écrit sur un tableau et nous a montré les transformations que ce mot avait subies pour devenir *Théos* puis *Deus* et enfin *Dieu*.

La conclusion qui découlait de ses prémisses, la voici : ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, mais c'est l'homme qui a créé Dieu. Dieu est une notion essentiellement progressive qui depuis son apparition dans le monde a pris d'immenses développements, et se perfectionne sans cesse. Ainsi, disait M. C... il est de science certaine en histoire—c'était la formule qu'il employait toujours pour affirmer les plus flagrants mensonges historiques—il est de science certaine que le Dieu auquel croyait Jésus n'est pas le Dieu auquel nous croyons, à cause de toutes les modifications que dix-huit siècles de progrès ont fait subir à cette croyance.

Ici M. C... s'anima, et je vis des auditeurs nombreux et même des femmes applaudir avec enthousiasme. De dégoût, je pris mon chapeau et je sortis, de sorte que je n'ai pas entendu la conclusion finale de cette savante conférence.

Le lendemain, un de mes amis, professeur à l'Université catholique, m'apprit que M. C... était un prêtre apostat. Le pauvre malheureux est mort depuis, laissant une femme et des enfants, hélas ! je dis simplement une femme, parce que je ne puis pas appeler veuve celle qui ne pouvait pas être épouse.

C'était la première fois que j'allais au cercle des conférences du boulevard des Capucines, mais j'y retournai la semaine suivante pour entendre M. Francisque Sarcey, rédacteur du *XIXe Siècle*. Cet illustre y donnait une conférence sur la *Légende des siècles* de Victor Hugo. Le nom du conférencier, sa réputation —car il en a vraiment—et le sujet qu'il allait aborder m'attiraient puissamment ; je connaissais peu M. Sarcey, mais je vous avouerai que malgré moi j'ai toujours eu un faible pour le génie poétique de Victor Hugo, qui me paraît merveilleux.

Pour la seconde fois je me dirigeai donc vers le boulevard des Capucines, et je pris place au Cercle au milieu d'un auditoire assez nombreux.

M. Francisque Sarcey entra. C'est un robuste gaillard, un peu grisonnant, à la mine un peu nonchalante, et même paresseuse. Il a de l'esprit, de la verve, et surtout de la gaieté.

Je remarquai, lorsqu'il entra, qu'il avait un petit volume à demi caché seulement dans la poche de son gilet ; en s'asseyant,

il prit ce petit volume, format un peu plus grand que in-32, et nous le montra en disant : " Messieurs, j'ai apporté ce petit vo-
" lume pour vous le montrer. Ce sont les œuvres d'Alfred de
" Musset dont M. Lemerre vient de faire une édition *elzévirienne.*
" L'idée est sublime, car tout le monde aujourd'hui veut avoir
" son Musset dans sa poche. Eh bien, ce format, voyez-vous,
" est fait exprès ; vous mettez cela dans votre gousset ; cela ne
" vous pèse pas, ni ne vous embarrasse, et vous allez où vous
" voulez, au bord de la mer, au fond d'un bois, dans un parc
" solitaire, sur une place publique, dans un omnibus ou en
" chemin de fer, et vous êtes sûr de ne pas vous ennuyer. Pres-
" sez-vous Messieurs, de vous le procurer ; car l'édition s'épuise
" rapidement."

M. Sarcey sourit avec amabilité, remet le livre dans la poche de son gilet et commence sa conférence.

Voilà comment on fait de la réclame à Paris. Je ne vous dirai pas, parce que je ne le sais pas, combien l'éditeur Lemerre avait payé à M. Sarcey pour ces quelques paroles.

La conférence—si je puis employer ce mot—m'a désappointé. Au lieu de faire une étude sur l'œuvre de Victor Hugo, le conférencier s'est mis tout uniment à nous en lire des passages qu'il entremêlait de quelques observations élogieuses.

Il y a certainement dans la *Légende des Siècles* des pages splendides, où Victor Hugo a déployé toutes les ressources de son puissant génie poétique. *La Conscience*, *Puissance égale Bonté*, *les Lions*, *le Petit Roi de Galice*, *Pauvres Gens* et plusieurs autres pièces contiennent des vers admirables.

Mais au milieu de ces beautés, que de taches, que de laideurs morales, que de défauts, même littéraires ! Il va sans dire que les ombres littéraires dans l'œuvre d'un tel poète sont presque toujours volontaires ; mais elles n'en choquent que plus le lecteur sans préjugés.

Du reste, on sait que les doctrines religieuses éparses dans la *Légende des Siècles*, sont à peu près tout ce que l'on voudra. Le catholicisme, le matérialisme, le panthéisme, le mahométisme, la métempsycose y sont tour à tour prêchés dans des poèmes plus ou moins fantastiques ; et le tout est mêlé de déclamations révolutionnaires, de théories creuses, d'utopies nuageuses et d'antithèses impossibles.

Or, M. Francisque Sarcey admire tout cela sans aucune res-

triction. Il place Victor Hugo sur un piédestal, comme une Pythie antique sur son trépied, et chaque parole qui tombe de ses lèvres lui paraît un oracle. *Deus, ecce Deus !* semble-t-il crier, et il frémit d'admiration.

Il ne songe pas même à critiquer *Sultan Mourad*, *Plein ciel*, *la Trompette du Jugement* et autres pages de la plus étrange fantaisie ; ce serait un acte d'impiété.

Au reste M. Sarcey n'est pas le seul thuriféraire du grand pontife de la poésie libre penseuse. Ils sont des douzaines qui l'entourent, et qui finiront par lui faire croire que Jésus était moins dieu que lui.

Je n'ai besoin de rien ajouter, lecteurs, sur le Cercle du boulevard, et vous savez maintenant quelle espèce d'école il est. Malheureusement, ce n'est pas la seule école de ce genre dans Paris. Quelle ne serait pas votre stupéfaction, si vous entendiez tous les enseignements que propagent certaines chaires universitaires !

L'autre jour je suis entré au Collège de France, pour entendre M. Ad. Frank. Autour de sa chaire se groupaient une jeunesse nombreuse, et beaucoup de femmes qui applaudissaient énergiquement le vieux philosophe. C'est un savant et habile conférencier, qui prêche la libre pensée avec certains ménagements qui la font mieux accepter.

Il parlait de M. de Lamennais, et voici en résumé le jugement qu'il portait sur cette intelligence d'élite et sur ses œuvres.

Lamennais était un génie hors ligne que la lecture des œuvres de DeMaistre et de Bonald avait égaré, et jeté dans la théocratie absolue. Mais son esprit s'était insensiblement affranchi de cette influence malsaine et avait reconnu les droits de la pensée et du peuple.

Il avait alors prêché une théocratie mitigée ou contrôlée ; puis, il s'était jeté dans une espèce d'éclectisme, parce qu'il n'osait pas encore se soustraire à l'influence et aux conseils de la papauté. Cependant l'évolution de ce grand esprit, et son affranchissement de la servitude cléricale s'accomplissaient peu à peu. Son génie brisait les unes après les autres les entraves dont l'Eglise l'entourait. Enfin paraissaient les *Paroles d'un Croyant*, qui étaient le cri de la conscience libre. D'autres œuvres succédaient et consommaient son émancipation, jusqu'à ce qu'il y mît le couronnement par son immortelle *Introduction* à l'Enfer de Dante.

C'était alors seulement que Lamennais avait enfin vu briller à son regard d'aigle la libre pensée, c'est-à-dire la vérité sans voile.

Quant à Joseph De Maistre, son maître, M. Frank rendait justice à la noblesse de son caractère et à la distinction de son esprit, mais il l'accusait d'avoir répandu dans le monde des doctrines malsaines qui ont perverti bien des intelligences et causé bien du mal.

Voilà comment on enseigne l'histoire de la philosophie à la jeunesse de France ; et l'on s'étonne après cela qu'elle ait des idées subversives.

Le lendemain, la curiosité m'a fait assister au cours de M. Renan. Au physique, le fameux auteur de la *Vie de Jésus* ressemble beaucoup à un excellent épicier de Québec. Gros, gras, de taille moyenne, cheveux grisonnants et rares, large visage, nez très proéminent, lèvres épaisses, joues un peu pendantes, menton double et peut-être triple, sans barbe, il eût été un type parfait de ces moines légendaires que leurs ennemis ont représentés comme de si gais viveurs.

Cinq ou six élèves seulement—plus une femme—l'entouraient et prenaient note de sa leçon. Il était debout auprès d'une large planche noire, et tentait d'expliquer à ses rares auditeurs une vieille inscription chaldaïque, je crois. J'avoue que je n'ai pas très bien compris son explication ; mais je m'en suis consolé, parce que lui-même, arrivé à certain passage de l'inscription, a dû reconnaître qu'il ne pouvait donner qu'une interprétation conjecturale. Il signala plusieurs versions possibles, et finalement déclara qu'il valait mieux mettre un point d'interrogation.

Les élèves mirent consciencieusement leur point d'interrogation, et moi, je mis mon chapeau et sortis.

Laissons M. Renan chercher dans l'étude des langues sémitiques des arguments contre le christianisme—qui saura bien se défendre—et dirigeons nos pas, lecteurs, vers une meilleure école.

Traversons le vaste jardin du Luxembourg, dont les arbres, les fleurs, les pièces d'eau et les statues vont réjouir nos yeux, et nous trouverons au-delà un cercle où nous serons accueillis avec une vive sympathie. Car s'il y a un coin de Paris où le Canada ne soit pas inconnu, c'est là ; s'il y a dans la grande ville un auditoire qui s'intéresse à notre histoire et à notre avenir, c'est le Cercle catholique du Luxembourg.

J'en ai eu personnellement des preuves, et je n'oublierai jamais l'accueil plus que bienveillant dont j'ai été l'objet, lorsque j'y ai fait une conférence sur le Canada.

Plusieurs journaux parisiens vous l'ont appris ; je saisis cette occasion de faire hommage à mon pays de leurs éloges, et des applaudissements vraiment chaleureux que l'auditoire m'a prodigués. C'est au Canada, et non pas à moi, qu'ils s'adressaient ; je le déclare, sans fausse modestie.

Le Cercle du Luxembourg ne porte pas en vain le titre de catholique, et son but est diamétralement opposé à celui du boulevard des Capucines.

Nous pouvons donc y entrer sans scrupule et sans crainte ; ni nos croyances ni nos oreilles ne seront blessées par les discours que nous y entendrons. Au contraire, nous y serons consolés des tristes choses que l'on dit ailleurs, et nous nous reprendrons à espérer que la France n'est pas perdue.

M. Louis Veuillot a écrit un livre que tout le monde connait : *les Odeurs de Paris*,

Il y en aurait un autre à faire, *le Parfum de Paris ;* et vous seriez étonnés d'y compter toutes les œuvres de rénovation religieuse et sociale, et les associations catholiques que cette grande ville possède. Le Cercle catholique du Luxembourg est une des plus anciennes et des plus utiles aux étudiants.

Ils y trouvent une bibliothèque choisie, des cabinets d'étude, des salles de jeux ; et, deux fois la semaine, ils y peuvent entendre des conférenciers éminents qui joignent l'éloquence à une grande sûreté de doctrine.

Tous les orateurs les plus renommés parmi les catholiques, ecclésiastiques ou laïques, y sont tour à tour invités, et se font un devoir d'y apporter chacun une pierre à l'édifice de l'enseignement catholique.

C'est là qu'il m'a été donné d'entendre, pour la première fois, M. Léon Gautier, qui est un conférencier hors ligne, et l'un des plus charmants esprits de ce cercle.

M. Gautier est un savant, quoique jeune encore. Il est professeur de paléographie à l'école des Chartes, et ses cours ne l'empêchent pas de se livrer aux études littéraires, historiques et religieuses avec une ardeur incomparable.

Vous connaissez son grand ouvrage, les *Epopées françaises*, qui a obtenu le grand prix Gobert à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; sa *Chanson de Roland*, qui lui a valu le prix Guizot ; ses portraits littéraires, qui forment aujourd'hui quatre

volumes ; ses études sur le moyen âge, et ses autres ouvrages d'archéologie, de critique et d'histoire, qui forment encore plusieurs volumes.

Eh bien, au milieu de ces travaux é... ...nes, M. Gautier trouve encore le loisir de venir faire une conférence au Cercle catholique de temps en temps.

C'est une jouissance que de l'entendre, et il me semble qu'il doit jouir lui-même de parler comme il fait. Car il a le don de remuer son auditoire, de l'émouvoir, et de lui inculquer ses idées, en échange des applaudissements qu'il en reçoit.

Sa parole est pleine de vie, de véhémence et de charme. C'est lui qui connaît bien les secrets du conférencier, la pointe qui réveille, l'image qui saisit, la variété qui plaît, le sentiment qui émeut.

Il a de plus le courage de ses opinions, et ne recule pas devant l'erreur. Mais autant il déploie de force pour combattre l'impiété, autant il a de charité pour les personnes. C'est une âme aimante, qui, en parlant des rosiers, voudrait vanter les roses et ne pas voir les épines.

Je voudrais bien pouvoir donner une idée de son genre d'éloquence ; mais je sens qu'il faudrait pour cela lui emprunter des citations interminables. Et puis, ses conférences sont tellement raisonnées, enchaînées, serrées, que, pour en bien juger une partie, il faut connaître celles qui la précèdent et celles qui la suivent.

Je ne puis qu'en détacher une page qui donnera une idée de sa manière.

Aux savants libres penseurs qui accusent les catholiques de n'être pas libres dans leurs études scientifiques, et de raisonner *a priori* en s'appuyant sur l'Evangile et sur la Tradition, il fait cette première réponse pleine de franchise et de courage.

" Vous reprochez au catholique de faire de la science *a priori?*
" Mais vous le mépriseriez, et vous auriez le droit de le mépri-
" ser, s'il ne procédait pas de la sorte. Comment, je crois, de
" toutes les énergies de mon âme, qu'un Dieu s'est laissé tom-
" ber du ciel en terre, qu'il a pris ma chair, qu'il a ouvert ses
" lèvres, qu'il a professé ici-bas toute vérité. Ce Dieu nous a
" dit lui-même : " Voilà l'erreur et voici la vérité ; voici la
" lumière et voilà les ténèbres ; " et vous voudriez qu'à propos
" de la première découverte scientifique venue, je me deman-
" dasse si mon Dieu n'a pas été un ignorant ; s'il a connu la
" physique aussi bien que Galilée, et l'astronomie aussi bien

" que Copernic ; si son Incarnation et sa Rédemption n'ont pas " été une erreur inutile de cette divinité plus qu'aveugle. Vous " prétendez que ma foi soit l'humble servante de la chimie, de " la géologie et de toutes vos sciences naturelles. Vous exigez " que je dise *peut-être*, quand mon Jésus a dit *oui :* que je m'é- " crie à chaque instant : " analysons, étudions, constatons, si " le Christ s'est trompé, et si la Bible est dans le faux ; vous " voulez que vingt fois, cent fois par jour je remette toute ma " foi en question, et que je transforme ma certitude en hésita- " tion ? Non, non, mille fois non ! Si j'agissais ainsi, je n'aurais " vraiment pas cette foi pleine, solide et sûre, qui est le propre " des âmes sincèrement catholiques. Si dans toutes les questions " *nécessaires* je ne jugeais pas à *priori*, je serais un incrédule ou " un hypocrite, je manquerais de foi ou de sincérité... J'ai le " soleil dans mon intelligence : je ne puis pas l'éteindre pour " m'éclairer seulement de vos petits flambeaux."

Et après ce fier *credo*, M. Léon Gautier démontre que l'Eglise n'a pas peur de la lumière ; qu'elle la recherche au contraire, et que personne n'est plus intéressé que le catholique au progrès de la science.

Vous savez comme moi que cette démonstration n'est pas difficile à faire.

Tel est le ton de M. Gautier quand il disserte.

Mais quand il raconte une scène de famille ou quand il décrit un intérieur domestique, il faut l'entendre. Il est alors plein d'onction, de naturel, de naïveté et de grâce.

Avant de sortir du Cercle catholique du Luxembourg, je pourrais encore vous parler de M. Claudio Jannet dont la parole ardente y a fait entendre sur le Canada les accents les plus élogieux et les plus pathétiques ; du P. Dulong de Rosnay, qui est un improvisateur plein de feu, et de M. Antonin Rondelet, dont j'ai entendu une très belle conférence sur l'Art épistolaire. Mais il me reste encore à vous faire connaître les cercles catholiques d'ouvriers ; et c'est une œuvre tellement importante que je crois devoir lui donner autant d'espace que possible.

XII

LES CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS.



OUT le monde connaît le fameux romancier qui a nom Paul Féval, et l'on sait qu'il s'est radicalement converti, il y a quelques années.

Quand je dis converti, je n'entends pas faire comprendre qu'il fût un impie. Non, Paul Féval est Breton, et les libres-penseurs sont rares en Bretagne. Il avait la foi, mais la foi sans les œuvres.

Absorbé, emporté par cette vie sceptique de Paris qui énerve les sentiments, qui dissipe les croyances, et qui effémine les intelligences les plus viriles, Paul Féval a pendant de longues années gaspillé son merveilleux talent à entasser romans sur romans, qui ne faisaient pas de mal peut-être, mais qui ne produisaient aucun bien.

Cependant Paul Féval avait un ami, qui n'avait pas sa réputation, qui est mort presque inconnu du monde, et qui pourtant le dominait. Or cet ami jetait constamment dans le cœur de Paul Féval une semence mystérieuse qui n'a germé que longtemps après, et qui, d'un croyant tiède, a fait un pratiquant fervent. Il semble qu'il y a peu de distance entre croire et pratiquer ; mais en réalité il y a un abîme, et Paul Féval a mis des années à le franchir. Croire est quelque chose, mais pratiquer c'est tout; voilà ce que Paul Féval ne voulait pas comprendre.

Et maintenant, si l'on veut connaître Paul Féval converti, il faut lire la *Première partie* des *Etapes d'une conversion*. C'est un des plus beaux livres de la littérature contemporaine, d'autant

plus beau qu'il n'est pas entièrement le produit de l'imagination, et que son héros a vécu.

Paul Féval le nomme *Jean*, mais il s'appelait Raymond Brucker, et les cercles d'ouvriers dont je veux parler, rappellent naturellement son souvenir.

Il fut aussi cet ami dont l'influence a fini par triompher du vieil homme en Paul Féval, et par en faire un homme nouveau qui fait le plus grand honneur au nom catholique.

Je n'ai pas entendu Brucker, qui était mort lorsque j'ai visité Paris; mais dans une brillante conférence au cercle du Luxembourg, M. Léon Gautier a fait revivre sous mes yeux cette gloire de l'éloquence populaire; et j'en veux noter quelques traits, puisque je parle des conférenciers de Paris.

Les cercles catholiques d'ouvriers n'ont été organisés que deux ou trois ans, je crois, avant la mort de Raymond Brucker, et lorsqu'il avait à peu près cessé de donner des conférences.

Mais avant cette époque et pendant plusieurs années, on avait adopté la coutume de réunir les ouvriers dans les églises, le soir, et d'inviter quelque conférencier laïque à venir leur adresser la parole.

Or Raymond Brucker était le conférencier populaire par excellence de ces réunions, et il obtenait parfois des succès prodigieux. Il était lui-même un converti de la veille, et après avoir été le disciple de plusieurs utopistes de cette époque—qui fut très féconde en systèmes philosophiques—il était devenu purement et simplement l'avocat de Dieu.

Tous ceux qui l'ont connu et entendu ont vanté avec un véritable enthousiasme son prodigieux talent oratoire, que la foi la plus ardente enflammait. On a dit qu'il avait du saint Thomas d'Aquin, du Shakespeare et de l'O'Connell; mais il était lui, et, quoique ce génie à part fût incomplet, il avait le don de faire vibrer les cordes du cœur humain et de l'émouvoir profondément.

Son éloquence avait des hardiesses inouïes, des impétuosités sans frein, des éclairs imprévus, des ironies sanglantes, des dédains écrasants, des sarcasmes et des tendresses, des larmes et des sourires; et tout cela formait un ensemble harmonieux qui fascinait l'auditoire.

Chose étrange! Cet esprit, si puissant par la parole, n'était plus lui, une plume à la main. Il a écrit, beaucoup écrit, mais

toutes ses œuvres écrites sont manquées. On n'y retrouve plus ce souffle et cette vie dévorante de la parole. La plume pour lui était un instrument trop froid et trop lent; pendant qu'elle marchait, son feu s'éteignait.

Au reste, Raymond Brucker était un foudre d'éloquence, qui terrassait, qui pulvérisait, qui brûlait; mais la foudre ne bâtit pas un édifice, comme l'a dit quelqu'un. Or, faire un livre—un livre et non pas un volume—c'est construire un édifice.

Il est temps de citer quelques-unes de ses paroles qu'on a beaucoup admirées.

C'était le soir, dans la vieille église de Saint-Laurent, l'une des plus anciennes de Paris, près de l'arrondissement de Belleville. Une foule nombreuse d'ouvriers avait envahi la nef, la plupart par curiosité et non par dévotion.

Un grand nombre s'y tenaient debout, le chapeau sur la tête, et n'avaient pas voulu s'agenouiller. Ils avaient entendu parler de Raymond Brucker comme d'un calotin qui avait bonne langue, et qui ne marchandait pas la vérité, et ils venaient s'en assurer eux-mêmes.

Plusieurs orateurs, entre autres M. Léon Gautier, s'y trouvaient aussi. Mais quand ils aperçurent toutes ces figures menaçantes auxquelles la lueur des candélabres donnait un aspect terrible, ils pensèrent qu'il n'y avait probablement rien à faire. Raymond Brucker ne se laissa pas décourager.

Après avoir promené sur cet étrange auditoire ce regard que Paul Féval a décrit comme lançant des gerbes d'éclairs, Raymond Brucker fait un geste de colère, et dit: « On ne rend pas justice à l'ouvrier! »

Quelques applaudissements éclatent dans l'auditoire. Le curé, qui s'était assis à côté de Brucker, s'alarme de ce début, lui qui a tant prêché à ses ouvriers qu'ils n'ont pas le droit de se plaindre de la société et des gouvernants; et il le tire doucement par le pan de son habit, comme pour l'avertir qu'il touche une mauvaise corde.

Mais Raymond Brucker reprend avec plus de force: « On ne « rend pas hommage à l'ouvrier, on ne respecte pas l'ouvrier. »

Des applaudissements prolongés suivent ces paroles. Alors Raymond Brucker les arrête soudainement d'un geste, et s'écrie:

« N'applaudissez pas, malheureux!

" Sachez qu'il n'y a dans tout l'univers qu'un seul ouvrier ; " un ouvrier véritablement digne de ce nom ; un ouvrier qui a " fait tous les autres ouvriers ; un ouvrier dont tous les autres " ne font que copier servilement les œuvres ; et cet ouvrier, " c'est Dieu.

" C'est lui qui, incomparable architecte, a de sa main toute-" puissante, élevé la voûte des cieux ; c'est lui qui a groupé " harmonieusement les nébuleuses dans l'espace immense ; " c'est lui qui a disposé dans l'éther l'architecture de tous les " mondes ; c'est lui, c'est cet ingénieur éternel qui a fait des " chemins à tous les astres et qui leur ordonne de les suivre " avec une régularité immortelle.

" C'est lui qui, sculpteur incomparable, a ciselé tous les " astres ; c'est lui qui a taillé notre terre comme un merveilleux " diamant ; c'est lui qui dans l'éternité de sa pensée et de son " plan divin a créé le modèle et arrêté la forme de tous les êtres " vivants ; c'est lui qui, dans le bloc de notre chair, a sculpté " le corps humain, cette statue si bien proportionnée, si belle, " et qui regarde le ciel.

" C'est lui qui, peintre incomparable, a jeté sur la terre la " variété des couleurs : c'est lui qui, avec son inépuisable palette, " a peint lui-même toutes les fleurs, tous les animaux, et le " ciel, et la mer et l'œil humain.

" C'est lui qui a maçonné, charpenté, menuisé, tapissé, tissé, " fondu, forgé tous les mondes, et surtout notre terre.

" Et je dis qu'on ne rend pas justice à cet ouvrier, à l'Ouvrier !

" Tout à l'heure, je vous ai vus entrer dans sa maison, le " blasphême aux lèvres et le chapeau au front. Tout à l'heure, " vous êtes passés devant son tabernacle adorable, et vous ne " l'avez pas salué. Tout à l'heure vous lui avez jeté—je les ai " entendues—des insultes avec des menaces.

" C'est une chose, en vérité, qui m'a révolté jusque dans le " plus profond de mon être, et je n'ai pu en être le témoin sans " être très profondément indigné.

" Non, non, on ne rend pas justice à l'Ouvrier !"

Ce farouche auditoire fut subjugué, et peu à peu il s'inclina sous le souffle de cette parole véhémente. Et Raymond Bru-[illegible] continuant fit passer sous leurs yeux le spectacle de Jésus ouvrier, de Jésus travaillant dans la maison de Nazareth, sous

les ordres de Joseph, son patron, et fabriquant des charrues, des meubles de ménage, des croix peut-être !

Je vous laisse à deviner quel effet une semblable éloquence devait produire sur les ouvriers. Ses succès lui firent comprendre que sa mission était là, et il y consacra le reste de sa vie. Mais il va sans dire que ce labeur, tout de patience et de dévouement, ne lui apporta pas la fortune. Au contraire, il y dépensa le peu que ses productions littéraires lui avaient acquis, et il mourut dans la misère.

Louis Veuillot a raconté quelque part qu'il était allé plusieurs fois porter l'aumône de Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne, qui manquait de chemises, à Raymond Brucker, avocat de Dieu, qui manquait de pain.

Les cercles catholiques d'ouvriers étaient alors fondés, et l'œuvre pouvait compter sur d'autres apôtres, que Dieu avait appelés à son heure.

Deux officiers chrétiens, capitaines de cavalerie dans l'armée de Metz, plus tard prisonniers en Allemagne, étaient rentrés en France, le cœur brisé par les malheurs de la patrie, et résolus tous deux à consacrer à son salut le reste de leurs jours.

Mais un nouveau et immense sujet de deuil et d'humiliation les attendait sur le sol natal. L'horrible guerre civile était allumée, et les deux amis durent reprendre les armes, cette fois, hélas ! pour combattre des Français.

Quelque temps après, conduits par le hasard de la bataille sur cette colline de Belleville où un entassement de cadavres achevait la grande et terrible expiation, ils furent saisis d'une invincible horreur pour cette révolution qui a fait tant de mal à la France, et ils comprirent, ce qu'ils n'avaient pas encore osé s'avouer, que le salut de leur patrie était dans le catholicisme, et qu'il n'était que là.

Telles étaient leurs dispositions, lorsque le directeur d'un petit cercle d'ouvriers, qui allait cesser d'exister, faute de ressources, vint leur demander secours.

Le pauvre directeur vit bientôt qu'il prêchait deux convertis ; car ils mirent à sa disposition leurs bourses, leurs cœurs, leurs talents, et ils jetèrent les fondements d'une organisation nouvelle plus étendue.

Ces deux hommes, qui sont dignes du titre d'apôtres que je leur ai donnés, sont les comtes Albert de Mun et de La Tour du

Pin, et l'œuvre qu'ils ont fondée constitue aujourd'hui un vaste réseau qui s'étend dans tous les centres et dans toutes les classes de la nation, et qui compte déjà plus de deux cents associations disséminées dans toutes les principales villes de France.

Je n'ai ni le temps ni l'espace nécessaires pour vous dire comment sont organisées et comment fonctionnent toutes ces associations. Je ne puis, non plus, vous faire connaître tous les conférenciers que l'on entend deux fois la semaine dans ces cercles d'ouvriers. Il faut me borner à vous esquisser celui des deux fondateurs des cercles qui en est le plus illustre orateur.

M. de Mun n'est pas un inconnu pour vous. Sa réputation a franchi les mers, et vous avez lu ses magnifiques discours à la tribune française, discours qui ont fait croire aux catholiques de France qu'ils avaient encore un Montalembert.

Ce n'est pourtant pas à la tribune que M. de Mun a donné la vraie mesure de sa force et de son talent. L'éloquence parlementaire est un genre à part, qui demande,—outre les qualités oratoires que M. de Mun possède—une longue habitude et une connaissance parfaite de ce vrai champ de bataille. C'est ce qui manque à l'orateur catholique.

Mais dans ces cercles qu'il a fondés, et qui sont son œuvre de prédilection, il se sent chez lui, dans son élément, et c'est là qu'il faut l'entendre.

Pour vous faire apprécier ses belles conférences, il me suffira de vous en résumer une, qui est pour ainsi dire le type des autres.

En janvier 1876, M. de Mun se rendit au Hâvre, à la demande des catholiques de cette ville pour y fonder un cercle catholique d'ouvriers. Malheureusement il avait été mandé un peu tard, et quand il y arriva, M. Jules Simon venait d'en partir, après y avoir inauguré lui-même l'ouverture d'un cercle d'ouvriers, nommé *cercle Franklin.*

Vous observerez comme moi, en passant, les efforts que la révolution oppose aux catholiques pour empêcher les ouvriers de lui échapper.

Ce cercle Franklin était organisé sur une grande échelle, avec somptuosité même, et devait nécessairement être un grand obstacle au succès de l'œuvre catholique. Ajoutons que M.

Jules Simon avait fait un grand et magnifique discours qui avait produit beaucoup d'impression. Car M. Jules Simon n'est pas le premier venu ; c'est un des hommes les plus éminents de l'école philosophique, et un grand orateur.

Les circonstances paraissaient donc bien défavorables, et pourtant M. de Mun ne se découragea pas.

Une nombreuse assemblée fut convoquée, et dans un discours, qui fut à chaque instant couvert d'applaudissements et d'acclamations, il mit en présence les doctrines catholiques qu'il venait leur prêcher et les doctrines philosophiques que M. Jules Simon leur avait développées. Il imagina un colloque entre le philosophe et l'ouvrier ; dans ce dialogue l'ouvrier vient ouvrir son cœur au philosophe et lui raconter ses misères.

Jugez de l'embarras du philosophe, et du peu d'effets que ses tirades philosophiques produisent sur le cœur endolori de l'ouvrier. Très peu satisfait de ses définitions du bien, de l'honnête, du devoir, il lui parle de Dieu et de l'autre vie. Le philosophe répond ; que l'enfer et le ciel sont très problématiques, que Dieu n'est guère connu, réside bien loin de nous, gouverne tout sans s'occuper des détails.

Hélas ! soupire l'ouvrier, que vais-je donc devenir, moi dont la vie est faite de détails, et qui ne suis moi-même qu'un détail infime de la création ? A titre de consolation, M. Jules Simon lui vante alors le progrès moderne, les chemins de fer, l'éclairage au gaz, et le télégraphe. L'ouvrier lui fait observer qu'il va toujours à pied, qu'il ne s'éclaire qu'avec une lampe fumeuse, qu'il n'envoie jamais de dépêches, et il lui pose enfin cette question : Qu'y a-t-il à faire quand on ne peut jouir des progrès ni des jouissances que vous nous vantez ?—Il faut se résigner, répond le philosophe.

Alors, M. de Mun met dans la bouche de l'ouvrier cette ardente et menaçante réplique : " Mais de quel droit voulez-" vous que je me résigne ? Vous m'avez fait tout à l'heure un " magnifique étalage de tous les progrès matériels ; vous m'avez " montré toutes les splendeurs de ce siècle, et les machines qui " emportent d'un bout du monde à l'autre, et les salles resplen-" dissantes de gaz, et les rues étincelantes de lumières ; vous " avez déroulé devant mes yeux toutes les merveilleuses con-" quêtes de l'esprit moderne, et maintenant vous voulez que je " me résigne à n'en pas jouir ! Et pourquoi ? Et de quel " droit ? Ne m'avez-vous pas dit que nous sommes tous égaux ?

" Ne m'avez-vous pas dit que je suis libre ? Et libre de quoi ?
" N'est-ce pas d'abord de vivre, et de vivre heureux ? Vous me
" répondez que mon devoir est de me résigner, et quand je
" vous demande ce que c'est que le devoir, vous me dites que
" c'est de faire ce qui est bien, ce qui est honnête et d'éviter ce
" qui est mal. Mais qu'est-ce que le bien ? qu'est-ce que le
" mal ? qu'est-ce que l'honnête ? Je vous presse de questions,
" et vous ne me répondez rien ! Vous me parlez de Dieu, d'un
" Dieu qui m'a créé ; mais pourquoi m'a-t-il créé ? Eh ! n'est-
" ce pas pour jouir de tout ce bien-être qui est là sous mes yeux,
" à portée de ma main ? Est-ce pour vivre misérablement
" pendant que les autres sont heureux, et mourir à la peine,
" sans espérance ? Ah ! si, au moins, vous me disiez qu'après
" m'être résigné toute ma vie à mon triste sort, j'aura s une
" belle récompense... Mais la science n'a rien précisé sur ce
" point... Si, pour comprimer la révolte de mon cœur, vous me
" disiez qu'il y aura un châtiment terrible pour celui qui n'a
" pas su souffrir...mais il n'y a rien, à cet égard, d'absolument
" certain. Eh bien ! alors, écoutez-moi. Je suis las de souffrir,
" et je sais bien ce que je vais faire. Puisque vous ne voulez
" rien me montrer de certain au delà de cette vie, je veux au
" moins y être aussi heureux que possible ; je veux jouir à mon
" tour ; je veux prendre ma part de tout ce progrès matériel si
" séduisant, et puisque vous ne m'apportez que cela ; puisque,
" lorsque j'étais affamé d'honnêteté, vous n'avez pas pu me dire
" ce que c'est que d'être honnête, je ne m'occuperai plus de le
" savoir, et ce bonheur terrestre que vous me montrez et qui
" me fait envie, plutôt que d'en être toujours privé, je vais
" m'en emparer, car je suis le plus fort ! "

Et M. de Mun continue :

" Ah ! Messieurs, voilà donc où elle aboutit, cette philosophie
" rationaliste qu'on nous vantait si fort tout à l'heure !

" M. Jules Simon vous disait, l'autre jour, qu'il est un homme
" de 89 !

" Vous n'aviez pas besoin de le dire, philosophe ! je vous
" avais bien reconnu ! Oui, voilà bien la doctrine de la révo-
" lution française ! Oui, vous êtes bien le fils de ceux qui,
" dans un jour de révolte, ont expulsé de la société de Dieu des
" chrétiens, pour mettre à sa place un Dieu imaginaire, qui
" n'est plus qu'une conception métaphysique.

" Mais vous aviez compté sans la logique du peuple ! Un

" homme qui a marqué tristement sa place dans l'histoire de
" nos révolutions, Félix Pyat, a dit un jour que " *le peuple est*
" *un grand logicien qui ne manque jamais de conclure.* " Or,
" quand les hommes de 89 eurent mis Dieu à l'écart, et fait, à
" leur profit, une société purement humaine, ils voulurent
" arrêter là leur révolution, et ils crurent, ils croient encore,
" qu'avec ces grands mots de morale et de devoir, ils pourraient
" se rendre maîtres de l'esprit du peuple, et l'empêcher de tirer
" les conclusions nécessaires des principes qu'eux-mêmes avaient
" posés.

" Ils se sont trompés. Le peuple a été jusqu'au bout et un
" jour il est venu leur dire : " Vous m'avez ôté l'espérance du
" ciel et la crainte de l'enfer ; il me reste la terre, je l'aurai !"

Voilà la conclusion logique où la philosophie conduit l'ouvrier. Alors, M. de Mun met en parallèle la doctrine catholique, qui donne à l'ouvrier des réponses claires, positives, à toutes ses questions, qui dissipe ses ténèbres, qui lui indique ce qui est bien et ce qui est mal, et la récompense ou le châtiment qu'il trouvera dans l'autre vie, suivant qu'il aura fait le bien ou le mal, souffert patiemment ou non. Et il ajoute : " Comme le
" philosophe, nous lui dirons aussi, mais, cette fois, sans
" dureté, que la grande loi de ce monde c'est la résignation ; et
" s'il s'étonne, oh ! nous avons, pour nous faire comprendre, un
" suprême, un admirable argument que vous ignorez, philoso-
" phes, que vous ne trouverez jamais, même en pâlissant sur
" les livres ! Nous viendrons attacher un crucifix au mur de
" cette pauvre demeure ! Et quand l'ouvrier, fatigué de son
" labeur, rentrera le soir au logis, ses yeux rencontreront
" l'image sacrée. Il verra cet homme attaché sur la croix le
" regarder d'un air de compassion ; il apercevra sur sa tête une
" couronne d'épines ; et il verra couler sur son visage un sang
" pareil à celui qui a pu s'échapper quelquefois de ses mains
" meurtries par le travail ; il verra autour de ses reins un lam-
" beau plus misérable que les haillons qui le couvrent lui-même,
" et alors il se tournera vers nous et il nous demandera : Mais
" qui donc est cet homme ?—C'est ton Dieu, ton Dieu qui a
" souffert pour toi, qui est mort pour toi, ton Dieu qui t'a ra-
" cheté de l'esclavage et qui t'attend là-haut, pour te donner un
" bonheur éternel, si tu veux, sur la terre, souffrir un peu pour
" l'amour de lui."

Ce ne fut pas seulement des applaudissements, mais des

acclamations répétées que cette éloquence si franchement catholique souleva.

Une autre séance populaire eut lieu le soir, et M. de Mun reprit la parole; mais les révolutionnaires y organisèrent du tumulte pour couvrir sa voix. Malgré tout, l'apôtre des cercles d'ouvriers réussit à se faire entendre, et le grand orateur eut des accents comme ceux-ci:

" Quand vous m'aurez montré, parmi ceux qui disent qu'ils " vous aiment, un homme qui soit monté au Calvaire pour " vous racheter, pour vous faire un peuple libre, j'examinerai. " Mais, tant que vous ne m'aurez pas montré un pareil exemple, " laissez-moi croire à mon Dieu, au Dieu de la France, qui l'a " faite chrétienne, et dont j'attends le salut de ma patrie.

" Jetez ces paroles aux quatre vents du ciel! Oubliez mon " nom, mais n'oubliez pas une œuvre qui se présente au nom " d'un Dieu qui enseigne l'amour, la science de se donner à " vous, et qui est mort pour vous, pour conquérir vos âmes, et " vous sauver de la souffrance dans laquelle vous êtes."

Le succès fut tel qu'il a fallu depuis ouvrir un nouveau cercle au Hâvre—le premier ne suffisant pas.

Je me suis laissé entraîner à écouter l'orateur, et je n'ai pas assez parlé de son œuvre. Fort heureusement elle est aujourd'hui bien connue dans notre pays. Humble d'abord, elle a pris depuis les plus vastes développements, et elle constitue une force avec laquelle la révolution devra compter. Aussi a-t-elle déjà mérité un commencement de persécution.

Les Cercles catholiques d'ouvriers sont une œuvre de réparation, en même temps que de rédemption. Elle est soutenue par une portion notable de la noblesse française, qui reconnaît sa part de responsabilité dans les égarements du peuple.

Ce sont les lettrés et les riches, dont un grand nombre étaient nobles, qui ont jadis prêché aux classes inférieures, soit par leurs écrits, soit par leurs exemples, la recherche des jouissances matérielles et le mépris de la religion. Le devoir de la réparation s'impose aujourd'hui à leurs descendants, et ceux qui le comprennent, se donnent la mission d'éclairer et d'édifier les classes populaires.

L'œuvre des cercles est un moyen, et son but est de faire disparaître l'antagonisme entre le patron et l'ouvrier, d'unir dans la paix sociale le capital et le travail, de réconcilier les classes

dirigeantes et les classes populaires par des concessions réciproques, et surtout par le rétablissement des mœurs et des traditions chrétiennes.

Pour arriver à ce but il faudra lutter pendant bien longtemps; mais si toute la noblesse de France et tous ceux qui ont à cœur le salut de leur patrie ne faiblissent pas, le succès est certain. Faire des patrons chrétiens et des ouvriers chrétiens, c'est résoudre la question sociale.

XIII

LE THÉATRE.

PARMI les voix les plus puissantes et qui font le mieux connaître Paris, il faut ranger le théâtre. De temps en temps le touriste doit écouter cette voix, s'il veut étudier un peu les mœurs parisiennes.

On a écrit et publié quelque part l'*Histoire par le Théâtre ;* c'est peut-être exagérer son influence, et le montrer à tort comme une peinture toujours fidèle des mœurs du pays. Mais il n'est pas douteux que c'est un miroir qui réfléchit avec plus ou moins de vérité la société qu'il amuse.

C'est dans ce miroir que nous allons regarder Paris. Mais je me hâte de dire que la grande ville n'y paraît pas à son avantage, et que, bien loin de la flatter, ce miroir la défigure un peu.

Au reste, si je médis du théâtre parisien, n'allez pas vous imaginer qu'on ne puisse pas s'y amuser quelquefois beaucoup. Mais on peut aimer une chose et ne pas la trouver salutaire ; on peut aimer le vin tout en soutenant qu'il enivre ; on peut prendre intérêt à une pièce de théâtre et dire qu'elle fait du mal. Eh ! mon Dieu, toute la vie ne se passe-t-elle pas à combattre et repousser des choses qui nous plairaient ?

Serait-il possible de faire un théâtre vraiment moral ? En théorie, je réponds oui ; mais, dans la pratique, j'en doute. On ne peut pas condamner le théâtre en bloc comme essentiellement mauvais, et je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait pas

sur la scène prêcher le vrai, faire l'éloge de la vertu et flétrir le vice. C'est un genre de littérature, d'éloquence, de propagande, qui devrait pouvoir être mis au service de la vérité.

Mais dans la réalité il n'en est pas ainsi, et l'expérience des choses du théâtre semble démontrer que le rêve de ceux qui croient à la réforme des mœurs par le théâtre est irréalisable. Un théâtre sincèrement moral ne ferait pas ses frais.

Quoi qu'il en soit de cette question, qui a été souvent agitée, nous allons considérer le théâtre tel qu'il est à Paris, et non pas tel qu'il pourrait être.

Victor Hugo, qui a tant adulé la grande ville, et qui a réussi à lui plaire par tant d'élogieuses métaphores, l'a appelée un jour la *Cité sainte*. Je suis porté à croire que cette appellation a fait sourire Paris, et qu'il a été plus reconnaissant au poète de l'avoir nommé Sparte et la Ville-Lumière.

Sans doute, la sainteté existe à Paris, et vous en serez convaincus et édifiés, lecteurs, si vous fréquentez les églises, les congrégations religieuses, certains cercles catholiques, et plusieurs salons de la meilleure société parisienne. Mais comme ce n'est pas dans ce milieu que Victor Hugo rend ses oracles, je suppose que c'est au théâtre que le grand homme a rencontré la sainteté.

Nous allons l'y chercher; car c'est au point de vue moral plutôt qu'au point de vue littéraire que je veux juger ici le théâtre.

Qu'il soit bien entendu d'abord que nous ne fréquenterons pas les petites scènes des faubourgs et des barrières, qui sont loin de purifier l'atmosphère des nouvelles couches sociales.

Le poète Barbier, qui a été moins flatteur pour Paris que Victor Hugo, a écrit :

" Il est, il est sur terre une infernale cuve ;
" On la nomme Paris........"

Or l'écume de cette cuve en ébullition, c'est le petit théâtre, où la populace parisienne va s'amuser et s'instruire.

Laissons de côté ces ignobles tréteaux, d'où l'art est exclu, mais qui n'en sont pas moins les laboratoires où se distillent les poisons du socialisme et de l'immoralité. Remontons de quelques degrés l'échelle dramatique.

Nous arrêterons-nous aux théâtres de troisième ordre ? Non, car nous n'y entendrions que des opéras bouffes où la parodie et la farce remplacent l'esprit et le comique ; nous n'y verrions que des féeries, qui sont l'œuvre des machinistes plutôt que des artistes et qui dégénèrent le plus souvent en d'indécentes expositions. Vous connaissez les lignes spirituelles et sarcastiques que M. Louis Veuillot a consacrées à ces *pièces à femmes* dans ses *Odeurs de Paris ?* Eh bien, j'ai vu à la *Gaieté* une féerie ayant pour titre le *Voyage dans la Lune*, et j'ai été convaincu qu'il n'a pas exagéré.

Non, ce n'est pas encore là que nous rencontrerons le théâtre moral ; et pour ne pas prolonger nos étapes infructueuses, nous ne visiterons pas même les théâtres de second ordre, ni l'Odéon, où j'ai entendu quelques jolies pièces, ni le Châtelet, où j'ai vu jouer un drame de M. Jules Claretie, ni la Porte-St-Martin, où l'on mêle la féerie à la comédie classique.

Enfin, nous ne ferons que passer à l'Opéra—parce que l'art musical n'est pas mon fait—et nous irons ensuite directement au Théâtre français, le premier de Paris, et peut-être du monde.

L'Opéra, que vous en dirai-je ? Je puis bien vous parler de l'édifice, vous dire qu'il est immense, somptueux, et qu'il a coûté près de cent millions. Comme ce n'est pas mon argent, je n'ai rien à y voir ; mais si j'étais le peuple français, je me serais plaint de cette extravagance, et j'aurais demandé de loger moins richement nos danseuses, et de mieux équiper nos soldats.

La façade principale est très ornée, mais elle manque d'élévation. Au reste, tout l'extérieur paraît un peu écrasé ; la coupole surtout est aplatie, et ne commande pas l'admiration.

Il semble que l'Art demandait un autre temple, un genre d'architecture qui rappelât les coups d'ailes et les aspirations célestes de la Musique.

L'intérieur est beaucoup plus beau, et d'une richesse qui éblouit. Le vestibule, les grands escaliers en marbres de diverses couleurs, polis, et sculptés, les statues allégoriques, les candélabres, les glaces immenses qui multiplient et embellissent les perspectives, tout cet ensemble est d'un effet saisissant.

La *salle* est aussi très belle, et pompeusement décorée ; sa disposition est favorable aux lois de l'acoustique, assure-t-on.

Mais que vous dirai-je de la musique qu'on y entend trois fois par semaine? Je ne suis pas un artiste, et si je n'admire pas tout sans restriction, on va se moquer de mon incompétence et me reprocher de sortir de ma juridiction. Et cependant, puisque messieurs les artistes nous convient à les entendre, n'est-il pas juste qu'ils nous permettent de dire si nous sommes satisfaits, si nous avons joui, ou si nous avons bâillé?

Je confesse mon incompétence, mais j'ai l'amour, je pourrais dire la passion de la musique. Il est des heures où la moindre mélodie éveille en moi des émotions qu'aucun autre art n'y pourrait faire naître.

La musique est une langue appropriée à ces dispositions de l'âme humaine où le vague de l'extase et l'indéfini des sensations ne trouvent pas d'expressions dans les autres langues. A cette limite extrême du monde idéal où la vision intellectuelle n'a pas encore pris une forme précise, la musique est seule capable d'exprimer ce que la poésie elle-même ne pourrait pas chanter.

Les manifestations de cet art sont donc naturellement vagues, indécises, sans signification certaine, en quelque sorte inconscientes par elles-mêmes. C'est pourquoi les mêmes mélodies pourront, à raison des circonstances et des dispositions des auditeurs, provoquer la joie et la tristesse, la volupté ou la prière.

La peinture, la sculpture, la poésie ont corrompu bien des âmes, et jamais sans le savoir; car leurs idées et l'expression de ces idées étaient elles-mêmes corruptrices. Mais la musique n'a pas conscience de ce qu'elle exprime, c'est-à-dire que l'on ne peut strictement assigner à ses mélodies, ou à ses harmonies, un sens moral ou immoral.

Or quelle est la conséquence de cette irresponsabilité morale, et de cette vague incertitude des œuvres musicales? C'est que ceux qui sont chargés de les interpréter peuvent leur donner à peu près le sens qu'ils veulent. C'est que les circonstances de lieu, de temps, de théâtre, la scène, les décors, les acteurs, les actrices, leurs costumes, leur action ou leur jeu, peuvent en changer radicalement la signification.

Tels motifs d'opéra, que vous ne connaissez pas, élèveront votre âme vers Dieu, s'ils sont joués sur l'orgue dans une église; mais ils n'éveilleront en vous que des idées sensuelles,

si vous les entendez au théâtre, chantés par une actrice avec l'expression convenue de la passion.

Eh bien, cette facilité de donner à l'idée musicale un sens arbitraire ne tourne pas au profit de la morale, et l'aimable muse devient aisément un auxiliaire dans la perversion des cœurs.

C'est le reproche que me semblent mériter l'interprétation et l'exécution des œuvres des maîtres sur la scène du grand Opéra. Les féeries qu'on y mêle, les bouts rimés que le librettiste y glisse entre les lignes, la mimique et la danse qui accompagnent, font une œuvre voluptueuse et sensuelle, d'une production qui, dans l'esprit du compositeur, était probablement pure.

J'en ai dit assez, lecteurs, pour vous mettre en garde contre les tendances malsaines de l'opéra, et pour que vous sachiez, dans l'occasion, mettre quelque réserve dans l'expression de votre admiration. Vous applaudirez, si vous le voulez, M. Faure et madame Carvalho—je les ai souvent applaudis moi-même—vous louerez Gounod, Rossini, Meyerbeer et l'incomparable Mozart; mais vous constaterez en même temps que la musique, qui devient le plus répandu et le plus encombrant des arts, perd en distinction et en élévation ce qu'elle gagne en popularité.

Passons maintenant au Théâtre français, qu'on appelle aussi la Maison de Molière, et la Comédie-Française. Traversons ce vestibule, où les statues de la *Tragédie* et de la *Comédie*, représentées sous les traits de Mlle Rachel et de Mlle Mars, semblent nous inviter à monter. Pénétrons dans le foyer, et arrêtons-nous devant la statue de Voltaire par Houdon. Le patriarche de Ferney est assis dans un fauteuil posé sur un large piédestal, et vous croiriez qu'il va se lever pour vous saluer, tant l'œuvre de marbre est vivante.

C'est bien lui, quoique le statuaire l'ait un peu flatté, et j'y retrouve les traits caractéristiques de ce terrible portrait qu'en a fait DeMaistre: " ce front abject que la pudeur ne colora " jamais, ces deux cratères éteints où semblent bouillonner " encore la luxure et la haine, ce *rictus* épouvantable courant " d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle " malice comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le " blasphème ou le sarcasme."

Le voilà donc l'homme qui a fait tant de mal à la France, et

que tant de Français honorent! Le voilà, le grand insulteur de Paris dont les Parisiens ont fait un dieu, que Sodome eût banni—comme dit encore Joseph DeMaistre—et que Paris couronna!

C'est à la Comédie-Française, qui occupait alors l'ancien théâtre des Tuileries, que ce couronnement eut lieu, et l'on ne saurait imaginer toutes les basses adulations dont Voltaire fut alors l'objet. Ce fut un délire, et, suivant son expression, le héros pensa qu'on voulait le faire mourir sous les roses. Chose triste à constater, les femmes surtout, les femmes! déployèrent un enthousiasme ignoble pour ce blasphémateur du Christ et cette incarnation du vice! Hélas! ce spectacle honteux était un digne prologue du grand drame révolutionnaire qui allait éclater dix ans après.

Eloignons-nous de cette statue, dont la vue seule indigne, et qui ne saurait représenter le dramaturge moraliste que nous cherchons.

Voici Molière. C'est lui surtout qu'on se plaît à nous représenter comme le type du poète *qui corrige les mœurs en riant*. Il est ici chez lui, dans sa maison, et ses chefs-d'œuvre y sont constamment joués par les meilleurs acteurs de la France. Personne ne contestera son génie, ni la perfection de son style, ni sa connaissance profonde de la nature humaine. Ses inimitables comédies en vers n'ont pas été, et ne seront peut-être jamais surpassées, ni même égalées.

Mais peut-on dire que ce grand poète, qui était en même temps comédien, ait corrigé les mœurs de son temps? L'histoire répond : non; et si Louis XIV réforma sa vie, et sa Cour, l'on sait bien que le mérite en revient à Bourdaloue et à madame de Maintenon.

Molière moraliste! Mais il était plutôt corrupteur. Au lieu de châtier les mœurs de la Cour, et de les livrer au mépris des honnêtes gens, il flattait le roi adultère et ses coupables maîtresses. *La Princesse d'Elide*, *le Festin de Pierre* et *Amphytrion* sont là pour attester qu'il les encourageait, tandis qu'il tournait en ridicule non les coupables, mais les innocents, et les victimes.

Le clergé, ayant à sa tête Bossuet, et surtout Bourdaloue, l'illustre jésuite, osa élever la voix contre l'œuvre corruptrice

du théâtre. Mais il fut à son tour traîné sur la scène et ridiculisé dans Tartufe. Cette comédie fit un mal immense, et elle en fait encore. Quand je l'ai vu jouer à la Comédie Française, Tartufe portait une longue redingote noire, boutonnée jusqu'au cou et descendant assez bas pour imiter une soutane ; et les applaudissements de l'auditoire soulignaient certains passages qui ne laissaient aucun doute sur sa personnification véritable.

Il y a deux siècles que le théâtre bâtonne les Jésuites sur le dos de Tartufe. Mais les religieux ont la vie dure ; ils résistent et poursuivent leur mission. On les chasse de partout, et ils sont toujours quelque part ; on les tue çà et là, et ils ne meurent jamais !

Pauvre Molière ! Comment aurait-il pu corriger les mœurs des autres, quand il ne corrigeait pas les siennes ? Mais le malheureux était puni par où il péchait. Sa femme, qui n'avait pas la moitié de son âge, avait plus de la moitié de ses vices, et elle lui fit la vie conjugale la plus incomparablement triste. S'il jouait si bien sur la scène le mari trompé, c'est qu'il connaissait parfaitement ce personnage, et ne cessait pas de l'être après la pièce finie. Mais qui sait combien ce rôle, léger sur le théâtre, était lourd à porter sous le toit conjugal ?

Or, les comédies du grand écrivain ont-elles jamais corrigé sa femme ? Hélas ! non.

On m'objectera peut-être qu'on ne corrige jamais sa femme, parce qu'elle semble douée, vis-à-vis de son mari, d'une force de résistance invincible. Qui sait ? peut-être va-t-on me rappeler cette ancienne fable, rajeunie par Lafontaine, qui raconte que le cadavre d'une femme noyée remonte toujours le courant de la rivière, par suite de l'habitude qu'elle a prise de son vivant d'agir au rebours de son mari !

Mais d'abord cette satire est exagérée et je la condamne. Supposons toutefois qu'elle contienne un grain de vérité, croit-on que Molière ait mieux réussi auprès des autres femmes, et qu'il leur ait même prêché une saine morale ? L'histoire est encore là pour répondre, et vous montre le tableau des mœurs qui suivirent, et d'où est sorti le XVIIIe siècle.

Mais au moins, me dira-t-on, si le théâtre, tel qu'il était au temps de Molière et tel qu'il est aujourd'hui, ne corrige pas les mœurs, il corrige les ridicules et perfectionne les manières ? Il

y a là du vrai ; mais encore le résultat obtenu est-il mince, et, le plus souvent, les ridicules corrigés sont remplacés par d'autres.

Molière, on le sait, a souvent châtié les médecins ; il s'est spirituellement moqué de leur fausse science ; mais les a-t-il corrigés et rendus plus savants ? La Faculté elle-même admettra qu'après les deux siècles de progrès qui la séparent de Molière, elle n'a pas encore pu approfondir tous les mystères du corps humain. Il paraît qu'il lui en reste encore quelques-uns à sonder, et j'imagine qu'elle aurait encore quelque peine à expliquer pourquoi la fille de Cléante était muette. Il est vrai qu'aujourd'hui ce phénomène—une fille muette—est devenu très rare.

Passons, si vous le voulez, à une autre classe d'hommes, les avocats. Quand vous lisez aujourd'hui les *Plaideurs* de Racine ne vous arrive-t-il pas de dire spontanément : Oh ! comme c'est bien cela ! Or pourquoi poussez-vous ce cri involontaire, si ce n'est parce que vous retrouvez encore au Palais des types comme les avocats de Racine ? Sur ce chapitre vous m'en croirez peut-être, je connais les avocats, et je puis vous certifier que Racine ne les a pas corrigés. Petit-Jean et l'Intimé vivent encore, et je les entends quelquefois.

Quant au juge que le poète—qui venait de perdre un procès—a représenté dormant sur le banc, et même en bas du banc où il lui arriva de tomber, j'aurai la franchise de vous dire qu'il n'est pas mort non plus. J'ai même lu dans les journaux, il n'y a pas longtemps, qu'un magistrat américain se plaignait à son médecin d'être gravement indisposé, parce qu'il avait des insomnies à l'audience.

Ah ! lecteurs, que de ridicules, que de travers, que de vices survivent aux auteurs dramatiques les plus habiles !

Les *Précieuses* ridicules ne sont pas une race éteinte ; les George Dandin ont engendré une postérité nombreuse ; les Scapins arrivent aujourd'hui à de belles positions, surtout le Scapin politique.

Le misanthrope finit aujourd'hui par le suicide, et dans les grandes rues de toutes les villes vous coudoyez des Harpagons, plus nuisibles à la société que celui de Molière.

Dira-t-on qu'au moins nous n'avons plus de *femmes savantes* ? Des femmes vraiment savantes, je le crois bien ; c'est à peine si

nous avons quelques hommes savants. Si c'est là un progrès, et si cela est dû au théâtre, c'est donc qu'il les empêche d'étudier.

Mais de ces femmes savantes que Molière a ridiculisées il y en a encore; l'espèce en est seulement changée. Elles sont aujourd'hui des femmes-hommes, et elles portent le nom masculin de bas-bleus.

Si nous avons jamais en Canada quelque fléau féminin, il nous viendra des Etats-Unis; ce sera la femme égalitaire, celle qui prétend que les deux sexes sont égaux par les facultés, par les droits, par la mission à remplir. Sans aucun doute l'homme et la femme sont semblables en ce sens qu'ils ont tous deux un corps et une âme, mais ils ne sont pas égaux sous tous les rapports. Suivant la comparaison d'un spirituel écrivain, un petit cercle est semblable à un grand cercle, mais ils ne sont pas égaux, et je me garderai bien de vous dire, lectrices, lequel des deux sexes est le grand cercle.

Cessons de plaisanter, et concluons en disant que le théâtre amuse, mais qu'il ne corrige pas. Sans doute, c'est un amusement intelligent et qui instruit. Sans doute, il pourrait être un puissant moyen de propagande de la vérité, s'il était autrement fait. Mais tel qu'il est, il pervertit non seulement les cœurs, mais les intelligences.

Les fausses théories des hommes d'Etat, les idées subversives des philosophes, les doctrines socialistes, ne sont vulgarisées et ne parviennent au cœur du peuple que par le théâtre. Les révolutions sociales se font sur la scène avant de descendre dans la rue. Lorsque les plaintes, les haines et les revendications des classes populaires, personnifiées par des acteurs habiles, vont et viennent sur les tréteaux, pleurent, parlent et agissent devant des milliers d'auditeurs, elles ont un retentissement que ne peuvent avoir ni les discours des hommes d'Etat, ni même la presse avec ses mille voix,

Entrons maintenant dans la Salle de la Comédie Française. Nous y entendrons Sarah Bernhardt, Croizette, Got, Coquelin, Maubant, et tous les meilleurs acteurs de Paris, jouant les plus remarquables pièces du théâtre contemporain, et nous pourrons dire ce qu'il vaut comme école des mœurs.

Il me plairait de toucher ici à la question littéraire, et de comparer l'art dramatique du XVII[e] siècle au théâtre moderne.

J'aimerais vous représenter les poètes classiques étudiant, ciselant, animant la nature humaine, comme le statuaire fait du marbre. Sous la main des Corneille et des Racine, cette nature si misérable, si portée au vice, si prompte à s'avilir, se transfigurait, s'idéalisait, et devenait un type de grandeur et d'héroïsme que le spectateur pouvait prendre pour modèle.

Je vous montrerais que le théâtre contemporain n'a plus le même objet en vue. Il ne tend plus à l'idéal, mais au réel. Il s'imagine que pour être véridique il faut montrer la nature humaine telle qu'elle est, et nous étaler toutes ses corruptions Sous prétexte de véracité, il est tombé dans le réalisme et il nous exhibe toutes les laideurs physiques et morales. Si du moins il les montrait pour les faire détester; mais il s'en garde bien et il sait les présenter sous des dehors aimables.

Cette étude du réalisme contemporain au point de vue littéraire serait curieuse à faire.

Mais nous n'avons pas le loisir de considérer le théâtre sous cet aspect, et ce n'est qu'en passant, par quelques mots seulement, que je qualifierai le mérite littéraire des auteurs dramatiques du jour.

Les plus célèbres sont connus, et je crois les ranger dans l'ordre de leur illustration en les nommant ainsi : Alexandre Dumas, fils, Emile Augier, Victorien Sardou et Octave Feuillet

Leur malheur à tous, disons mieux, leur défaut dominant, c'est de placer au-dessus de toute croyance, le succès! Tout leur sert de litière pour arriver à ce but suprême, le succès! C'est le souverain qu'ils veulent servir avant tout, c'est le despote auquel ils sacrifient tout!

Victorien Sardou est celui qui a obtenu le plus de succès, quoiqu'il soit inférieur, et peut-être parce qu'il est inférieur à ses émules Augier et Dumas. Car il n'a pas le souffle dramatique de Dumas, ni l'élégance soignée d'Emile Augier, ni même l'ingénieuse imagination d'Octave Feuillet. En revanche, il faut dire qu'il a beaucoup d'esprit, et que ses dialogues sont d'une vivacité, et d'une verve entraînantes, surtout dans les premiers actes de ses comédies.

Mais tous méconnaissent le noble but de l'art dramatique; et si, d'une part, ils ont semé dans leurs œuvres abondamment d'esprit, d'autre part, il faut convenir que les grands aperçus, les larges horizons, les élans des grands penseurs en sont absents. Ils composent des figures et non des types, des ébau-

ches et non des études, des situations plus ou moins comiques et non des tableaux de maître.

Cependant, là n'est pas le plus grand mal—L'œuvre collective de ces beaux talents n'est pas seulement inférieure au point de vue de l'art; mais elle est dissolvante et pernicieuse sous le rapport moral. On dirait une conspiration organisée contre tout ce qui est vrai, salutaire et respectable. L'autorité, la grandeur, la noblesse, y sont bafouées sous toutes les formes et dans toutes leurs personnifications.

XIV

LA FILLE DE ROLAND.



H quoi donc, me disais-je, en entendant quelques-unes de ces pièces, est-ce bien ainsi que se diverti maintenant la fille aînée de l'Église ?

Ces réflexions m'affligeaient.

Un soir, cependant, la grande scène de la Comédie Française changea d'aspect, et j'y vis apparaître la France des grands siècles, la France catholique, triomphante et glorieuse !

Au lieu d'un boudoir de coquette et de courtisane, j'avais sous les yeux la Cour très noble d'un très noble empereur, des murs sévères couronnés de créneaux, un palais superbe au large perron d'acier, un donjon où planait le grand aigle d'or, une chapelle gothique décorée avec art ; c'était Aix-la-Chapelle.

Sous le dais royal, un majestueux vieillard, souverain d'un vaste empire conquis par ses armes, arbitre des destinées du monde alors civilisé, entouré de chevaliers et de barons, caressait de la main la garde de sa vaillante épée qui porte dans l'histoire le nom fameux de *Joyeuse ;* c'était le grand empereur Charlemagne.

La poésie dramatique avait donc ce soir-là remonté les âges jusqu'à l'époque la plus glorieuse de l'histoire de France ; elle avait remué les cendres des anciens preux qui ont façonné cette illustre nation, et elle s'était arrêtée au héros fameux dont le nom a traversé les siècles, dont la légende a fait un demi-dieu, et que les poètes allemands, français, espagnols, provençaux, italiens, ont tour à tour chanté.

La France possède dans sa poésie du moyen-âge des richesses artistiques inappréciables, qui pendant des siècles ont dormi

dans l'oubli et qui reparaissent maintenant au jour, comme on voit surgir du sol italien les superbes monuments de Pompéi.

C'est de ce trésor poétique que M. le vicomte Henri de Bornier a tiré son beau drame de *La fille de Roland*, qui m'a semblé un réveil de la poésie catholique en France, et qui m'a convaincu de l'immortelle vitalité de l'art dans ce beau pays.

Roland a été vraiment un personnage historique; il a été pour la France ce qu'Achille a été pour la Grèce, et la poésie a chanté sa mort comme elle a chanté la colère d'Achille; mais le sujet du drame appartient à la légende plutôt qu'à l'histoire. Permettez-moi d'en faire l'analyse:

Par la trahison de Ganelon, un corps d'armée de Charlemagne, dans lequel combattait Roland, a été surpris dans un étroit vallon des Pyrénées, et écrasé par les Sarrasins d'Espagne, comme le fut la garde impériale à Waterloo. Roncevaux, le funeste vallon, est devenu le tombeau de Roland et des plus illustres chevaliers de France.

A cette nouvelle, la belle Aude, épouse de Roland, est tombée morte, laissant une enfant nommée Berthe.

La mère de Roland était sœur de Charlemagne; elle avait épousé en premières noces Milon, duc de Bretagne, qui fut père de Roland, et en secondes noces Ganelon, le traître! En apprenant la mort de son fils par la trahison de son mari, elle mourut de douleur, laissant un fils de Ganelon encore à la mamelle. Le traître fut mis en jugement et condamné. On le lia à un cheval fougueux qu'on chassa dans les bois, et qui devait l'écarteler, livrer ses membres en pâture aux bêtes fauves. On le crut mort, et son nom devint l'objet de l'exécration universelle, comme celui de Judas. Quant à son fils, il avait disparu, on ne savait comment.

Or Ganelon n'était pas mort. Des moines avaient rencontré dans la forêt le cheval qui devait être son bourreau, et ils avaient emporté Ganelon mourant dans leur monastère. Après l'avoir guéri, ils avaient réussi un jour à le convertir en lui présentant son fils, et vingt ans après, Ganelon, ayant pris le nom de comte Amaury, vivait inconnu dans le château de Montblois avec son fils Gérald, dont il avait fait un modèle d'honneur, de vertu, de vaillance!

C'est ici que le drame commence, et si vous voulez en bien saisir tout l'intérêt, ne perdez pas de vue les relations qui existent entre les principaux personnages—Berthe, fille de Roland,

mort à Roncevaux par la trahison de Ganelon—Gérald, fils de ce même Ganelon, qui porte le nom d'Amaury.

Gérald ignore sa véritable origine et le vrai nom de son père; mais Amaury ne l'a pas oublié, lui, et ce souvenir est le tourment de sa vie.

> ....Il est des crimes tels,
> Que, même l'arbre mort, ses fruits sont immortels!

Comment ne pas voir dans son fils le frère de sa victime? Et dès lors la vue même de ce qu'il aime le plus au monde lui rappelle constamment sa honte. Ce fils qu'il adore est un remords vivant qui se meut sous ses yeux, qui le regarde, qui lui parle, qui exalte la mémoire de Roland, qui pleure sa mort funeste, et qui, sans le savoir, retourne sans cesse le glaive dans le cœur de son père.

Tout son cœur bondit d'effroi, quand il songe que son fils pourrait un jour lui dire:

> ....Ma mère
> Fut celle de Roland; qu'as-tu fait de mon frère?

Gérald, qui aime à guerroyer contre les ennemis de la France, taille en pièces une troupe de Saxons, fait leur chef prisonnier, et délivre une jeune fille Française qu'ils amenaient captive. Il conduit la belle étrangère au château, et vous comprendrez son émotion, et l'émotion bien plus grande encore de son père, lorsque la jeune fille leur apprend qu'elle se nomme Berthe, fille de Roland, élevée à la cour de Charlemagne!

Roland! s'écrie Gérald enthousiasmé,

> " Roland fut mon héros, mon idéal suprême;
> " Il me semblait—je sens mon orgueil aujourd'hui—
> " Que quelque chose en moi me rapprochait de lui;
> " Dans mes rêves d'enfant, en lui je croyais vivre;
> " Il me semblait du moins le voir, l'aimer, le suivre,
> " Dans sa gloire éclatante et dans ses fiers travaux;
> " Et comme lui tomber aux champs de Roncevaux!
> " Ah! vous l'avez bien dit tout à l'heure; sa fille,
> " Nous la saurons défendre, et, dans notre famille,
> " Parmi nos gens, mon père, et dans notre maison,
> " Elle ne trouvera jamais de Ganelon!"

Je vous laisse à juger des blessures profondes que ces paroles du fils rouvrent dans le cœur du père; il se retire plein d'angoisses, et tous les jours ce sont de nouvelles tortures, au sou-

venir de l'ancien crime. Un soir, dans un banquet donné par Amaury, on boit à Charlemagne, et à Roland, puis toutes les mains se lèvent, celles de Gérald avec les autres, pour maudire Ganelon !

Mais la douleur d'Amaury grandit encore quand, au moment de repartir pour Aix-la-Chapelle, Berthe vient avec Gérald lui déclarer leur mutuel amour. Ce noble et pur sentiment de la fille de Roland pour le fils de Ganelon lui paraît horrible à lui ; mais à eux qui ne savent rien, que leur dire ? comment les détourner de cet entraînement funeste ?

Amaury objecte la distance sociale qui les sépare, et la souveraine autorité de Charlemagne ; mais Berthe lui répond.

" Comte, croyez-vous donc que je n'y songeais pas ?
" Charlemagne lui-même, en un sujet si grave,
" N'a jamais à mon choix imposé nulle entrave.
" Il me connaît ! Ni lui, ni moi, n'avions trouvé
" L'époux au cœur vaillant tel que je l'ai rêvé ;
" Gérald, lui seul, parmi les hommes du même âge,
" Des héros d'autrefois m'a retracé l'image.
" Mais il faut plus encore, il faut que mon époux,
" Même dans le passé, soit le premier de tous ;
" —Qu'il ne me suive pas à la Cour : je préfère,
" A ce que je ferais pour lui, ce qu'il doit faire
" Parmi tous les seigneurs autour de moi pressés
" Il serait un égal, et ce n'est point assez !
" Pour vous, pour moi, Gérald, voici mon espérance :
" Vous savez quels exploits les paladins de France
" Ont accomplis jadis ; par eux le Ciel a fait
" Ce que le monde a vu de plus grand, en effet !
" Vous le savez encore, on le sait trop : la race
" De ces héros s'en va ;—Retrouvez-en la trace !
" Partez comme eux, cherchez comme eux, faites comme eux ;
" Poursuivez les méchants, les criminels fameux,
" Les tyrans, comme on traque au bois la bête fauve ;
" Soyez le juste armé qui châtie ou qui sauve ;
" Et ne songeant à moi qu'en songeant au devoir,
" Rendez-nous un Roland—avant de me revoir !
" Eh bien, comte, à présent, me blâmez-vous encore ?
" Vous reste-t-il au cœur des craintes que j'ignore ?
" Je vous prends votre fils ; mais, pour dernier adieu,
" Je le donne à la France, à Charlemagne, à Dieu !"

Amaury comprend que toute résistance est impossible, et pendant que Berthe retourne au palais d'Aix-la-Chapelle, Gérald se met en campagne pour aller conquérir de nouveaux lauriers et de nouvelles provinces.

Un an s'écoule, et des évènements douloureux s'accomplissent à Aix-la-Chapelle. Un chef Sarrazin s'est présenté à la porte du palais, brandissant dans sa main *Durandal*, l'épée de Roland, prise le jour de Roncevaux, et il a offert de la rendre à qui pourrait la prendre ; mais depuis trente jours trente barons français sont tombés sous les coups de l'infidèle, et Durandal brille toujours à son bras.

Charlemagne est accablé de douleur, et malgré son grand âge il veut aller combattre le païen lui-même ;

" Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort ! "

s'écrie-t-il, et il veut aller mourir, lorsque tout-à-coup la cloche d'argent résonne, cette cloche qui annonçait le retour de quelque chevalier.

C'est Gérald qui revient victorieux d'Afrique, et qui, pour première faveur, demande à combattre le Sarrazin.

Charlemagne sent renaître l'espoir, et pour aller prendre *Durandal*, il offre à Gérald *Joyeuse*, sa grande épée. Le combat est rude, mais Gérald revient vainqueur, et il remet à l'empereur *Joyeuse* et *Durandal*. Charlemagne pleure de joie en revoyant l'épée de Roland, et il l'embrasse avec transport ; puis, se tournant vers Gérald, et lui montrant Berthe, il lui dit :

" Gérald, voici le prix que ta valeur réclame :
" La fille de Roland demain sera ta femme ! "

Mais, hélas ! Gérald en venant d'Aix-la-Chapelle, a amené avec lui son père, qui n'a pu refuser de le suivre. Au reste, vingt ans de larmes et de pénitence ont changé son visage autant que son cœur, et Ganelon est bien convaincu que personne ne saura le reconnaître dans le comte Amaury.

Tout tremblant d'émotion, il est entré dans ce palais où chaque pas lui rappelle sa honte ; il a revu ses anciens compagnons d'armes, et aucun ne l'a reconnu—Après le triomphe de Gérald, il est resté seul dans une salle du palais, et il se parle à lui-même de l'unique objet de son amour, de son fils ;

" Mon fils ! mon fils ; ô joie ! ô merveille ! ô bonheur !
" O fils, qui de son père a recréé l'honneur !
" Jusqu'ici je sentais, là, mon crime incurable
" Qui me rongeait le sein......Sois guéri, misérable !
" Mon mal vient de mourir ! Je ne suis plus ici
" Que ton père, Gérald ! O mon Gérald, merci !
" C'est de toi que me vient ce souffle de clémence !
" Mon fils, c'est l'avenir ; mon fils, c'est le pardon ;
" O mon fils, mon Gérald, sois béni ! "

Mais pendant ce monologue, Charlemagne est entré ; en apercevant Amaury de profil et en entendant sa voix, il recule comme à la vue d'un serpent, et s'écrie : Ganelon !

...... " C'est le malheur des rois de reconnaître,
" Et trop tard bien souvent, le visage d'un traître !
" Oui, c'est lui, Ganelon ! l'homme de Roncevaux !
" Il sort donc de l'enfer pour des crimes nouveaux !
" Quoi ! cet homme, sauvé par quelque noir prodige,
" Quand nos gloires semblaient refleurir aujourd'hui !
" Quoi ! cet homme revient ! C'est bien lui ! c'est bien lui !
" —Tant mieux ! Puisque autrefois il trompa ma colère,
" Le second châtiment sera plus exemplaire.
" Roland méritait bien d'être vengé deux fois !
" Oui, dans ce même lieu qu'épouvante ta voix,
" Ganelon, où jadis ma noble sœur, ta femme,
" Mourut de honte après ta trahison infâme,
" Où la belle Aude apprit la fin de son époux,
" De Roland, et tomba morte, là, devant nous,
" Sous ces murs indignés, traître qui fus mon frère,
" Tu vas périr enfin ! "

L'empereur, épuisé, met fin à ses imprécations, et Ganelon à genoux lui raconte son histoire et celle de Gérald, son fils—A ce nom, le cœur de Charlemagne bondit :

" Son fils ! son fils ! Par quel miracle, justes cieux !
" Le fils de Ganelon, étant né d'un tel père,
" A-t-il si noble cœur ? "

Sire, reprend Ganelon, vous oubliez sa mère !

Les sentiments les plus contraires se heurtent dans le cœur de Charlemagne. Ganelon et Roland ! Gérald et Berthe ! Il y a dans ces quatre noms un double et sombre problème qui le plonge dans une insondable perplexité !

Ganelon a livré Roland, mais son fils l'a vengé ! Gérald a Ganelon pour père ; mais la sœur de Charlemagne est sa mère, Roland est son frère, et il vient de sauver l'honneur de la France ! que faire ? que décider ?

Charlemagne réfléchit, hésite, et prie le ciel de l'éclairer. Enfin il juge que Gérald épousera Berthe, et que Ganelon s'en ira finir ses jours dans quelque solitude de la Palestine, et dira à son fils qu'il a fait ce vœu pendant qu'il combattait le Sarrazin et pour obtenir son triomphe.

Mais pendant la cérémonie des fiançailles voilà que le prisonnier saxon, qui a tout découvert, révèle le vrai nom du comte

Amaury devant toute la cour. L'infortuné Gérald est anéanti sous ce coup qui le frappe, et croit que Dieu l'a maudit.

Cependant Charlemagne veut ranimer ses espérances : il convoque les grands de sa cour, et leur demande conseil. Tous s'accordent à vouloir le mariage, et Berthe elle-même y consent.

Mais ici, la scène grandit et le génie du poète se révèle ; car c'est Gérald qui ne veut plus.

" Sire, je vous bénis dans mon âme confuse,
" Mais ce dernier bienfait, sire, je le refuse.
" ...... Laissez-moi m'expliquer devant vous.
" Devant l'empereur, Berthe, ainsi que devant tous :
" Oui, sire, ce bienfait, cette faveur insigne,
" C'est en les refusant que j'en puis être digne !
" J'entends là cette voix qui ne saurait mentir :
" Je suis le fils du crime, et non du repentir !
" Afin qu'aux yeux de tous la leçon soit plus haute,
" Je veux que le malheur soit plus grand que la faute !
" Et le père sera d'autant mieux pardonné,
" Que le fils innocent se sera condamné !
" Sans cela l'on dirait, en citant mon exemple,
" Que l'expiation ne fût point assez ample,
" Et j'aime mieux briser mon cœur en ce moment,
" Que d'être un jour témoin de votre étonnement !
" Oui, vous-mêmes, vous tous qui plaignez mes souffrances,
" Vous qui me consolez dans mes horribles transes,
" Peut-être cet élan de vos cœurs généreux,
" S'arrêterait bientôt à me voir plus heureux !
" Mon père s'exilait ; nous partirons ensemble ;
" Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.
" —Que mon malheur du moins serve à tous de leçon :
" Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison.
" Songez à vos enfants ! songez que d'un tel crime,
" Votre race serait l'éternelle victime,
" Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,
" Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas !"

Charlemagne comprend que Gérald a raison, et, prenant la grande épée de Roland, il la lui remet en disant :

" Je veux que Durandal désormais t'appartienne,
" Car la main de Roland la mettrait dans la tienne !
" La noble épée a soif du sang de l'étranger ;
" Toi, son libérateur, mène-la se venger."

Et pendant que Gérald, portant Durandal levée, passe au milieu des seigneurs de la cour, Charlemagne dit :

" Barons, princes, inclinez-vous
" Devant celui qui part : il est plus grand que nous !"

Tel est le dénoûment plein de grandeur de ce beau drame, et je félicite l'auteur de n'avoir pas permis le mariage entre le fils de l'assassin et la fille de la victime; c'est digne d'un grand poète et d'un chrétien. On oublie trop de nos jours cette grande loi morale de la solidarité qui existe entre les enfants et leurs pères.

La *Fille de Roland* n'est pas absolument sans tache; mais il me semble que, tout considéré, c'est l'œuvre dramatique la plus parfaite que la poésie française ait produite dans ce siècle. Ce n'est pas une statue antique, taillée dans un bloc de marbre antique, comme les grandes tragédies de Corneille et de Racine. C'est une statue moderne, taillée dans un de ces blocs de marbre du moyen âge qui ont servi d'assises à l'Europe chrétienne, et drapée dans le plus beau style des grands poètes romantiques. Le fond est essentiellement français et chrétien, et la forme en est brillante, imagée, harmonieuse.

Ce qui en fait surtout la beauté, c'est qu'un souffle patriotique et catholique—ce qui est tout un en France—anime et vivifie ses pages, et les Français, en l'entendant, doivent se sentir plus fiers et meilleurs. Tous les principaux personnages sont de grands et nobles caractères dont la fréquentation fait du bien, et Ganelon lui-même, converti et repentant, y devient, sous la main du prêtre, un véritable héros.

On aura beau dire, c'est dans la vérité catholique que se trouve la source de la véritable poésie, qui n'est vraiment grande que lorsqu'elle y va puiser ses inspirations.

Il y a dans la *Mignon* de Goethe une allégorie touchante qui n'était pas sans doute dans l'intention du poète, mais qui n'en est pas moins saisissante.

Cette suave *Mignon*, exilée, voyageuse, en compagnie d'êtres méprisables, sur une terre étrangère, chantant au milieu de ses larmes, cherchant un objet digne de son amour, et se souvenant toujours *du pays où fleurit l'oranger*, n'est-ce pas en effet l'âme humaine?

N'est-ce pas nous qui nous en allons, errant de rivage en rivage, laissant çà et là quelques lambeaux de nos cœurs, cherchant à étancher notre soif de bonheur à mille sources empoisonnées, mais sentant toujours au fond de notre être un vide immense, un vide profond que rien ne peut remplir, et nous souvenant malgré nous de cette patrie céleste d'où notre âme est venue et vers laquelle elle veut remonter?

Mais ne pouvons-nous pas aussi bien appliquer cette allégorie

de *Mignon* à la poésie, sortie de sa sphère, courant après le succès et la fortune, et ne se ressouvenant qu'à de rares intervalles de la vérité chrétienne, qui fut son ciel d'Italie, et de l'Eglise catholique, qui fut son palais *Cypriani*, ou son berceau ?

Oui, la poésie contemporaine est atteinte de la nostalgie céleste. Mais, un jour peut-être, comme Mignon, courant soudain à sa fenêtre pour regarder le ciel ; comme Mignon, vidant fiévreusement le coffre qui contient ses souvenirs d'enfance, cherchant au fond de sa mémoire tout ce passé évanoui, et ne retrouvant sa noble origine que lorsqu'elle tombe à genoux en redisant ses prières d'enfant, comme Mignon, la Poésie française retrouvera sa véritable grandeur en se prosternant devant le Christ, et en élevant les regards au ciel, ce pays où fleurit la Vérité !

XV

UN MOT DE POLITIQUE.

UN théâtre que je n'ai pas manqué de fréquenter, c'est celui de l'ancienne Cour à Versailles. Certes, il était bien digne d'intérêt par l'importance des drames qu'on y jouait et par la qualité des acteurs, puisque c'était la Chambre des Députés qui y tenait ses séances.

Le Président, les greffiers et l'orateur, à la tribune, occupaient la scène. Les fauteuils des musiciens étaient remplis par les ministres, et les députés encombraient le parterre. Les balcons et les loges étaient ouverts au public.

J'ai passé plusieurs semaines à Londres sans aller voir le *Derby*, et plusieurs mois à Paris sans assister aux courses de Longchamp ; mais les courses d'hommes m'intéressaient beaucoup plus que celles des chevaux, et j'ai passé bien des heures à la Chambre des Députés, à Versailles. J'y ai vu des pur-sang, comme on en voit au Derby, mais qui s'ennuient de l'être, et qui voudraient bien boire un peu le sang impur du pouvoir et des honneurs ! C'est à quoi ils songent quand ils chantent :

Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

J'y ai entendu plusieurs hommes remarquables; chaque parti en compte quelques-uns. Mais ils sont entourés de beaucoup de petits hommes et de grands enfants. Quelques-uns de ces grands enfants se sont révélés dans le dépouillement du scrutin pour l'élection des sénateurs, choisis par l'Assemblée : on y a trouvé cinq voix pour Abd-el-Kader, une pour Fra-Diavolo, et deux pour le roi V'lan du *Voyage dans la lune !* Au reste, il y a de ces grands enfants dans tous les parlements.

Le spectacle des chambres françaises est ce qu'on peut imaginer de plus vivant, mais en même temps de plus tumultueux. Un mot piquant, une parole un peu vive, une attaque animée contre le gouvernement y soulèvent des tempêtes. La liberté de la tribune n'y existe pas, et ceux qui veulent critiquer les actes du gouvernement sont obligés de recourir à mille précautions oratoires.

Il est étonnant de voir comme on entend mal la liberté, et comme on ne sait pas en régler l'exercice, chez ce peuple qui a tant lutté pour la liberté. Vainement la république a succédé tantôt à la monarchie, tantôt à l'empire ; elle n'a pas établi la liberté. Au contraire, elle y a toujours apporté de nouvelles entraves, et, par une contradiction inexplicable, il est arrivé qu'en France le régime républicain a toujours été le plus despotique.

Son motto, que je lis gravé dans la pierre au frontispice de tous les grands édifices : " Liberté, égalité, fraternité," est pourtant plein de promesses. Mais c'est une illusion, je suis tenté de dire une dérision !

La liberté, à Paris, c'est un mythe ; l'égalité, c'est un mot sonore ; la fraternité, c'est le *merle blanc.*

La liberté, c'est l'éblouissant météore qui passe à l'horizon de Paris, et qui n'y jette qu'un rayon, pour aller éclairer d'autres latitudes. C'est le mirage décevant qui montre de temps en temps aux Parisiens, sur la mer sociale et politique, de puissants navires qui ne sont en réalité que des bâtons flottants :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien !

Il y a cependant une liberté que la plupart des gouvernements français paraissent admettre et favoriser, c'est celle de l'erreur, et la marche que l'erreur suit est toujours la même.

Elle commence par se plaindre d'être proscrite, ou gênée par les lois. Elle pose en victime, elle affirme que la vérité et la vertu — qu'elle nomme erreur ou préjugé — sont libres à ses côtés, tandis qu'elle est dans les chaînes ; elle réclame alors sa place au soleil, tantôt avec des gémissements qui attendrissent, tantôt avec des menaces qui épouvantent. Elle affiche de la bonne foi, et répond à ses adversaires : " Vous prétendez que je suis l'erreur, mais je crois être la vérité, et j'ai le droit de vivre."

On finit par lui accorder ce qu'elle demande, c'est à dire la liberté la plus entière, et elle s'organise alors formidablement. Une fois établie, elle devient envahissante, elle étend son influ-

ence, agrandit son action, et travaille à modeler les intelligences sur son type favori, afin de s'emparer du gouvernement général.

Le moment vient où la vérité la gêne, et elle prend ses mesures pour la supprimer. C'est alors que s'opère cette singulière transformation de programme que l'on observe à diverses époques dans presque tous les gouvernements parlementaires. Les libéraux, les démocrates à tous crins deviennent subitement autoritaires et proclament l'omnipotence de l'Etat, tandis que les défenseurs ordinaires de l'autorité se font les avocats de la liberté et chantent ses bienfaits !

Ah ! lorsque l'on étudie un peu les évènements européens, on est tenté de pousser ce cri de douleur que Donoso Cortès fit entendre un jour du haut de la tribune espagnole, et qui retentit dans toute l'Europe : " La Liberté est morte ! Elle ne ressuscitera, ni le " troisième jour, ni la troisième année, ni peut-être " le troisième siècle ! "

Et la fraternité ? Où donc est-elle ? Parmi ces adversaires acharnés à se détruire, au milieu de ces nombreux partis, divisés en groupes, de tous ces chefs d'écoles, de tous ces sectaires, de tous ces ambitieux représentants des nouvelles couches sociales, où trouverai-je des frères ?

Qu'est-ce que cette fraternité qui produit la guerre civile, l'égorgement dans les rues, les incendies, les fusillades, puis la proscription dans les îles lointaines ? C'est la fraternité révolutionnaire, qu'on a si bien comparée à celle d'Etéocle et de Polynice.

Mais l'égalité ? N'a-t-on pas réussi à la faire régner enfin ? Eh bien, non ; après les luttes sanglantes et les immenses calamités que ce mot magique et trompeur a engendrées, l'inégalité subsiste, plus arrogante et plus impérieuse que jamais.

Vainement l'on a changé les formes de gouvernement, substitué les unes aux autres les diverses couches sociales, placé en haut ce qui doit être en bas, on n'a pas produit l'égalité, parce que l'égalité, telle que prêchée par la Révolution, est contraire à la nature même des choses. Dans le ciel, comme sur la terre, et dans l'immensité de la création, l'inégalité existe, et elle existera aussi longtemps que le monde. Toujours il y aura dans l'humanité inégalité de talents, inégalité de positions, inégalité de fortunes.

Toutes les théories économiques et financières, tous les systèmes d'organisation du travail, tous les régimes politiques n'y pourront rien, il y aura toujours à côté d'un homme qui s'élève

ou qui fait fortune, un autre homme qui végète ou qui s'appauvrit ; et c'est ce que prévoyait l'Homme-Dieu quand il disait : " Vous aurez toujours des pauvres au milieu de vous. "

Y a-t-il un remède à cet état de choses ? Y a-t-il une organisation, une institution qui puisse rétablir dans une certaine mesure une vraie égalité dans la société, et relever le niveau des déshérités de ce monde ?

Oui, cette organisation existe, mais on la chercherait vainement en dehors du Christianisme. Elle n'est que là, et elle est fondée sur cette loi universelle et obligatoire, que le Christ a donnée au monde, qui est plus efficace que toutes les lois économiques, et qui s'appelle la loi de charité.

Lorsque la Révolution voulut faire l'égalité, elle résolut d'abattre toutes les têtes qui dépassaient les autres, et elle pensa que ce nivellement sanglant suffirait. Mais à peine les têtes de Louis XVI et de quelques nobles étaient-elles tombées qu'il en surgit d'autres, sortant du peuple. Elle décida de les couper : Vergniaud et les autres Girondins moururent. Mais aussitôt elle s'aperçut que les têtes des Hébertistes dépassaient le niveau commun : celles-ci tombèrent encore ; et dans le moment de silence et de stupeur qui suivit, la Révolution pensa : enfin, j'ai fait l'égalité. Mais l'instant d'après, Danton, Camille Desmoulins et leurs partisans s'élevaient au-dessus de la foule. Il fallut les abattre ; et, après eux, Robespierre et Saint-Just ; et pendant longtemps la guillotine faucha les têtes, et se promena sur la France pour produire l'égalité, jusqu'à ce qu'un homme providentiel, se dressant au-dessus de la nation, prît l'échafaud, le transformât en plafond d'airain, le posât sur les têtes et montât dessus.

Enfin, l'égalité était donc faite, sauf pour un seul homme chargé de la maintenir ? Eh bien, non ; cet empereur qui avait remplacé les rois, ce demi-dieu qui avait remplacé Dieu dont la France ne voulait plus, prit ses frères et il en fit des rois, il prit ses soldats et il en fit des princes, il prit ses valets et il en fit des ducs ! Et c'est ainsi que la sanglante opération qui devait produire l'égalité aboutit à l'inégalité la plus révoltante et en même temps à la tyrannie !

Ah ! c'est bien autrement que le Christianisme procède. Il n'abat pas les têtes élevées, mais il les courbe sous le joug de l'humilité, en même temps qu'il relève les petits par la main de la charité. Il dit au riche : fais-toi petit, fais-toi pauvre, si tu veux parvenir au royaume des cieux ; et en même temps il

dit au pauvre, courbé sous le travail : courage, relève la tête et regarde les cieux ; il y a là pour toi des espérances éternelles. Sois bon, et j'obligerai le riche à te faire une part de ses biens. La charité d'un côté et la reconnaissance de l'autre feront de vous tous des frères, marchant ensemble vers la demeure de votre Père commun, unis dans la sainte fraternité du baptême !

La voilà, la seule égalité possible, la vraie, la bonne égalité, que la charité chrétienne peut seule réaliser.

Au surplus, c'est au christianisme que la Révolution a emprunté toute cette formule sociale : liberté, égalité, fraternité. Mais elle n'a pris que les mots, et elle a détruit les biens qu'ils représentent, à tel point qu'un grand orateur a pu s'écrier avec raison : A cette république qui s'est appelée la république des trois vérités, je donne un démenti : elle est la république des trois mensonges.

Comment s'étonner après cela de l'état social de la France ? Comment ne pas s'expliquer les divisions profondes, les haines sourdes ou éclatantes, les ambitions inassouvies, qui placent la nation dans un état permanent de guerre sociale et d'instabilité ?

L'autre soir, je me suis arrêté sur le pont de la Concorde, et voici le spectacle que j'ai contemplé.

En face de moi, dans un lointain sombre, j'apercevais au fond de la rue Royale la belle et grande église de la Madeleine. Derrière moi, tout près de la Seine, le Corps législatif dressait ses lourdes colonnes. A droite, au-dessus des grands arbres, surgissaient les Tuileries abandonnées et partiellement démolies ; à gauche le Palais de l'Industrie où se faisait une exposition industrielle.

Ce qui animait ce tableau, c'était la multitude de lumières qui scintillaient partout. Les unes s'allongeaient en lignes symétriques à perte de vue de l'Ile de la Cité jusque sur les hauteurs de Passy ; d'autres s'étendaient en groupes épars sur la place de la Concorde et dans les Champs-Elysées. Les unes étaient immobiles comme les étoiles fixes du firmament, les autres marchaient, couraient, se croisaient dans toutes les directions et sillonnaient l'obscurité de leurs rayons rouges, bleus, verts ou blancs.

Il me sembla que ce tableau était une image parfaite de l'état social du peuple français et de presque toutes les nations modernes.

La Madeleine, c'était l'Eglise catholique ; le Corps législatif, c'était l'Etat. Les deux pouvoirs étaient en face l'un de l'autre,

mais au lieu d'être unis comme ils devraient l'être dans une société bien organisée, je les voyais séparés par un fleuve, que les préjugés, les passions et les vices avaient creusé. La séparation pourtant n'était pas complète, et le pont jeté sur le fleuve pour les réunir me rappela le Concordat : il en portait presque le nom.

Les réverbères immobiles symbolisaient les vérités de la foi, les dogmes catholiques, qui, sans varier, éclairent toujours ceux qui ne ferment pas obstinément les yeux.

Les fanaux ambulants et de couleurs diverses, c'étaient les opinions des hommes, leurs systèmes, leurs utopies, leurs programmes. C'étaient les politiques arborant pour parvenir à leur but, tantôt une couleur, tantôt une autre, et tantôt plusieurs couleurs à la fois.

La place de la Concorde, c'était bien l'endroit où ils devaient se rencontrer. Mais qu'ils étaient loin de s'entendre, et que leurs langages étaient différents ! La Concorde ! J'en voyais bien la place, mais je cherchais vainement la chose.

Je ne la trouvais ni entre l'Eglise et l'Etat, ni entre les gouvernants et les gouvernés, les classes dirigeantes et les classes ouvrières, que les Tuileries et le Palais de l'Industrie me semblaient représenter !

Mais ce n'est pas tout. La guerre sociale est encore aggravée et compliquée par les luttes des partis politiques, luttes ardentes, acharnées, et dans lesquelles aucun des combattants ne voudrait céder un pouce de terrain. C'est un des spectacles qui affligent le plus les vrais amis de la France, que de voir combien sont profondes ses divisions politiques.

Il y a dans les divers partis monarchiques, et parmi les républicains, une proportion plus ou moins grande d'hommes de bonne volonté et de bonne foi, amis de l'ordre social, de la gloire et de la prospérité de leur patrie. Mais ces hommes, qui sont animés des mêmes sentiments patriotiques, et qui tendent énergiquement vers un but commun, sont profondément divisés sur les moyens qui doivent leur procurer la réalisation de leurs espérances. Ils se déchirent entre eux, ils usent leurs talents et leur influence à se combattre mutuellement, et ils suivent des routes parallèles qui ne se rejoignent jamais.

Il y a plus encore. Tous ces grands partis qui luttent pour la domination et le triomphe de leurs idées sont eux-mêmes fractionnés et subdivisés. Des divergences d'opinion dans les détails, des nuances de couleurs, des questions personnelles, le

souvenir d'anciennes luttes, quelques préjugés, suffisent à former, dans chaque parti, divers groupes auxquels manque l'unité d'action.

En tout cela, je ne blâme personne, je constate seulement un fait, ou plutôt un mal, auquel il est peut-être impossible d'apporter remède dans l'état actuel des choses. Si vous entendez les chefs de ces différents groupes, si vous prenez connaissance de leurs griefs, vous serez tenté de croire qu'ils ont tous raison. Mais en même temps, cette incertitude démontre que les sphères politiques sont aussi profondement troublées que les couches sociales.

Quel homme, ou quel parti pourra jamais refaire l'ordre dans cette société bouleversée ? C'est le secret de Dieu.

Un jour, dont nous ne voyons pas encore l'aurore, le Dieu qui aime les Francs jettera dans ce chaos social son cri : *Fiat lux !* Et la lumière se fera, et quelque main providentielle remettra les hommes et les choses à leur place, et rétablira la paix et la stabilité.

Car, quels que soient les périls de l'heure présente, quelque menaçant que paraisse l'avenir, il ne faut pas désespérer de la France. Il y a encore trop de foi dans ce beau pays, trop de saintes âmes qui prient, trop de cœurs catholiques qui souffrent et qui travaillent, pour que cette grande nation soit condamnée à périr.

On ne peut nier qu'il s'y opère une réaction religieuse notable, dont les premiers progrès peuvent être plus ou moins lents et les résultats peu appréciables, mais qui répandra infailliblement parmi les ruines que la Révolution entasse, une semence de vérité dont les générations futures recueilleront les fruits.

Quand et par qui s'accomplira ce triomphe de la justice que les catholiques de France appellent de leurs vœux ? Voilà ce qui dépasse les prévisions humaines.

L'heure semble bien lente à venir : mais en France les choses vont vite. Les chances de la monarchie semblent fort problématiques ; mais une catastrophe peut précipiter les évènements. Si cette catastrophe ne se produit pas, la république durera ; et la république sera mauvaise tant que le corps électoral ne sera pas lui-même régénéré.

Si Dieu a pesé les couronnes dans la balance de son éternelle justice, et les a trouvées trop légères ; s'il a jugé sévèrement leurs prévarications et les a condamnées, le salut de la France

sera opéré par une démocratie nouvelle, baptisée dans la grâce du Christ.

Mais d'où surgira cette nouvelle démocratie, quand la république, qui devrait lui donner naissance en reniant la Révolution s'obstine au contraire à identifier sa cause avec elle ?

Là est le problème. Mais, un jour peut-être, il deviendra inévitable que les hommes de bonne volonté de tous les partis se coalisent pour constituer et organiser cette démocratie catholique, en éclairant le corps électoral, en ravivant sa foi religieuse et en le ramenant à la pratique des vertus chrétiennes.

Ce sera le travail d'un demi-siècle.

baptisée dans la grâce

cratie, quand la répu-
reniant la Révolution
e avec elle ?
eut-être, il deviendra
onté de tous les partis
cette démocratie catho-
ravivant sa foi reli-
vertus chrétiennes.

VI

QUELQUES AMIS.

LA situation politique de la France devrait être l'objet de considérations plus étendues ; mais je suis forcé de les ajourner, et j'espère qu'elles trouveront place dans la suite de cet ouvrage.

Je voudrais aussi parler de la presse parisienne, de cet immense chœur de voix discordantes qui s'élèvent soir et matin de tous les coins de Paris, de tous les classes, de toutes les écoles, de tous les partis et de tous les groupes.

Je voudrais enfin esquisser quelques types de Parisiens et de Parisiennes, appartenant aux deux Paris que j'ai précédemment indiqués, et qui sont si différents l'un de l'autre par les croyances, par les idées et par les mœurs.

A tous les degrés de l'échelle sociale, mais surtout au sommet et à la base, je vous montrerais l'absence de foi et la soif des jouissances matérielles engendrant la corruption, et développant cet antagonisme social d'où sortent les révolutions.

A côté du Paris qui croit et qui espère, mais qui ne peut presque rien contre le nombre, je peindrais le Paris officiel, régnant et gouvernant par la volonté aveugle du suffrage universel. Vous y verriez quelques grands comédiens qui se drapent dans leurs phrases, qui se donnent des attitudes, et qui s'emparent de l'influence par l'intrigue et par l'exploitation des préjugés et des intérêts. Ambitieux habiles, n'ayant ni principes religieux ni autres, mais parleurs infatigables possédant une rare facilité d'évolution, des élans factices et une verve insolente. Espèces de phonographes vivants, chargés de mots jusqu'à la gueule, et que le peuple s'amuse à mettre en mouvement.

A côté du bourgeois laborieux et économe, qui mène une vie honnête et souvent même très chrétienne, je vous représenterais le bourgeois indifférent, ou à demi libre penseur, républicain très avancé, mais qui se rallie au parti de l'ordre et devient même clérical, lorsque la Commune triomphe. Il faut alors l'entendre : " Le scepticisme railleur, c'est bien joli et surtout peu gênant ; mais enfin, il faut des principes... Il y a de la vérité en ce monde... et puisqu'il y a un Dieu, il faut qu'il y ait une religion... Moi, je veux qu'on respecte la religion, et même... ses ministres. Malheureusement le respect, cette grande chose, oui... le respect s'en va... il est parti... Après tout, le comte de Chambord n'est pas si impossible qu'on le dit... Il prêche un peu trop, c'est vrai, mais il y a du bon dans ce qu'il prêche..."

Si le danger pour la caisse continuait, ce type de bourgeois se ferait légitimiste. Mais voici que la Commune est vaincue, et qu'un gouvernement régulièrement constitué recommence à faire observer les lois et respecter la propriété : l'évolution religieuse du bourgeois s'arrête ; puis il rétrograde, et retombe peu à peu dans la commode tranquillité de l'indifférence religieuse.

Il y a d'autres portraits encore que je veux insérer dans cet ouvrage, entre autres, ceux du Parisien à l'étranger, du boulevardier, et de la Parisienne, femme du monde. Mais je suis arrivé à la limite que j'ai fixée à ce premier volume, et ces esquisses sont forcément ajournées à la publication du second.

Il me reste à clore celui-ci par quelques souvenirs personnels dont je ne voudrais pas différer plus longtemps l'expression. C'est un bonheur pour moi, et presque un devoir de reconnaissance, de présenter ici aux lecteurs canadiens, pour qui seuls cet ouvrage est d'ailleurs fait, quelques-uns des amis que j'ai fréquentés à Paris.

A tout seigneur, tout honneur : je commence par le roi des écrivains de ce siècle, M. Louis Veuillot. Ceux qui ont lu mes *Causeries du Dimanche* connaissent la vive admiration que j'ai éprouvée pour le génie de cet homme, dès longtemps avant que je l'aie connu. Elle n'a pas diminué, lorsque je l'ai rencontré à Paris, et les témoignages d'amitié qu'il m'a donnés, les heures que j'ai passées chez lui, comptent parmi mes plus chers souvenirs de voyage.

Je l'ai trouvé tel que mon imagination me le représentait, après la lecture de ses ouvrages : l'esprit le plus brillant et le

plus élevé, à la fois sarcastique et bienveillant, tantôt profond et tantôt léger, parfois mélancolique et parfois très gai, toujours débordant de pensées qu'il revêt des formes les plus saisissantes et les plus originales. C'est le causeur le plus aimable et le plus sympathique, et je suis convaincu que ses adversaires les plus acharnés seraient devenus ses amis s'ils avaient pu causer avec lui de temps en temps. Il y a des hommes dont les écrits sont modérés et conciliants, mais qui sont intolérants dans la conversation et qui prennent feu à la moindre contradiction. M. Louis Veuillot est tout le contraire : c'est sa plume qui prend feu en courant sur le papier, qui se grise en quelque sorte, et lance aux contradicteurs des sarcasmes que sa bouche n'aurait pas proférés.

On se plaît à voir toujours en lui le grand polémiste, et l'on semble n'y pas voir les autres faces de son tempérament d'écrivain. On lui reproche sa violence, et je suis sûr que lui-même ne se juge pas irréprochable sous ce rapport. Mais il faudrait tenir compte des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé placé, de l'inévitable entraînement de la lutte et de ses représailles, des excès de ses adversaires.

Il faut surtout, pour bien juger M. Louis Veuillot, ne pas perdre de vue la variété des facultés de son immense talent. Sans doute, son rôle, son influence, sa vie, ses œuvres, révèlent surtout chez lui le polémiste incomparable. Mais s'il eût vécu à une autre époque et dans d'autres circonstances, peut-être eût-il écrit bien différemment.

Il était né écrivain ; c'était bien là sa vocation. Mais dans cette carrière deux voies lui étaient ouvertes : l'une pleine de fleurs, de rêves, de sentiments, de méditations et de visions poétiques ; l'autre pleine d'obstacles et de dangers, de ronces et d'épines, de luttes et de blessures, de minutes de triomphe et de jours d'accablement, d'exaltations et de déboires, d'applaudissements et de mépris.

Les circonstances—qui ne furent pas l'œuvre du hasard, mais de la Providence—le poussèrent dans cette dernière voie, et il y a usé sa vie. Mais comme il était bien doué pour entrer aussi dans l'autre voie, et quelles œuvres délicieuses son génie poétique y eût laissées !

C'est quand je relis *Çà et Là*, ou *Corbin et d'Aubecourt*, ou les *Historiettes et Fantaisies* que je me surprends à regretter que le courroux ait enflammé ce cœur, si bien fait pour aimer, et que tant de paroles de colère soient tombées de ces lèvres, si bien

faites pour chanter. Mais, comme il l'a dit lui-même, il fallait bien forger et manier des armes quand des bandes brutales se ruaient sur la justice et sur la vérité.

Hélas! " ce livre paisible et joyeux, dont je lui emprunte la description, ce livre jeune, plein de lumière et d'ombre, plein de paroles sages et d'innocentes chimères; ce livre heureux, cette promenade sur l'herbe au bord des fontaines, dans les senteurs des aromates sauvages; ce doux livre, où la brise des montagnes et la brise de mer auraient caressé les leçons de l'expérience indulgente et la flamme des dernières illusions; ce poème de couleurs, de parfums, de larmes et de sourires, il ne l'a pas fait, il ne pourrait plus le faire." Mais *Çà et Là* nous dit assez quels chefs-d'œuvre cette âme de poète et cette main d'artiste eussent produits!

Lorsque j'ai connu le grand journaliste, il ne ressentait encore que les premières atteintes de cette espèce de paralysie qui l'étreint maintenant [1] et son intelligence brillait dans tout son éclat. Mais la maladie lui apportait des heures d'abattement et de tristesse sombre.

Je l'ai vu quelquefois dans ces heures, et il me parlait alors de la France, les larmes aux yeux et le désespoir au cœur. "Il n'y a plus de peuple, il n'y a plus d'aristocratie, il n'y a plus de roi, me disait-il; tout est désorganisé, et quand vous reverrez votre pays, dites-lui que la France se meurt!" Puis sa parole devenait amère, et il ajoutait: "Il n'y a plus en France que deux partis politiques, les repus et les affamés; il faut que ceux-ci mangent ceux-là, et qu'ils en crèvent! Quand ce sera fait, peut-être pourrons-nous espérer un retour au bien. Mais ce n'est pas nous qui le verrons.

" Vous connaissez l'Exode? Vous savez que tous les Hébreux sortis de l'Egypte sont morts dans le désert sans voir la terre promise? Pourquoi? Parce qu'ils avaient tous mangé des oignons d'Egypte, et qu'ils les regrettaient! Eh bien, l'oignon d'Egypte moderne, c'est le libéralisme, et nous en avons tous mangé. Si les générations futures n'en mangent pas, elles seront sauvées; mais la génération actuelle ne verra pas le salut, ni son aurore...... Ce goût de l'oignon est maintenant dans notre nature; supposez que nous tous, qui nous croyons de bons catholiques, allions fonder une colonie dans votre bon

[1] Lorsque ces lignes parurent dans la première édition, le monde catholique n'avait pas encore p[illegible] le grand polémiste, que nous pleurons encore.

Canada, je vous prédis que nous n'y serions pas dix ans sans commencer à y planter de l'oignon ! "

Ces propos, que M. Veuillot n'aurait peut-être pas voulu écrire, il me semble intéressant de les reproduire ici dans leur forme familière et pittoresque : ils auront certes autant de charme que les bons mots attribués à Rochefort ou de Mlle X.

D'autres jours, il lui semblait que l'avenir se faisait moins sombre, et que l'espérance dorait l'horizon. " Pour nous sauver, disait-il alors, il nous faut un homme. Qui sera-t-il ? Nous n'en savons rien, mais nous croyons fermement qu'il viendra. Il y a trente ans que nous le demandons à Dieu : il faut bien qu'il nous le donne, et cet homme-là ne fera pas le bonheur de l'Allemagne."

Souvent le rédacteur-en-chef de *l'Univers* abandonnait ces domaines austères de la politique, et se mettait à discourir gaiement sur mille et un sujets. De quelles causeries scintillantes il éblouissait alors ses hôtes ! Quelle gerbe de traits nous aurions pu y glaner, s'il nous en avait donné le temps ! Mais c'était un jet continu d'étincellements qui nous émerveillait !

Je rencontrais généralement chez lui son frère Eugène, plus jeune mais plus grave, excellent polémiste aussi, très érudit, doué d'une intelligence droite et ferme à l'abri des entraînements. Moins brillant que son frère, mais écrivain de premier ordre, que la colossale réputation de son aîné a un peu jeté dans l'ombre.

Là venaient encore M. Auguste Roussel et M. Arthur Loth, deux plumes habiles que les lecteurs de *l'Univers* connaissent ; M. Ph. Serret, jurisconsulte éminent et polémiste remarquable. De tous les rédacteurs du grand journal catholique, M. Serret est celui dont le style se rapproche le plus de la manière du maître : simple, nerveux, original, spirituel, sarcastique, et tout à fait supérieur dans le portrait.

Parfois, le salon de M. Louis Veuillot devenait cosmopolite, et je me souviens qu'un soir sept ou huit nationalités différentes s'y trouvaient représentées—ce qui fit dire à notre amphytrion en s'attablant : Nous avons l'*univers* à table !

Il y a deux autres salons dont j'ai souvent franchi le seuil, et je n'oublierai jamais les charmantes soirées que j'y ai passées. Je ne connais pas d'intérieurs où l'hospitalité prenne un visage plus riant que chez M. Henri Lasserre et M. Léon Gauthier. Ce sont deux amis assez liés pour posséder les mêmes amis. Quel sympathique accueil nous faisaient toujours ces hôtes bienveil-

lants ! Et puis, quelle grâce, quel esprit, quel charme chez les hôtesses ! J'ai déjà consacré quelques pages à M. Gauthier, mais je n'ai encore rien dit de son ami.

M. Henri Lasserre est né en Dordogne, où il est retourné résider depuis la mort de son père ; mais il habitait Paris lorsque j'y ai passé l'hiver. Taille au-dessus de la moyenne, belle tête solidement assise sur de fortes épaules, large front dénudé, traits expressifs que des yeux vifs et brillants illuminent, sourire fin et caustique, tel est M. Lasserre au physique.

C'est un causeur et surtout un conteur plein de verve, qui sait donner une couleur attrayante aux choses sérieuses et mêler de graves réflexions aux récits les plus légers. Il a été pendant quelques années dans le journalisme militant, et s'il n'avait pas écrit *Notre-Dame de Lourdes*, s'il ne devait pas continuer cette prodigieuse histoire que lui seul peut faire, je regretterais qu'il n'y fût pas resté. Esprit souple mais ferme, nature indépendante et courageuse, plume alerte et finement taillée, âme pleine de foi, il a tout ce qu'il faut pour être journaliste.

Son *Evangile selon Renan*, le *Treizième Apôtre*, les *Serpents*, *l'auteur du Maudit* sont des œuvres de polémique remarquables. Lorsqu'il aborde un sujet, il ne se contente pas de l'effleurer. Il s'en rend maître, il l'étudie sous toutes ses faces, il le creuse, il n'en laisse rien dans l'ombre, il l'épuise, et quand il dépose la plume, c'est qu'il a dit tout ce qu'il fallait dire.

Son histoire de *Notre-Dame de Lourdes* en est un exemple frappant, et quand on l'a lue on se dit : voilà une histoire qui n'est plus à faire, elle est faite et parfaite.

C'est un livre étonnant, à la fois simple et orné, sérieux et plein d'attraits ; œuvre polémique, scientifique, historique, mystique qui touche, qui émeut, qui charme et qui produit, chez tout lecteur sans préjugés, une inébranlable conviction. Aussi son succès a-t-il été merveilleux. Il a eu plus de cent éditions, sans compter les éditions canadiennes que l'auteur ignore, j'en suis sûr, et il a été traduit dans un grand nombre de langues.

Nous devrons reparler de M. Lasserre, lorsque nous arriverons à Lourdes, mais je veux nommer ici parmi les habitués de son salon que j'ai eu le plaisir de connaître : Mgr. Isoard, jeune et brillant esprit, dont j'ai beaucoup admiré les conférences, pour la forme nouvelle dont il revêtait la doctrine catholique, et qui est maintenant évêque d'Annecy ; M. Ernest Hello, moraliste profond et grand philosophe, qui a brisé avec les idées reçues

et la convention littéraire, et qui, malgré quelques pages un peu nuageuses, est l'un des maîtres de la critique moderne. Ses ouvrages sont connus et appréciés en Canada.

Au nombre des hommes qui m'ont fait bon accueil à Paris, et dont je conserve le souvenir, je veux mentionner encore :

M. LePlay, l'éminent auteur de la *Réforme sociale*, dont les livres sont fort répandus dans toute l'Europe, et qui, à la tête d'une nombreuse phalange d'économistes et d'écrivains, travaille à reconstituer sur leur antique base chrétienne les sociétés européennes.

M. Lucien Brun, qui est peut-être le plus remarquable des chefs légitimistes, comme jurisconsulte et comme orateur ; M. le marquis de Beaucourt, le président si éminent et si dévoué de la Société bibliographique ; M. le comte de Richemont, sénateur, fils de l'ancien gouverneur des Indes françaises, et publiciste, qui témoigne le plus grand intérêt pour notre pays ; M. le général baron de Charette, le porte-drapeau et la vaillante épée de la monarchie légitime ; enfin, deux hommes que je rencontrais quelquefois chez M. LePlay—M. Coquille, l'excellent rédacteur du *Monde*, et M. Antoine Rondelet, auteur d'un grand nombre d'ouvrages fort estimés, et professeur de philosophie à l'Institut catholique.

Je n'oublierai pas M. Rameau, le plus canadien des Français. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas pour s'être imposé la tâche difficile d'attirer l'attention de la France sur le Canada ! Aussi, quelle popularité s'est attachée à son nom, parmi nous !

J'ai réservé mon dernier mot pour un autre Français canadien, que nous connaissons mieux encore, et dont le passage dans notre pays a laissé les souvenirs les plus vivaces, à tel point qu'il me suffit de prononcer son nom lorsque je veux être applaudi dans un discours. Ce n'est que justice d'ailleurs ; car nous saluons en M. Claudio Jannet l'ami le plus sincère et le plus dévoué des Canadiens-Français à Paris.

Mais que vous en dirai-je, lecteurs, que vous ne sachiez déjà ? Vous connaissez en lui l'orateur, vous l'avez entendu, et vous n'avez pas oublié ses accents chaleureux. Quel talent commande plus l'attention ? Quelles convictions inspirent plus de confiance ? Quelle parole ardente emporte mieux les suffrages ?

Vous connaissez aussi l'écrivain ; car vous avez lu ses principaux ouvrages, et surtout son beau livre sur les Etats-Unis. J'ai déjà loué ailleurs ce style sobre et correct, cet ordre, cette méthode, cette clarté qui le distinguent. Sans théories creuses,

sans phrases sonores, sans tableaux à effet, l'écrivain va droit à son but comme un observateur austère, et s'élève aux plus hautes sphères de la science sociale et politique.

Chez lui, l'économiste est avant tout catholique, et toutes ses théories économiques sont subordonnées aux doctrines chrétiennes. Chez lui, le jurisconsulte reconnaît comme base et source de tout droit la loi naturelle et divine, et il considère le Décalogue comme le Code par excellence de l'humanité.

Brillante intelligence, servie par de vastes et constantes études, esprit vigoureux d'où la pensée jaillit sans cesse et n'attend jamais l'expression, caractère viril qui a le sentiment du devoir et de l'honneur, âme d'élite qui renouvelle ses forces dans la pratique constante de la religion, il combat dans les premiers rangs de cette phalange de catholiques qui ne voient le salut de leur patrie que dans un retour à l'ordre social chrétien, et qui ne s'attachent à la monarchie légitime que parce qu'ils y trouvent plus de garanties sous ce rapport.

FIN.

, l'écrivain va droit à
et s'élève aux plus
tique.
holique, et toutes ses
ux doctrines chrétien-
comme base et source
il considère le Déca-
umanité.
vastes et constantes
llit sans cesse et n'at-
i a le sentiment du
enouvelle ses forces
, il combat dans les
liques qui ne voient
à l'ordre social chré-
légitime que parce
rapport.

TABLE DES MATIERES.

PARIS.